



Amin Zaoui

**FESTIN DE
MENSONGES**

Roman

[barzakh]

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Sommeil du mimosa, Le Serpent à plumes, 1998.

La Soumission, Le Serpent à plumes, 1998.

La Razzia, Le Serpent à plumes, 1999.

Haras de femmes, Le Serpent à plumes, 2001.

Les Gens du parfum, Le Serpent à plumes, 2003.

ESSAIS

La culture du sang en Algérie et dans le monde arabe,
Le Serpent à plumes, 2002.

BEAUX LIVRES

Andalousies (photographies d'Olivier Placet), barzakh/
le Bec en l'air, 2005.

ISBN : 978-9961-892-88-6

Dépôt légal : 3030-2006

Pour l'édition française en Algérie :

© éditions barzakh, Alger, mars 2007 en accord avec
l'agence Pierre Astier & Associés.

www.barzakh-dz.com

Amin Zaoui

FESTIN DE MENSONGES

Roman

éditions barzakh

« إِنَّ أَعْزَبَ الشَّعْرِ أَكْذَبُهُ »

ماقولة شعبية

Les Arabes disaient :

« *Les poèmes les plus exquis sont ceux du mensonge* »

1.

DÉLICES D'UNE CHAIR DORMANTE

*Cette belle femme qui parcourut silencieusement la vie
n'est qu'une marchande d'ombres, condamnée à
engranger ses gains avant le coucher du soleil puisqu'au
crépuscule, personne ne veut plus de sa marchandise.*

A.Z.

... وَإِنَّ أَعَذَبَ الْكَلَامِ أَكْذِبُهُ !

Ce soir, ma langue refuse de s'endormir.

Insomniaque, somnambule, diabolique, elle dérange les sept dormeurs et leur chien, dans la grotte.

Pourquoi est-ce que j'adore faire l'amour aux femmes beaucoup plus âgées que moi ?

Je réveille ces intimités longtemps enfouies en moi, dans l'interdit ou dans la peur.

Je délire.

Je chéris l'irruption de la chair dormante. Et je célèbre le vieux vin.

Je me raconte, et seul Allah détient la vérité, Lui seul : ma vérité !

C'est ainsi. Je m'installe devant *le miroir* et je me raconte. Je déballe mes tréfonds.

Je déloge cette langue pointue et aigre de sa cachette. Je la laisse pendouiller, comme ça, et je me déverse.

Ma langue est réveillée.

Je pique.

Je me libère.

Je me déverse dans l'encre et dans les plis du blanc linceul.

Je raconte cette vie satanique, terrible et angélique tout à la fois, je l'ai vécue. C'est ma peau, mon existence et ma sueur, mes jours et mes nuits, mes terres et mes cieux : tout cela n'est que moi. Moi au fond d'une glace fêlée.

Cette vie que je traîne derrière moi ne se raconte pas, elle se vit.

Je scrute le trou des serrures.

Ce soir, ma langue refuse de s'endormir.

Terre sourde, géographie tout en obscurité et en mensonges, je l'ai traversée. Sucrée et amère, je l'ai dégustée, avalée : tfouh... tfouh... tfouh...

Je crache sept fois sur ma poitrine et sur la terre rouge que foulent mes pieds nus et je dis :

Louanges à Allah le Beau et le Miséricordieux !

Cette vie, comme un grain de sel coincé dans la gorge, je la transporte, je la supporte. Elle a le goût d'un mauvais vin.

Mal de tête.

J'avance dans l'écume des jours.

Depuis cette enfance-là, diabolique, morveuse et empestant, ma vie m'a toujours fatigué. Elle m'a toujours abattu : je l'ai portée, et je la porte toujours sur mes épaules comme un fardeau. Je l'ai traînée et je la traîne inlassablement derrière moi comme un cadavre décomposé.

Cette vie-là ne m'appartient pas. Je l'appartenais.

Je plonge dans la boue de ma mémoire tatouée par des visages de femmes et je vous raconte ma vie mal brûlée. Pièce par pièce je la démonte ; pièce après pièce je la remonte. Je la retourne, je la détourne, qu'importe. Et je mens.

Louanges à Dieu le Parfait des Parfaits !

D'abord, je ne le vous cache pas, aux dires de ma mère et compte tenu de la pluie d'injures que sans cesse et sans merci mon oncle déversait sur moi, je suis né enfant maudit, un rebut : *je mangeais avec la main gauche : la catastrophe !* Une créature satanique.

Oui, je mangeais mes repas avec la main gauche.

Un enfant musulman, d'une famille musulmane croyante et pratiquante, mangeait de la main gauche. C'était pour ma mère, pour mes quatorze tantes maternelles et paternelles ainsi que pour toutes les branches de ma grande famille éparpillée dans les cinq bourgs alentours, le signe de honte : un cataclysme, une condamnation divine.

Manger avec la main gauche était un acte illicite, surtout chez nous, dans notre famille de chorfas, descendants directs du Prophète Mohammed – que le salut et la paix soient sur Son âme et sur celles de Ses compagnons. Cette appartenance à la postérité prophétique et élue

était inscrite noir sur blanc, soigneusement sauvegardée sur l'unique copie du manuscrit de notre arbre généalogique. Ce document calligraphié sur une peau de gazelle était enterré dans le mausolée de notre grand chérif, El hadj Boutaleb, dont les deux grandes pierres tombales étaient faites en or véritable de vingt-quatre carats. Cet arbre généalogique, dissimulé et préservé dans la tombe du marabout, n'était déterré qu'une fois par an lunaire, lors de la nuit sacrée, c'est-à-dire la vingt-septième nuit du ramadan.

Il était lu à haute voix par les chefs des sept grandes tribus, descendants du sang pur du Prophète – que le salut et la paix soient sur Lui et sur Ses compagnons. Et tous les ans, à l'occasion de la nuit sacrée du mois sacré du ramadan, un calligraphe renommé et borgne – par jalousie, un des sultans de l'Arabie lui avait crevé un œil –, vêtu de blanc, arrivait de La Mecque sur un cheval blanc, blanc sur blanc, pour accomplir une mission unique : ajouter à cet arbre généalogique prophétique les noms des nouveaux-nés mâles des chorfas. A l'occasion de cette grande fête, hommes et femmes chantaient le Prophète, sa mère Amina et son épouse Aïcha, et la cérémonie se prolongeait jusqu'à l'aube.

Tous les hommes, mon grand-père paternel et mes oncles paternels, avaient appris le Coran. Ils avaient tous le livre d'Allah dans le cœur.

A peine étais-je âgé de quatre ans, que ma mère chercha à cacher ma disgrâce, blasphème, aux yeux des membres de la grande famille : un enfant musulman, dont le nom était inscrit sur la peau sacrée de la gazelle, un descendant du Prophète, mangeant de la main gauche, un mangeur gaucher !

Me voyant utiliser ma main gauche pour manger, ma mère était triste, embarrassée et perplexe. Dans son silence enragé et explosif, elle ne cessait de crier à qui voulait l'entendre : « J'ai accouché d'un petit cochon, j'ai accouché d'un petit cochon ! Seuls les roumis et les juifs mangent avec leur main gauche. »

Ma mère ne manquait pas d'intelligence. Un jour, il lui vint une idée salubre et diabolique : ainsi, avant que je ne prenne place entre mes six sœurs entassées trois fois par jour, à l'heure des repas, autour de la meida, ma mère m'attacha la main gauche dans le dos avec son foulard de soie orné de versets coraniques, d'oiseaux édiéniques, d'arbres, de rivières, de cascades, en me lançant un regard impérieux, et en me tendant rudement une cuillère de bois usée pour manger la gassaa, du couscous ou des haricots blancs disposés sur le grand plateau en argile rouge. Elle prit place, à son tour, sur une peau de chèvre, non loin de la table, replia ses jambes, et, d'un œil vif de louve, elle me surveilla jusqu'à la dernière bouchée. Elle ne mangerait,

dit-elle, que lorsque nous aurions terminé et resterait là la dernière. J'éprouvai de grandes difficultés à amener la cuillère à ma bouche et renversai la moitié du contenu sur ma poitrine et mon bas-ventre.

« Ne parle pas la bouche pleine », me criait ma mère.

Je quittai, comme à l'habitude, la meida le ventre creux. A l'insu de ma mère, je trichai, avec la complicité de mes sœurs ; comme une petite bête affamée et enragée, j'avalai en hâte ma part de couscous en utilisant directement ma main droite. Devant ma panique, mes sœurs enfonçaient en hâte des poignées de semoule dans ma bouche en éclatant de rire. Je gardai le silence, secouai en vain ma main attachée dans mon dos et pleurai : je savais que mes six sœurs m'aimaient.

J'avais mal.

Comme à l'accoutumée, par un jour caniculaire, ma main gauche était attachée dans mon dos. Ma mère, dont l'œil vigile ne dormait jamais, me surprit en train de caresser avec ma main droite mon petit phallus en pleine érection. Catastrophe ! Le ciel venait de tomber sur ma tête de petit cochon ! Elle hurla : « Espèce d'âne, est-ce que je t'ai attaché la gauche pour que tu te masturbes avec la droite ! ? J'ai accouché d'un diable, d'une malédiction ! Un enfant musulman joue avec son sexe musulman circoncis selon la charia d'Allah et de son

Prophète avec sa main droite, la main propre, la main des ablutions islamiques ? » Elle était hors d'elle, folle, hystérique. Elle s'arrachait les tresses, se griffait les joues et frappait ses jambes découvertes. Puis elle m'attrapa par les cheveux et me roua de coups de bâton. Je restais soumis, silencieux et flexible.

J'aimais ma mère. Je ne savais que faire.

Je pleurai avec elle.

Jour après jour, je constatais que ma mère avait de belles jambes.

Diabla ! Je ne savais pas que pour nous, les chorfas, les descendants du sang noble et pur du Prophète, dont les noms étaient inscrits sur la peau sacrée de la gazelle, pour nous les bons musulmans, les bons croyants, il était strictement prohibé de toucher sa verge avec la main droite. La main droite devait rester le membre noble et pur, la main des ablutions, la main dont l'index servait à exécuter les signes de la chahada. Je compris ainsi que la main gauche était une main impure, tandis que la droite était propre et parfaite.

Pourquoi ce souvenir me revient-il de ma mère enterrant au milieu de la nuit, en cachette, son miroir dans un tas de fumier, loin des yeux de mes six sœurs et quatorze cousines paternelles et maternelles ? Un miroir encadré par un véritable sabot d'âne chypriote peint en vert. Ma sœur aînée m'expliqua que cet acte avait un

rapport direct avec ma malédiction : l'utilisation de la main gauche dans les repas et la masturbation avec la main droite, la main des ablutions musulmanes. Ma mère tentait de chasser l'esprit du démon qui me possédait et qui ne tarderait pas, sans doute, à brûler ou à effacer mon nom ou celui de notre famille calligraphié sur la peau de la gazelle.

Le soir même, ma sœur aînée me marmonna : « À celui qui se masturbe avec sa main droite, un duvet de poils noirs poussera sur sa paume droite ! »

Depuis ce jour, chaque matin j'observais, terrifié, mes deux mains, pour m'assurer qu'aucun poil n'avait poussé sur ma paume gauche impure ni sur la droite, la main sacrée, la main des ablutions.

Louanges à Dieu le plus grand, le plus puissant et le plus clément !

Constatant les souffrances qu'elle endurait à cause de ma main gauche, je songeai à demander à ma mère, qui ne parvenait pas à mettre un terme à son tourment, de « couper » cette main maudite. Une autre nuit, je suppliai ma sœur aînée de m'aider à libérer ma main, en permanence attachée dans le dos. Elle avait peur de ma mère, mais comme j'insistai, elle finit par céder. Je m'éloignai de la maison et, sur un terrain vague, sortis un grand couteau, celui avec lequel on égorgeait le mouton de l'Aïd al-Kebir, et qu'on utilisait une fois par an lunaire. J'ôtai

mes veste et chemise, et tirai le couteau bien aiguisé de son fourreau en peau. Je regardai la lame et j'ignore pourquoi je pensai alors à Abraham, le Prophète des Prophètes, quand il avait voulu égorger son fils Ismaïel ou Isaac peu importe...

Quand je décidai de passer à l'acte, de me débarrasser de cette main, de cette malédiction qui depuis ma naissance endeuillait ma mère et la rendait triste, cette dernière surgit du noir en criant : « Maintenant tu oses utiliser le couteau pour te libérer. Le couteau avec lequel on égorge le mouton du sacrifice, le mouton d'Allah, tu le pollues de cette main impure. » Dans l'obscurité, elle me gifla en m'attachant de nouveau la main gauche dans le dos.

Poussé dans le noir par ma mère enragée, je repris ma place dans la chambre aux côtés de mes six sœurs qui, j'en étais sûr, étaient éveillées et essayaient en vain de fermer oeil et oreille pour ne pas entendre la pluie d'insultes et d'injures venant de la bouche en flammes de ma mère. Ma mère avait une langue piquante et noire : une lame inclémente !

À l'exception de mon oncle et de ma grand-mère paternelle, qui dans ses dernières années avait perdu la vue, personne n'avait le droit de toucher ou même d'ouvrir la malle métallique bien cadenassée qui abritait des ouvrages rares parfaitement reliés, ainsi que des manuscrits

soigneusement préservés, merveilleusement calligraphiés dans une encre dorée. Selon les bons croyants, il y était écrit, noir sur blanc, que dans notre religion faire ses ablutions avec la main gauche, la main impure, la main du diable, celle qui dans l'au-delà, au jour du Jugement dernier, était chargée d'ouvrir les mille portes de l'enfer pour accueillir dans le feu éternel les incroyants, les athées, les impies et les roumis, était illicite. Ainsi, je me sentais condamné à vivre, ou plutôt condamné à traverser les jours d'une enfance maudite, rejeté par tous, dans la peau d'un athée.

J'étais condamné à vivre dans l'illicite, dans la malédiction. Les enfants me surnommaient « lgauchi ». Les mauvaises langues colportaient que je n'étais qu'un bâtard, une saleté, une injure, un rebut. Ils disaient que ma mère, qui tout au long de sa vie avait été partagée entre l'amour de mon père et celui de mon oncle, m'avait eu d'un étranger, d'un nomade sillonnant les routes, qui avait été contraint de passer trois nuits dans notre grande maison à cause d'une pluie torrentielle qui s'était abattue sur le village de Karmoussa.

J'étais éteint, une cendre froide. Je haïssais ce village aride, abandonné dans une misère noire et dans l'hypocrisie absolue, où ses hommes se livraient à la fornication et ses femmes aux tromperies.

Pourquoi mon oncle, en me croisant, employait-il si souvent cette expression : « Tu es né coiffé » ? Je n'ai jamais compris pourquoi il disait cela d'un air jaloux.

Mon oncle Houssinine ou Hô Chi Minh, qu'importe, était ainsi. Moi aussi j'étais jaloux de lui : jaloux de sa belle moustache, de sa façon de mordre sa cigarette bien roulée entre une paire de lèvres charnues, de son regard profond, de ses intrigues et de ses aventures multiples en Espagne, à Marrakech et même à Tora-Bora, qu'il trouvait exotique.

Depuis ma troisième masturbation avec la main droite, ma mère, enfin, m'avait libéré. Depuis ce jour-là, j'étais devenu le gaucher souverain. Et depuis ce jour-là, je me masturbais en utilisant tour à tour la main gauche puis la main droite, une masturbation ambidextre sans gêner quiconque. Je me masturbais en regardant le ciel traversé par des bandes d'oiseaux et je m'écriais : « Liberté, liberté !

2.

L'ARÔME DU CÂLIN

Chez nous, dans notre douar pauvre et oublié, on ne prêtait guère attention aux dates de naissance : ni à l'année ni au mois, choses sans importance aucune. Pour désigner ou pour se remémorer les dates de naissance des leurs, parents ou enfants, les gens des dchours disaient : celui-ci est né le jour où l'oued est sorti de son lit après une folle pluie automnale, emportant dans ses crues et ses eaux coléreuses, couleur rougeâtre, les deux chèvres de l'oncle Hô Chi Minh. Celui-là est né le premier jour de la première récolte des figues de Barbarie. Le troisième est né le premier jour de la cueillette des olives. Le fils de Flène ben Flène est né le jour du tonnerre où les quatre-vingt-dix-neuf chiens du bourg sont montés sur les terrasses en terre, là où on cultive une dizaine de carrés de haschisch, et ils ont commencé à braire en imitant les ânesses en chaleur.

« Quand les chiens imitent les ânes, cela veut dire que le ciel prépare une catastrophe pour qu'elle s'abatte sur les gens maudits par Allah et par son Prophète que le salut soit sur Lui », ne cessait de nous répéter ma grand-mère.

Notre naissance était définie ou datée par les cueillettes, par les conflits et les guéguerres familiales, les catastrophes naturelles, les fêtes religieuses, par les pèlerinages ou par les signes du ciel. Nous étions les enfants du ciel et de la baraka. Nous étions les enfants du vent, du néant, du rien !

Je dévorais Georges Bataille, j'apprenais par cœur des chapitres voluptueux de *Madame Bovary*. Seul, isolé, enfermé dans cette « mosquée des chrétiens », je récitais à voix haute de longs passages du roman en me masturbant. « Cette langue du roumi, dans ta bouche, est une malédiction. Cette langue ne tardera pas à te rendre fou, à te manger la tête », ne cessait de me hurler ma mère chaque fois qu'elle m'apercevait, songeur, le nez enfoui dans les pages d'un roman de roumi. J'avais découvert un stratagème afin de me libérer de l'œil féroce de ma mère et de celui de mon oncle : je protégeais ces romans écrits en français par une jaquette décollée du Livre Saint, le Coran. Ainsi, je pouvais lire et relire en toute quiétude *Madame Bovary*, dissimulée sous une vieille reliure en maroquin taché et usé.

On ne parlait que de ce coup d'État militaire qui avait pu destituer le premier président élu par le peuple dans une Algérie nouvellement indépendante.

Le 19 juin 1965, jour du « redressement révolutionnaire » !? C'est-à-dire du putsch dirigé par le ministre de la Défense, Houari Boumédiène, contre le premier président algérien Ahmed Ben Bella, eut lieu une grande mobilisation internationale en faveur du président déchu. Les condamnations et les marches protestataires se multiplièrent dans les rues des capitales africaines, européennes et latino-américaines. Ce 19 juin, baptisé Fête nationale par la radio du nouveau pouvoir putschiste, fut pour mon oncle, le fou, celui dont le poste de radio ne quittait jamais l'oreille droite, une catastrophe politique sans précédent.

En moi au contraire, ce 19 juin, avec ses intrigues de politiciens installés dans Alger la blanche, ne suscita rien de particulier, mais fut cependant exceptionnel. Ce fut le jour de mon premier rapport sexuel avec une femme : oui, une femme en chair et en chair, une femme en vrai, une femme vraie. Une femme avec une bouche, un soutien-gorge en dentelle enveloppant une paire de seins légèrement gonflés, un sexe poilu et bombé placé entre deux jambes bien moulées. Une femme qui parlait et qui haletait. C'était la première fois que je voyais un

corps féminin, une chair réveillée, palpitante dans sa nudité. Chacun a son histoire.

Jadis, lorsque j'accompagnais ma mère au hammam, j'avais vu des corps de femmes nues. Mais à cause du savon qui me piquait les yeux et toute cette vapeur grise qui obscurcissait mon regard, je n'avais entrevu que des formes pareilles à des tortues, à des escargots ou à des hérissons placés entres deux jambes. Choses sans forme, ni belles, ni attirantes. Seule me hantait et jusque dans mes narines, cette affreuse odeur de pisse mêlée à celle du henné traditionnel. Les femmes urinaient n'importe où et n'importe comment, dans la grande salle, sans gêne, sans timidité ; puis, bavardant, elles jetaient des seaux d'eau par-dessus. J'en vomissais. Accompagner ma mère au hammam était une torture, un supplice.

Dès que je pense au hammam je sens le trouble dans ma tête.

Sept gros camions, trois semi-remorques, deux camions-citernes et huit tanks, tous de couleur vert bouteille, avaient pris position en bas du douar. Une partie des militaires s'affairait à dresser deux grandes tentes, tandis qu'une dizaine d'autres montaient des chevaux maigres et fatigués. Il faisait chaud, tous étaient torse nu. Et moi, dans cette cachette, à quelques pas de ces jeunes militaires angoissés, éperdus, j'étais

dans les bras de Louloua, ma tante maternelle, la sœur jumelle de ma mère, sa vraie sœur jumelle, toutes les deux se ressemblant comme deux gouttes d'eau. Louloua était la plus souriante des deux.

Nous nous étions retrouvés, ma tante et moi, retranchés dans ce grand hangar servant d'écurie pour les deux ânes et le vieux mulet de mon oncle, mais aussi à stocker la paille, les caisses de son, d'orge, et les autres récoltes.

Malgré la ressemblance, ma tante Louloua – quel beau nom : la perle ! – était plus belle que ma mère. Je savais, depuis l'âge où j'avais été autorisé à accompagner les femmes au hammam, que ma tante avait en permanence l'œil sur moi. Quand ma mère lui demandait de me laver les cheveux avec du ghassoul ou de me frotter le dos, elle était ravie. Sous le regard ahuri et malicieux des autres femmes corpulentes et pleines de désirs, elle n'hésitait pas à jouer avec mon sexe en le savonnant et en le caressant. Elle avait quelque chose dans le geste et dans le regard qui ne trompait pas. Elle n'hésitait pas à embrasser ma verge en érection.

Son mari, Ammi Mimoun, était le premier homme de toute la région à s'être acheté un vélo. C'est lui qui m'avait appris à monter le « deux-roues ». Il avait aussi une très belle voix et animait, avec ses chansons d'amour et ses danses féminines, les longues et épuisantes soirées d'été. Ma tante le soupçonnait de l'avoir

trompée avec ma mère, c'est-à-dire sa soeur. Ce n'était pas vrai. En vérité, le mari de Louloua avait un œil sur ma sœur, Sama, laquelle était fière de son nom : le ciel. Elle était la plus jeune et la plus belle de mes six sœurs. Sama aimait Ammi Mimoun. Elle n'avait jamais caché son attirance pour cet homme qu'elle rejoignait la nuit. Elle aimait écouter ses chansons et ses histoires aromatisées. Ammi Mimoun était séduisant. On disait de lui qu'il était homosexuel. Ce n'était pas vrai non plus.

Il adorait ma sœur.

J'avais peur : pour la première fois, je voyais un vrai soldat avec une kalachnikov à l'épaule. Je serrai Louloua de mes petits bras. Collé à sa grosse poitrine, je la pénétrai. Je sentis mon corps, je sentis le sien. Elle me regarda avec une paire d'yeux doux. Je m'abîmai dans la profondeur de son regard. La mort !

Très tôt, prématurément, je ne sais pourquoi, j'ai détesté les militaires et adoré faire l'amour aux femmes beaucoup plus âgées que moi.

Faire l'amour à une femme mûre, c'est comme prendre, pour la première fois, un verre d'un bon vieux vin.

Je haïssais la couleur kaki.

J'étais ainsi, fait d'une farine bizarre.

Je regardais ma tante. Elle se métamorphosait en un oiseau édénique avec un fil de miel de chants ensorceleurs dans la gorge. Je découvrais

qu'elle avait une couleur violette au fond de son iris étincelant et je priais Allah. Je ne sais pourquoi, mais dans les moments les plus profonds de l'amour charnel et fiévreux, je pensais instinctivement à la prière. À voix basse, je récitais quelques versets coraniques. J'adorais Allah, mais j'adorais aussi, un peu plus, un peu moins, que sais-je, Louloua. Elle était la première femme qui m'offrait son corps : une fleur. J'encensais la chair de Louloua et glorifiais Allah dans une profonde et pieuse prière. Et je récitais la sourate de la Fatiha.

D'ici, de notre cachette, en pleine fête du corps, j'entendais une marche militaire entrecoupée de chants patriotiques provenant du poste de radio des jeunes militaires réfugiés sous la tente, à quelques mètres de chez nous.

Mon premier rapport sexuel avec ma tante Louloua m'avait mis en tête que faire l'amour à une femme, c'était accomplir une grande prière à deux.

A l'exemple de mon oncle Hô Chi Minh, à l'âge de douze ou treize ans, j'avais pu apprendre par cœur tout le livre d'Allah, le Coran. C'était en quelque sorte un défi lancé à cet homme qui parlait parfaitement le vietnamien, fumait du tabac cubain et récitait le Coran.

J'adorais faire l'amour aux femmes trois ou quatre fois plus âgées que moi, des femmes qui avaient l'âge de ma mère ou de sa sœur jumelle Louloua. Oui, j'aimais ça. Ah, si Allah le plus Grand et le plus Clément nous avait permis de

nous marier avec nos mères, nos tantes ou nos sœurs aînées, j'aurais pris ma mère, Louloua et mes six sœurs pour épouses. De leurs corps, de leurs chairs endormies s'élevaient des parfums édéniques, des odeurs sublimes rapportées dans des becs d'oiseaux tropicaux et rares. Amour ou adoration ?

J'ai peur !

20 juin 1965, deuxième jour du coup d'État dit « redressement révolutionnaire » !

Le silence régnait.

Je m'examinais, je me contemplais dans le miroir. Au fond du verre fêlé et embrumé, c'était moi. Avec cette tête pareille à celle d'un renard et ce vide criant dans les yeux, cela ne pouvait être que moi. On m'appelait Nems, mais ce n'était pas mon vrai nom. En réalité, je m'appelais Koussaïla. Mon père m'avait donné ce nom et répétait souvent : « C'est le nom du héros berbère, celui qui a fait la guerre aux Arabes musulmans. » Et j'étais comme ça ! je détestais les guerres.

Dans notre village, tout le monde avait oublié mon vrai nom, celui du fils guerrier berbère Koussaïla. J'aimais être appelé par mon sobriquet, Nems, la fouine.

« Tu es taillé dans une merde exceptionnelle et rare ! » me disait mon oncle Hô Chi Minh, le jaloux, chaque fois qu'il me croisait sur la place

poussiéreuse du village ou à l'ombre du vieux caroubier, en train de lire à voix haute le livre d'Allah afin de chasser le démon de midi. En retour, je le regardais et pensais à ma mère qu'il avait confisquée en l'épousant, quarante jours seulement après la nouvelle tragique de la mort de mon père, le grand voyageur. Or, ce n'était qu'une fausse information, une rumeur propagée par mon oncle, officialisée lors du jour où celui-ci avait organisé le deuil de son frère au cours d'une grande soirée religieuse où il avait convié les vingt et un liseurs aveugles du Coran. Ils avaient passé toute la nuit, jusqu'à l'aube, à boire du thé bien sucré, à lire et à relire à tour de rôle le livre d'Allah, chapitre après chapitre, sourate après sourate. Enfermé seul dans l'autre chambre, je lisais avec eux à voix haute. Je lisais tantôt le Coran, tantôt des passages de *Madame Bovary*.

Je constate que je n'ai rien oublié du Coran :
« Il est sculpté dans mon cœur, le cœur du bon croyant. »

Ses amis marchands, des voyageurs itinérants, prétendaient que mon père était mort sur un marché d'esclaves africains situé dans une forêt vierge impénétrable nommée la *karitha*. Mon père n'avait jamais été marchand ni d'esclaves africains noirs pas plus que blancs, ni d'esclaves serbes ou turcs, ni proxénète. Il était un bon croyant, effectuait ses cinq

prières quotidiennes et buvait sa boisson préférée après l'accomplissement de sa dernière prière quotidienne, la prière d'El Ichaâ, un berrad de thé à la menthe suivi de sept verres de legmi. Sept verres de legmi, l'un après l'autre, suivis d'une cigarette de haschich bien bourrée. Il était comme ça, mon père ! Plus que les femmes, ses vraies passions étaient les voyages et les chevaux.

... Je vous mens !

Au marché hebdomadaire du village, les gens ne parlaient que du putsch militaire qui avait renversé le président Ben Bella. Le putsch avait été commandité par son ministre de la Défense, le colonel Houari Boumédiène, un homme maigre, réservé et malin. Et moi je ne pensais qu'à ma tante Louloua, cette première femme avec laquelle j'avais couché. Et comme à l'accoutumée, à la tombée du jour, je la guettais devant la mosquée chrétienne, Jamaâ Enssera (une église désertée et abandonnée) tandis que mon oncle, le débile, pleurait à gros sanglots bruyants son président renversé. J'étais content de voir mon oncle pleurer, c'était un sentiment bizarre : je ne savais pas si je l'aimais ou si je le détestais. Je n'étais pas sûr de mes sentiments envers lui.

Jusqu'à l'âge de sept ans, je n'avais jamais porté une paire de chaussures. Cela ne vous

rappelle rien ? Je ne m'étais jamais taillé les ongles des mains ni des pieds. Cela non plus ne vous dit rien, rien sur rien ? Quand j'y pense, je sens une boule de sel coincée dans ma gorge. Je pleurais et je ressentais une colère amère envers le monde. Je regardais le ciel et attendais la voix de mon père.

J'aimais les jours pluvieux, le ciel en larmes.

J'aimais ma tante. Elle était belle, oui, elle était belle et en avait conscience. Toujours souriante, blonde et discrète, c'était une beauté berbère avec des traits juifs. Dans mon cœur, elle garderait éternellement l'image d'une fillette de mon âge : timide, hésitante, yeux baissés, constamment plantés entre ses petits pieds, les joues rougissantes, séduisante : elle était ainsi. Pourquoi Allah que je vénérerais jusqu'au huitième ciel nous interdisait-Il de nous marier avec nos tantes ? Pourquoi cet Allah élevait-Il des obstacles et des remparts entre nos amantes et nous, entre ma Louloua et moi ?

... Je demande pardon...

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

Par ses gestes gracieux, musicalisés, par sa beauté berbère lumineuse et son nez juif pointu, par son odeur charnelle de musc, Louloua, comme sa sœur jumelle, ma mère Hadile, savait comment déclencher en moi le feu de l'amour, une passion ardente de la chair dormante ou endormie, l'amour des femmes

âgées, respectées, révérees et pieuses, des femmes que j'imaginai, toutes comme ça, assises sur le seuil des huit portes saintes du paradis d'Allah. Le Prophète – que le salut soit sur Lui – nous décrit la beauté extraordinaire des houris au point que le croyant, bouleversé par cette beauté incroyable, fixa la femme d'une attention qui dura quarante ans.

Ma mère portait le nom de Hadile : chant du pigeon ramier ou du pigeon voyageur, beau nom donné par mon père qui détestait les noms religieux. En réalité, ma mère s'appelait Zohra.

De temps à autre, tel un escargot, dans ma solitude en spirale, il m'est arrivé, des années plus tard, en pensant aux jours et aux nuits passés dans les bras de ma tante, ou entre les fesses d'une dizaine de femmes pieuses, entre leurs jambes et à l'ombre de leurs psalmodies et de leurs gémissements ou de leurs balètements, de ressentir, dans mon tréfonds, quelque chose de palpable, semblable à une plaie profonde, un remords, un pincement au cœur, quelque chose comme de la honte : le déshonneur.

Un sentiment amer qui m'habita pendant des jours et des nuits.

Puis, vite, j'oublie !

J'efface et je recommence.

J'attendais ma tante dans l'obscurité de la mosquée des chrétiens abandonnée. Louloua

ne ratait jamais ces rendez vous. Je me haïssais ! Puis je trouvais cela amusant, poétique ou diabolique, qu'importe. Puis, seul avec moi-même, j'éclatais de rire. Et comme mon père, un peu plus tard, je me mettais à boire du legmi et encore du legmi. Et je pensais à Allah que j'adorais en l'absence de ma mère confisquée par mon oncle.

J'aimais mon oncle, je le détestais : je ne savais plus. Il m'obsédait et cela me dérangeait.

Mon oncle Hô Chi Minh avait raison : je n'étais qu'une chose taillée dans une merde : une chose bâtarde sans tête ni queue ni odeur !

Je m'appelle Kossaila et je n'aime pas les guerres.

Je déteste le mot « haine » !

3.

L'ABSENT

Je réveille mes intimités longtemps ensommeillées en moi, dans l'interdit ou dans la peur.

Une fois encore, ce soir, et comme chaque soir, ma langue refuse de dormir. Insomniaque. Somnambule.

Elle délire. Et je dis n'importe quoi.

J'aboie.

Je hurle.

Je vous raconte cette vérité crue, égrillarde, tantôt comme je l'ai vécue, tantôt comme je l'ai apprise de la bouche de celles et ceux qui m'ont élevé dans le respect et dans la foi. J'aime la vérité des mensonges. Et seul Allah détient la Vérité, la Vérité Absolue.

Les aveux ne me dérangent point. Le destin ne vieillira jamais, l'enfance non plus.

Ecoutez-moi jusqu'à la fin, suivez ma langue et ma main jusqu'au fond de la jarre.

Je vous mens vrai :

De temps en temps, je croisais brièvement mon père dans le patio de la grande maison, mais en réalité je ne le connaissais vraiment qu'au travers de rêves et de cauchemars. Depuis que j'avais ouvert les yeux sur le monde, il était toujours parti, souvent vers l'orient des orientes. Fatigué, las, il rentrait d'un long voyage pour en entamer un autre plus long encore. Une fois, je rêvai de lui trois nuits successives, il me parlait en français, lui qui n'avait jamais mis les pieds dans le pays des roumis, le lendemain en hâte, je demandai à mon grand-père de m'envoyer à l'école des athées ; ainsi, et par amour pour mon père, je me mis à l'apprentissage de cette langue bizarre, une langue qui s'écrit de gauche à droite. A son retour, constatant que je commençais à baragouiner quelques mots des roumis, il me lança un grand sourire : il était fier et rayonnait. Le lendemain, il repartit pour un autre voyage, le dernier.

Quand il rentra de ce long et dernier voyage, un voyage de vingt-cinq mois, dix-sept jours et dix-huit nuits, soit deux ramadans successifs, pendant lesquels il ne remit jamais les pieds dans la demeure conjugale, mon père découvrit que tout avait changé, que mon oncle, son frère cadet, l'avait fait passer pour mort et s'était emparé de sa femme, ma mère : Hadile.

Mon père était un passionné de géographie, de plantes et de religions. De toutes les femmes

qu'il avait connues, il n'avait aimé que ma tante Louloua qu'il surnommait Grain de beauté. En effet, Louloua avait un petit grain de beauté noir sur le bord de l'œil gauche.

Soudain, sans que quiconque au village fût prévenu, à l'heure de la sieste, il planta sa silhouette grande et fine comme un roseau sauvage devant le portail en bois rouge de la vieille maison tribale et clama fort à ceux et à celles qui voulaient bien l'entendre : « Je suis là. Je suis de retour. »

Il hurla comme un animal blessé, sept fois.

Il était de retour, l'absent.

Malheureusement, il était trop tard.

Personne, ni dans la grande maison ni au village, n'entendit ce qu'il dit. Pas d'écho. Un cri sans effet. Il était seul dans sa voix et dans son regard vide. Mes sœurs, ma mère, ma grand-mère, mes tantes, moi-même, les autres, tous et toutes nous baissâmes la tête et chacun préféra vaquer à ses occupations. Personne ne lui prêta la moindre attention.

Il était le vide, le vent. Rien. Sa voix ne signifiait rien, sa présence non plus. La couleur bleue de ses yeux était éteinte.

Le retardataire.

L'absent.

Le retardataire.

Il jeta un regard sur moi, un regard dur ou doux, sec ou plaintif. Perplexe, je tentai de fuir

ses yeux larmoyants. Après hésitation, anxieusement, je me retirai loin de cette maison de fornication et de rancune. Je me précipitai à l'extérieur pour aller chercher le parfum corporel de ma tante Louloua, l'oasis.

Pour ma tante, ce retour de mon père ne changea rien. Rien sur rien. *Ce retourné* n'était pour elle qu'un chien errant et enragé qui regagnait sa niche à la tombée d'une nuit hivernale, froide et pluvieuse. Ce n'était pas vrai, Louloua savait cacher ses sentiments et ses caprices.

En m'éloignant de la maison, en me débarrassant du regard de mon père, je me crus libre. Mais avant de franchir le seuil de la salle de la mosquée des chrétiens où j'avais l'habitude de rencontrer Louloua, je me retournai pour le trouver derrière moi, collé à moi. Surpris par sa présence, j'eus peur. Je me mis à transpirer et à trembler. Il me prit dans ses longs bras sillonnés de veines et couverts de poils blancs, et serra fort mon petit corps chétif contre le sien à me couper la respiration. Pour la première fois, je sentis l'odeur unique et forte du papa et celle du voyage. Longtemps, il contempla le fond d'eau claire de mes yeux sans dire un mot : il était pieux et absent. Il avait une barbe blanche naissante et piquante de huit jours et les poils longs de sa moustache étaient jaunis par la fumée de la cigarette. Puis doucement, sans quitter l'ombre de mes yeux, il me lâcha dans l'air comme un oiseau dans le vide et se

retourna pour se diriger vers la poussiéreuse petite place publique appelée Place des martyrs ou Place du Marché-Hebdomadaire. Je le vis s'éloigner dans sa démarche légèrement claudicante, et c'est qu'alors que je me rendis compte combien il avait vieilli. Jadis, il avait une démarche dindonnante.

Je méditais sur sa silhouette. Je sentis alors quelque chose comme de la tromperie ou de la trahison. J'étais un lâche : j'avais trompé mon père, oui, j'avais trompé mon père ! Je savais bien que mon père adorait à la folie ma tante Louloua. Tout le monde pouvait en témoigner. Leur amour n'était un secret pour personne. Ma mère disait : « le parfum de l'amour, ou celui du crime, ne peuvent être dissimulés ».

Moi de même, à l'instar de ma tante et de mon oncle, je sus que mon père arrivait trop tard, que son voyage n'avait que trop duré. Quand on aime une belle femme, il ne faut jamais partir en voyage trop longtemps, ne jamais rester loin des yeux. Les belles femmes ne sont pas faites pour attendre les hommes tourmentés partis pour des voyages prolongés et incertains. Les belles femmes sont bercées dans le fond de l'œil.

De retour de son long voyage qui avait duré vingt-cinq mois, dix-sept jours et dix-huit nuits, c'est-à-dire deux ramadans successifs, mon père se retrouva abandonné par tout le monde et gracieusement livré au néant. Ainsi il ne quitta,

pendant trois ans, cinq mois et quelques jours, la place publique du village. Il resta là nuit et jour, hiver comme été, assis sur la première marche de la mosquée des chrétiens. Jamaâ Enssera : on appelait ainsi la petite église du village fermée et désertée depuis le départ des colons français et espagnols qui, jadis, possédaient toutes les terres agricoles de la région. Emmuré dans son silence, il ne cessait de fixer tantôt le ciel qui changeait de peau sous les violences des saisons, tantôt les rares passantes qui traversaient en hâte la place publique sous l'attention des hommes affamés et recroquevillés dans leurs défaites, leur mélancolie et leurs blessures.

Depuis son retour, mon père n'avait pas mis les pieds à l'intérieur de notre grande maison. L'unique fois où il avait osé frapper à la porte, c'était pour récupérer son exemplaire calligraphié du Coran, de style diwani, acheté lors d'un voyage à Boukhara, ville où le commerce autour du livre d'Allah était très développé. Il en aimait la calligraphie et préférait lire dans ce manuscrit dont les pages étaient peintes à l'œuf et autres pigments rares.

Je savais que mon père avait une grande faiblesse pour ma tante Louloua, la sœur jumelle de ma mère Hadile. En réalité, il avait d'abord convoité Louloua pour son mariage, c'était connu de tout le monde, des femmes comme des hommes, la sauce des mauvaises langues.

Et c'était ma grand-mère Yamna, l'aveugle et la diabétique, qui vérifiait plusieurs fois par jour si le tube d'essence de rose et le paquet de benjoin étaient toujours dans le coffre en bois vert et jaune dont la clé pendait à la ceinture de son pantalon large : c'était sa seule activité. C'était elle qui avait commis l'erreur grave et impardonnable de ramener à mon père, la nuit de son mariage, la nuit nuptiale, Hadile au lieu de sa sœur jumelle Louloua. Ainsi s'était-il trouvé malgré lui marié à Hadile. Et jusqu'à son dernier long voyage, il n'avait cessé de trembler, de vibrer quand il voyait ou croisait Louloua dans le patio de la grande maison. En vrai chien de chasse, il ne cessait de la flairer et de la suivre partout.

Louloua, ma tante, n'avait jamais pardonné à mon père et lui avait gardé une haine sans égale. En se donnant à moi, elle ne voulait que se venger de lui. Je me rendais compte qu'elle ne m'avait jamais aimé, qu'elle dissimulait un amour violent pour mon père. Elle trouvait en moi l'odeur et le regard de mon père, son amant raflé par sa sœur jumelle Hadile.

Au bout de quelques mois, les gens du village se détournèrent définitivement de mon père. Ils l'oublièrent assis sur la première marche de la mosquée des chrétiens. Ils oublièrent aussi et totalement son histoire avec son frère cadet Houssinine ou Hô Chi Minh, celui qui lui avait volé sa femme en son absence.

On s'était habitué à l'image de mon père avec sa longue barbe blanche qui descendait jusqu'à la poitrine, soliloquant, riant à gorge déployée et récitant le Coran à haute voix tout au long de la nuit. Au bout de quelques mois, il était devenu un symbole du village : on venait lui demander des conseils pour les mariages, les divorces, les réconciliations, les ventes de terres, les voyages, la paix ou les guerres. Et malgré lui, il était considéré comme un saint ou un sage du village. On lui donnait à manger, on lui offrait à fumer et à boire.

Puis mon père rentra dans un jeûne permanent. Sur la marche de la mosquée des chrétiens, il voulut finir ce qui lui restait de jours et de nuits en prophète ou en poète.

Un soir, Louloua ne put retenir ni ses larmes ni son ardent désir. En pleine nuit, sur la pointe des pieds, elle se glissa nue hors de son lit pour aller le rejoindre dans son église abandonnée. Feu ! Parce que moi et moi seul je pouvais distinguer le parfum de ma tante parmi tant d'autres, j'avais pu la repérer, et, avant même qu'elle ne quitte son lit pour franchir la porte, j'étais derrière elle. À son insu, je la suivis. Elle se dirigea tout droit vers la place publique. On eût dit qu'elle soupçonnait ma présence derrière elle. Je pris place dans le noir. De loin, je distinguais la silhouette de mon père. Je le

trouvais beau et grand. Je ressentis une féroce jalousie. Il enterra son regard blessé entre ses jambes, puis lança un œil de loup vers Louloua parfumée.

Il l'accueillit dans cette maison de Dieu sans rien dire. Pas un mot. On eût dit qu'il l'attendait depuis une vie, depuis son retour de ce long voyage maudit. Il n'était pas surpris, moi non plus. Il étouffa un rire, interrompit sa lecture des versets coraniques et leva son regard de renard pour le poser doucement sur le corps de Louloua. Elle avait les larmes aux yeux. Lui aussi. Je compris qu'elle était la seule cause de son retour de ce long voyage. A ses côtés, elle avait quelque chose de différent dans les gestes : comme une lueur.

Je n'existais plus.

La place était déserte. Quelques chiens aboyaient au loin. La jalousie me rongait les tréfonds.

Elle non plus ne dit pas un mot. Elle était soumise. « Tu me racontes ton histoire et je te raconte la mienne. » Depuis ma cachette, j'avais lu ces murmures sur les lèvres de Louloua. J'eus peur. Elle allait sans doute raconter à mon père ce qu'elle avait fait avec moi durant son absence, dans cette mosquée des chrétiens. Il allait lui demander pardon.

« Je n'avais pas le courage de renvoyer ta sœur Hadile cette nuit-là, la nuit nuptiale ; ni de dire à ma mère de rectifier sa faute capitale.

— Tu as été lâche.

— Oui. Je le reconnais, j'ai été un lâche. »

Louloua gardait une grande rancune et une profonde amertume à l'égard de sa sœur Hadile, la débile et la voleuse d'hommes. Alors, je découvris que c'était Louloua qui avait poussé ma mère Hadile à aller dans le lit de mon oncle. C'était ma tante, elle et elle seule, qui avait propagé et diffusé dans les villages alentour la fausse nouvelle de la mort de mon père, c'était elle encore qui avait encouragé mon oncle à faire le deuil de son frère et à célébrer le quarantième jour de sa mort en prenant sa femme Hadile pour épouse. Elle n'avait pas hésité à vendre son unique Louis d'or et sa paire de boucles d'oreilles damascènes afin de venir en aide à mon oncle pour les dépenses du deuil et du mariage. La fête du mariage avait été simple et discrète, et ma tante, ce jour-là, avait été la plus heureuse, la seule à chanter et à danser au cours de la nuit du deuil comme de la nuit du mariage.

De loin, je voyais mon père en train de jouer avec sa barbe. Il était calme et songeur. De temps à autre, il dénudait Louloua de son regard de renard, laquelle à son tour essayait de l'attirer à elle. Elle tremblait, et quand ma tante tremblait, c'est qu'elle était au bord de la séduction, du désir.

Du silence, du fond de l'obscurité montèrent

des halètements et des gémissements. Au sommet de son orgasme, ma tante hurla comme une louve et mon père lança ses prières. Moi, dans ma cachette, je me masturbais en crachant dans ma paume droite et sentais ma bouche sèche, très sèche.

Mon père s'était installé dans la mosquée des chrétiens. Il occupait cette maison de Dieu pleine d'araignées, d'images, d'odeurs bizarres, d'échos et de silences. Il passait ses journées à méditer sur les traits innocents du Christ et sur les secrets enterrés dans le corps voluptueux de Marie. Il lisait à haute voix les versets coraniques relatant l'histoire de Marie et de son fils, sidna Aissa, l'histoire du rêve des huit vaches. Les gens du village colportaient une autre histoire : mon père, disaient-ils, avait embrassé le christianisme, la religion des roumis maudits. Mais rien de cela n'était vrai. C'était une rumeur propagée par mon oncle, son frère cadet, qui par ce mensonge et selon la hiçba justifiait sa mainmise sur ma mère.

En enfer !

Mon père avait-il un nom ? Oui, on lui en avait donné trois : Safir, qui signifiait ambassadeur, Gharib, qui signifiait étranger, ou encore Salouk, qui signifiait brigand.

4.

LE JOUR DU DIABLE

J'étais le meilleur élève de ma classe, brillant en français comme en mathématiques, et j'occupais ainsi tout le temps la première place. Je n'aimais pas le dessin, ni les longues vacances. J'avais toujours les meilleures notes en rédaction. J'étais né la tête dans les pages de livres de roumis, comme ne cessaient de le répéter ma mère et mon oncle.

Les élèves me surnommaient « le poète de l'école », d'autres m'appelaient « Socrate ». Ils me jalousaient, ils me haïssaient, mais cela ne me dérangeait pas.

Je rêvais de jouer du luth oriental.

J'aimais lire dans les dictionnaires d'architecture et dans les dictionnaires de langues en plusieurs tomes. J'aimais les mots encore dans leur virginité, séduisants et neufs. J'adorais déflorer les mots. J'adorais aussi la poésie espagnole et détestais le sang et le mot « race » : mot effrayant et diabolique.

J'aimais ma mère et chérissais ma tante Louloua. C'était Louloua et elle seule qui, en me parlant et me reparlant avec tant de précisions de la vie de cet homme prétendument « mon père », un authentique voyageur et un aventurier, qui m'inculqua cet amour des livres de poésie, des romans et de la géographie. C'est ma tante qui éveilla en moi le sens du rêve, du corps, de la peur et de l'aventure.

Je vous raconte ce qui suit :

Moyennant quelques centimes, je faisais les rédactions des fils gâtés des familles aisées. Quatre douros pour une rédaction de deux pages en français, et deux douros pour une rédaction de trois pages en arabe.

Je m'en délectais.

Je faisais aussi les exercices de maths de quelques copains pour cinq douros chacun. Le service-maths était plus cher, car plus difficile que celui des rédactions en français ou en arabe.

Je m'amusais, je me distrayais.

Afin de ne pas être découvert, j'étais obligé de changer mon écriture, d'une rédaction à une autre, de ne pas répéter les mêmes expressions, ni les mêmes idées. J'empruntais à certains livres de belles phrases, poétiques, et jurais que tout était de moi, de mon imagination. Ce n'était pas vrai. J'étais né menteur. J'étais un voleur de phrases et d'images. J'étais né voleur.

Je n'aimais pas le cours d'éducation physique. Je disposais d'un paquet de certificats de maladie m'en dispensant. Un élève, fils de médecin, me procurait ces certificats contre des rédactions. Les cours de sport, je les passais à lire des romantiques de Manfalouti, Flaubert ou la poésie de Baudelaire.

Le soir, je m'interrogeais, craintif et fasciné, sur ce que ma mère appelait avec arrogance et fierté « l'armoire à sagesse », soit trois planchettes poussiéreuses sur lesquelles étaient posés trois rayons de livres jaunis : la bibliothèque familiale. Avant de dormir, je lisais à la lumière d'une bougie ou d'un quinquet l'un des deux cent soixante-dix-sept volumes rangés sur ce vieux bois moisi.

Et je pensais à Rosa avec sa grande bibliothèque dans sa tête. Qui était cette Rosa ? Et je pensais aussi à la salle de régie sans lumière.

Trois gros livres de poésie parmi mes préférés – diwane Al Mutanabbi, diwane Abou Nouas et le diwane d'une poétesse El Khansae (des années plus tard, je découvris que cette poétesse avait traversé toute sa vie en larmes, et je détestais les pleureuses) – étaient posés sur les planchettes. Il y avait aussi des livres en langue de roumi : de gros volumes de Victor Hugo, *Les Fleurs du mal*, dans une belle publication artisanale avec des images érotiques, *La Chèvre de Monsieur*

Seguin, ce dernier hautement illustré. Pourquoi pensais-je à tout cela ? À Victor Hugo, à Baudelaire et au conte d'Alphonse Daudet ? Je vous raconte cette vie de chiennerie, mais aussi de plaisirs. C'est ma peau, cette vie, je l'ai *vécue*.

Les beaux mensonges disent eux aussi la vérité, peut-être la vérité la plus authentique qui soit. Cela ne vous dit rien ?

J'étais né menteur et voleur.

Ce jour-là, avait un goût de miel sauvage. L'abeille ! Pour sûr, ce jour-là n'était ni un vendredi ni un dimanche, ni d'ailleurs un sabbat. De toute façon, c'est une histoire vraie et banale.

J'étais beau et timide, avec un nez proéminent et rouge, un nez hérité de ma mère ou plutôt de mes oncles. J'étais dans une école de garçons appelée Abou-El-Ala-El-Maârri (longtemps après, j'ai su que cet Abou-El-Ala-El-Maârri avait été l'un des plus célèbres poètes et philosophes rationalistes dans l'histoire de la littérature et de la pensée arabes. Aveugle, athée, il avait écrit un livre dans lequel il avait voulu défier le Coran, le style comme les idées). J'avais onze ou douze ans, peu importe. J'étais né en automne, j'aimais la pluie et les odeurs de terre mouillée, j'aimais cette saison avec tout ce qu'elle possédait de pouvoir magique, une force qui faisait parler le vent et marcher les nuages tels des animaux ou des êtres fantastiques dans

le ciel arqué de notre village. Nous avions un ciel en arc, unique et bleu jaunâtre. Je n'aimais pas le soleil. Les longues vacances d'été me donnaient de l'angoisse.

Comme abandonné par Allah et par les hommes sur ce chemin glissant et obscur de la vie, je me sentais jeté, plumé de ma date de naissance : ni mois ni jour. Cela est sans conséquence pour vous : je suis là et je ne suis rien.

Avant de l'oublier, voici l'histoire de la femme de mon maître de français :

Ce jour-là, le maître de français, M. Pierre Lorient, lequel était fier de ses origines normandes et qui ne cessait de nous parler d'une boisson appelée le « calva » et d'une autre appelée le « cidre », ainsi que de la lumière normande sous un ciel bas, gris et pluvieux, me chargea d'apporter chez lui les cahiers de composition. Ces cahiers de composition nous faisaient peur. Ils avaient des protège-cahiers rouge.

Monsieur Lorient, mon maître préféré, avait l'habitude de corriger les cahiers de composition chez lui, dans son appartement du deuxième étage, dont le balcon restait fleuri tout au long de l'année : des plantes dont je ne connaissais pas le nom, des rosiers, des lauriers roses et trois palmiers nains plantés dans trois grandes jarres en terre rougeâtre. Il était passionné par les jeux de cartes espagnols. Il avait sa bande d'amis algériens et de coopérants

français et espagnols. Tous étaient des enseignants ou des fonctionnaires de l'hôtel de ville.

Monsieur Pierre Lorient avait une belle écriture, au tableau noir comme sur le papier. Il maniait magnifiquement la craie blanche et la plume, qu'il noyait majestueusement dans un encrier creusé dans le bois de chaque table.

Son écriture me fascinait, je le suivais avec admiration.

J'étais heureux et chanceux, car je venais d'être choisi parmi les élèves pour porter les cahiers de composition à la maison de notre maître. Pour la première fois, je grimpai les marches de l'escalier en tremblant. Toutes les salles de notre école, dont le toit était en tuiles artisanales, étaient au rez-de-chaussée.

J'étais un bon élève, en écriture comme en dictée. Je détestais le sport et les sciences de la vie. Les bons élèves sont toujours les mouchards. J'étais né menteur, voleur et mouchard.

Ce mercredi-là, comme à son habitude, en quittant l'école, mon maître, M. Pierre Lorient, rejoignit sa bande de joueurs de cartes installée dans un café tenu par un Marocain, un grand vendeur de haschich connu des gendarmes, dont la salle était emplie de fumée de tabac et de haschich, d'arômes de café et de thé à la menthe.

Avec un sentiment de fierté et de bonheur, j'avais pris le paquet de cahiers dans mes bras.

Les autres élèves marmonnèrent : « Koussaïla le mouchard, Koussaïla le mouchard ! » Je n'entendis rien. J'étais un bon mouchard. J'assumais.

En effet, en l'absence du maître, aucun élève n'osait remuer les fesses de son banc. J'étais là, l'œil ouvert, pour les surveiller et pour enregistrer celui qui bougerait. Tout élève qui tentait de parler ou de semer le désordre dans la classe était signalé et puni. J'étais là pour les dénoncer un par un. Un seul élève me défia, celui qui avait eu le courage de me lancer un coup de poing au visage. Seul ce Tarzan, depuis le jour du nez cassé, avait le droit de parler et de se déplacer dans la salle. Lui seul était capable de « pisser » sur moi ! et avait le droit de commettre ce qui lui plaisait, mais, au fil du temps, j'en avais fait mon complice. Lui aussi avait fini par devenir un excellent mouchard.

Quand j'eus franchi le seuil de la porte, une sorte de peur m'envahit : j'étais dans l'appartement de notre maître.

Je me souviens d'un tableau accroché au mur du couloir, légèrement penché, bien éclairé, où dominaient le blanc et le rose : une sorte de toile calligraphiée en arabe ou en persan, peut-être une sourate du livre d'Allah, que je n'eus même pas le temps de déchiffrer. Je me souviens aussi d'un portrait du président déchu Ahmed Ben Bella, souriant, le Che mordant son gros cigare et affichant un large sourire à son côté.

La femme qui m'avait accueilli dans le couloir était souriante, jeune mais plus âgée que moi d'une trentaine d'années. Je regardai ses pieds. Je remarquai qu'elle avait de petits pieds blancs, très blancs et excitants, bouleversants, ramassés dans une paire de pantoufles en coton rose avec des motifs d'oiseaux, ou je ne sais quoi. Pourquoi regardais-je ses pieds avec appétit ? Elle portait une robe blanche en soie à rayures noires qui serrait son corps élancé et discret. Alors qu'elle m'accueillait dans ce couloir long, très long, ou peut-être m'avait-il paru ainsi, son regard de chatte en chaleur cachait quelque chose d'obscur et confus.

Je me mis à penser à ma tante Louloua.

Le corps svelte de cette femme dégageait un parfum délicieux. Quel parfum ! Je baissai les yeux. Des flammes !

Je regardai le portrait du président Ben Bella et pensai à mon oncle et à son poste de radio collé à son oreille.

Puis je pensai à ma mère et j'eus peur.

Sans attendre, la femme aux petits pieds me prit dans ses bras. Je tremblai.

C'était la femme de mon maître.

Le couloir éclairé tomba soudain dans une obscurité totale. Elle prit ma main. Elle avait une main lisse et douce avec des doigts longs, fins, comme en cire.

Elle ne dit rien.

Elle me conduisit vers une chambre avec un grand lit et de hauts pieds métalliques. Le lit res-

semblait à ceux des hôpitaux. À côté, sur une petite table, étaient rangés une dizaine de flacons et de tubes de crème. Elle me poussa sur le lit, en éclatant de rire bruyamment. Je pensai à mes chaussettes trouées, et à l'odeur pestilentielle que dégageaient mes pieds. Sans hésitation, elle commença à déboutonner mon pantalon. J'eus peur. J'avais le paquet de cahiers encore dans les bras. Mais, en pensant à ma mère, j'oubliai vite ma peur. Elle se déshabilla. Le paquet de cahiers de composition était toujours dans mes bras. Pour la première fois, je voyais une culotte de femme. Mes sœurs ne portaient pas de culotte, ni ma mère Hadile, ni ma tante Louloua. Je regardai son ventre ; elle avait deux grains de beauté, deux olives sur le ventre, et une petite cicatrice sur le côté droit. Son sexe était bien rasé. J'oubliai vite l'image de M. Pierre Lorient, ainsi que celui de mon maître d'arabe qui aimait la poésie d'Abou Nouas. D'un geste violent, je jetai le paquet de cahiers par terre.

Quand j'eus fini de lui faire l'amour, elle m'offrit une boîte de chocolats.

Depuis ce jour, je guettais la période des compositions pour aller voir la femme de mon maître de français.

Longtemps j'attendis la période des compositions. Et quand elle arriva, je fus triste de voir cette fois-ci M. Pierre Lorient choisir Tarzan

comme porteur de cahiers. Je pleurai toute la nuit. Et pour la première fois, je cédai ma place de premier de la classe à Tarzan. J'étais sûr que madame Lorient avait fait avec lui la même chose qu'avec moi.

Pourquoi je vous raconte tout cela ?

إِنَّ أَعْدَبَ الْكَلَامِ أَكْذِبُهُ !

5.

MÉMOIRE DE MARBRE

*Si vous entendez un bruit angoissant par là,
c'est parce qu'une femme essaie de broyer ses larmes
dans un mortier sans fond.*

Proverbe africain

Je *pleus* du feu mouillé !

Je me déverse. Ceci est le sel de ma vie, goûtez-le.

J'entends la voix de ma tante. Ou plutôt : je ne l'entends pas, elle me hante. Elle arrive du fond de moi.

« Quand je tourne la tête et vois ma vie déroulée en silence, dans l'indifférence et l'aveuglement, comme on déroule un vieux tapis le lendemain d'une fête ratée, je ressens un profond chagrin et me rends compte que des pans entiers sont tombés dans l'oubli, mais ils n'ont jamais disparu ! », me disait Louloua, sur un ton mélancolique et blessant.

Ma tante avait raison. Elle avait toujours raison.

Elle était poétesse, cette tante audacieuse. Elle était aussi folle, prophétesse et courageuse.

Voici ma langue et ceci n'est que mon miroir.

La veille, nous étions le 19 juin de l'an 1965. Donc nous étions le dimanche 20 juin : un jour férié.

Le Peuple, journal francophone du lundi 21 juin, annonçait dans son éditorial :

19 juin 1965. Il n'y a pas lieu d'attendre de réaction verbale ou écrite d'une certaine opinion étrangère pour mesurer par avance la portée de l'événement d'avant-hier sur le plan international.

Toute politique qui inverse ce processus se met par avance à la remorque de certaines politiques étrangères et sous la suggestion des directives de leurs porte-parole, dans la presse et à la radio, sans même savoir repérer l'intention réelle derrière les mots de ses commentaires...

Autre titre de une :

La grande Kabylie, les cadres du Parti et de l'administration approuvent la proclamation du Conseil de la Révolution.

Et un communiqué du ministère de l'Intérieur :

Toute manifestation publique pouvant permettre aux fauteurs de troubles de susciter du désordre est interdite.

Ce jour était caniculaire. Une canicule précoce, humide et lourde était tombée subitement sur mes épaules fatiguées et arquées. J'étouffais

dans mon petit corps chétif. Je méditais sur mon ombre pointue et déformée en traversant la ruelle serpentante, montante et sans issue de ce pauvre bourg sans arbres ni oiseaux. Je transpirais une sorte de sueur huileuse et collante et respirais une poussière rouge. Je n'aimais pas le soleil. Pour la première fois, je sentis une forte odeur qui se dégageait de mon corps. L'événement ! Une odeur forte et piquante. L'odeur du bouc.

Cette première sueur, cette première odeur était le signe annonciateur de la naissance de l'« homme » en moi, le mâle, la belle et douce bête : loup ou renard.

Ainsi, la haute noblesse de la bestialité ranima mes tréfonds, déborda.

L'abîme !

« La sueur masculine est le signe de la virilité », affirmaient ma mère ou ma tante. Elles avaient la même voix, les jumelles. Et mes six sœurs d'ajouter : « L'homme qui ne transpire pas n'est qu'un chien errant, impuissant. Une serpillère. Une sorte de bois mouillé. »

Bravo mes sœurs, les serpents !

Et je devins un bouc. J'étais heureux. Un vrai coq !

Une canicule précoce avait enseveli les gens du bourg et chargé les cieux d'un gris triste, pesant sur leurs têtes rondes et remplies de souffrances, de secrets et de ruses.

Cette ombre avare au pied du mur bas me lâcha au profit d'une autre au pied d'un mur un peu plus haut. Tel un chien abandonné, j'aimais errer devant les portes entrefermées pour renifler les parfums de musc, de sexe et la musique des halètements, ou plutôt les hurlements des femmes sauvages.

Le démon de midi.

Je passais et repassais devant les seuils garnis de secrets, de mouches et d'enfants morveux, souriants et insolents. Les ruelles étroites, fraîches et étouffantes, me conduisirent, comme à l'accoutumée, à l'oued sec à la sortie de ce misérable bourg, Dachrat Ouled Sidi Salomane. Après avoir traversé des terrains vagues et une vaste vigne, c'est là que j'avais l'habitude de venir me masturber. Une habitude de renard : je crache sept fois sur ma poitrine : tfouh... tfouh...

Comme ça, sous un soleil de plomb torride et inclément, je pris place sur un rocher orphelin, au milieu du lit de l'oued. Je me déshabillai, entouré d'un grand silence violé de temps à autre par les vibrations d'insectes volants et les braiements de deux ou trois ânesses en chaleur. Depuis longtemps, les habitants du bourg avaient développé l'élevage d'une race d'âne chypriote qu'ils exportaient vers un pays voisin pour faire de sa viande une sorte de merguez vendue bon marché pendant le mois du ramadan. Au summum de mon orgasme, je criai, j'évoquai Allah le Miséricordieux, ma mère, ma

tante, et je regardai le ciel haut, très haut, loin, bleu, dominant et miroitant. J'ai peur et je demande à Allah pardon. Je frottais mon sexe bien érigé et je pensai, je ne sais pourquoi, à la neige. Pourquoi pensai-je à la neige ? De ma vie, et jusqu'à l'âge de quatorze ans, je n'avais jamais vu la neige. La neige n'était pour moi qu'un mensonge déversé sur les pages des romans à l'eau de rose et dans des contes exotiques et naïfs écrits par des fous ou par les roumis. Qu'ils étaient fous ces gens du Nord ! De l'eau en poudre couleur de farine ou de coton ? Jamais ! Blanc du blanc ! C'était fou ! Je ne pouvais croire !

Depuis mon enfance j'avais toujours été un rat de bibliothèque, un rongeur de livres. En réalité, je lisais des rayonnages entiers de livres dans un seul et unique but : découvrir les pays visités par mon père, les pays qui lui avaient mangé la tête au point d'oublier Louloua, cette femme inoubliable. Je suivais les traces de mon père sur les pages, sur les tapis en lettres, et je voyageais avec lui. J'aimais mon père.

De l'eau blanche en poudre, comme de la farine tombant du ciel ? Jamais !

« Pourquoi est-ce que je pense à tout cela, à la neige ? »

Je fus saisi d'un fou rire.

Qu'ils étaient fous et menteurs ces tailleurs de livres écrits dans la langue du roumi, une langue impure, une langue de mangeurs de

cochon, comme me l'avait souvent répété mon oncle Hô Chi Minh en me voyant plongé dans un livre en français : « Eloigne-toi de cette langue du roumi. Protège-toi de cette langue de Satan. Le jour du Jugement dernier, cette langue ne servira à rien, elle ne sera utilisée que par les infidèles pour accéder à l'enfer, c'est leur bannière pour la géhenne. Ceux qui la parlent seront pendus par leur langue. »

Au début, mon oncle me faisait peur avec ces propos violents. Mais au fur et à mesure que j'apprenais à déguster le miel de cette langue, j'oubliais complètement mon oncle, ses injures, ses prêches et ses vilains conseils.

Mon oncle était un bon croyant – peu importe ! Ma grand-mère Yamna nous avait confirmé qu'à l'âge de neuf ans il avait appris par cœur tout le Coran, soit soixante hizb. Elle jurait sur la tête de son père et sur celles de tous ses aïeux que mon oncle, son fils cadet, était né aveugle et que, miracle d'Allah le Grand et le Haut, il n'avait vu le cœur de la lumière que le jour où il avait achevé d'apprendre le livre saint d'Allah.

Je savais que tout cela n'était qu'hallucinations et mensonges de la part de ma grand-mère, qui voulait enterrer la vérité parentale de mon oncle et cacher l'appartenance religieuse de la mère de mon oncle. « La langue arabe, langue du livre d'Allah, est la seule langue en usage au paradis et pour l'éternité ! Gare à celles et à ceux qui ne savent ni parler ni lire

cette langue parlée par Dieu et par tous ses Prophètes », affirmait mon oncle.

Je lisais les livres écrits dans la langue du roumi en cachette de ma mère et de mon oncle. Je fuyais leurs yeux. J'avais toujours la peur ancrée au cœur.

Je pensais à Rosa. Qui était cette Rosa ?

On l'appelait Lalla Rosa. Les autres l'appelaient Cécile. Elle était la plus âgée et la plus belle d'un groupe de sept vieilles religieuses franciscaines. Rosa était toujours parfumée : une rose. Elle était responsable de la bibliothèque du couvent, située juste à côté de l'église fermée que nous appelions la mosquée des chrétiens. Sur la crête de la petite chapelle, il y avait un gros nid de cigognes. J'aimais regarder ce nid à l'automne, quand arrivaient les premières pluies couleur de terre et les premiers vents violents chargés de poussière. Madame Rosa était une rongeuse de livres. On disait d'elle qu'elle avait lu tous les livres de cette bibliothèque, ou plutôt avalé la bibliothèque entière. Cela me faisait peur : je l'imaginais avec une tête pleine de livres, de manuscrits et de rayonnages. C'est elle qui m'avait inculqué l'amour ou le virus de la lecture, surtout des histoires et des romans.

Un jour, je ne sais ni quand ni comment, je me trouvais à arpenter les allées labyrinthiques et sombres des rayonnages de bois dégageant

une odeur de forêt. J'avais le regard braqué sur les dizaines de volumes bien rangés et soigneusement entretenus, quand Rosa tendit un bras tremblant pour me choisir un livre de contes. Je m'en souviens : c'était *La Chèvre de monsieur Seguin*. Je levai les yeux et l'examinai. Elle était souriante avec un visage vif et ardent, illuminé par une paire de joues roses. Devant elle, dans ce passage étroit, entre deux rayonnages bondés de livres, je me sentais plus grand qu'elle. Elle me prit dans ses bras blancs et osseux, en me serrant fort contre son petit corps fragile et religieux, plein de prières, de bonté et de bien. Je sentais que son corps frémissait contre le mien.

Sans attendre, elle m'embrassa fort sur la bouche, puis je sentis sa respiration de plus en plus longue et discontinue, puis de plus en plus haletante. Son cœur battait. J'eus peur. Elle me conduisit vers une petite chambre sans lumière qui sentait l'humidité. Soumis, je la suivis sans hésitation. Nous traversâmes un long couloir, puis une porte à deux battants, puis un deuxième couloir plus étroit et plus sombre que le premier. Elle me serrait la main. Je sentais ses doigts doux et moites. Mes chaussures collaient à la moquette beige sale, avec de grosses taches de café ou de thé. Je gardais *La Chèvre de monsieur Seguin* dans l'autre main. Puis je ne vis plus rien. Elle connaissait parfaitement les lieux. Elle n'avait pas besoin de lumière. Je percevais à peine le bruissement de ses sandales en cuir

sur la moquette. Puis nous franchîmes une toute petite porte qui donnait sur un noir encore plus opaque, une sorte de réserve avec des escaliers qui montaient je ne sais où. L'obscurité était totale. Son parfum fin et discret m'enveloppa en me donnant du courage. Progressivement, je commençais à distinguer ce qui était entreposé dans cette réserve : des livres entassés sur des chaises dont l'une avait le dossier cassé et l'autre un pied en moins. Au bas de l'escalier, un vieux poste de radio était oublié ou jeté là depuis des lustres. Au fur et à mesure que l'obscurité se dissipait, je vis que j'étais entouré d'une montagne de livres de plus de deux mètres de haut, de plusieurs pieds de micros, d'une vingtaine de pupitres en bois et en tôle et d'anciens appareils de téléphone.

Rosa se débarrassa de son tablier blanc puis de sa longue jupe noire. D'un geste aérien, elle retira son petit slip d'entre ses jambes blanches et séduisantes. Puis je sentis ses cinq doigts de cire de pianiste chevronnée caresser mon sexe en érection. D'un mouvement doux et poétique, elle ouvrit la fermeture Éclair de ma braguette... L'obscurité se fit à nouveau dans cette réserve, une obscurité totale, et je ne distinguai plus rien : ni la montagne de livres, ni la vingtaine de pieds de micros, ni les pupitres ; tout se fondait dans le noir. Je fermais et ouvrais les yeux, je ne voyais rien. Puis Rosa se mit à prier son Dieu en faisant le signe de croix entre son

front, sa poitrine et ses épaules. Elle priait en murmurant des versets en français. Je ne savais pas que les roumis eux aussi priaient un Dieu qui ressemblait au nôtre et qui habitait lui aussi le ciel, ils le priaient dans leur langue impure, impropre, celle des mangeurs de cochon : en français, langue de l'enfer, d'après mon oncle.

Quand elle eut fini ses prières, elle se mit par terre en s'appuyant d'un côté sur une marche d'escalier et de l'autre sur une des deux chaises cassées, confortablement allongée sur un tas de vieux journaux et de magazines religieux, où je pus distinguer quelques images du Christ crucifié. Elle m'attira vers elle. Je m'allongeai à ses côtés. Elle me déshabilla. J'étais docile et soumis. Elle avait un sexe soigneusement rasé, propre, mouillé et moussant. Quand je la pénétrai, elle cria fort. Comme une louve blessée, elle hurla en invoquant le nom de Dieu et celui de son Fils. Je tremblai. J'essayai de lui fermer la bouche. J'eus peur que les autres religieuses arrivent et me trouvent cloué à leur sœur. A l'entrée de la salle de lecture, j'entendais la voix rauque de la femme qui s'occupait des prêts de livres. Je serai Rosa contre moi. Elle était douce et petite, plus petite que moi. « Tu as un gros nez », me chuchota-t-elle à l'oreille avec un beau sourire.

Avant de quitter la réserve, Rosa me demanda de prendre quelques livres. Dans l'obscurité, je ramassai des volumes à l'aveuglette. Dans la lumière de la salle de lecture, je découvris que

tous étaient des livres de catéchisme et d'histoire du christianisme. Avant de rentrer, je passai à l'écurie et les enfouis sous un tas de foin avec l'intention de les rendre le lendemain. J'avais un sentiment bizarre : j'étais hanté par la crainte de perdre Rosa, ou de perdre la tête.

Après l'apprentissage de la langue française, langue athée, je venais de faire l'amour à une religieuse française, qui de plus priait en français : une aventure. C'étaient là des fautes capitales dont je porterais le fardeau jusqu'au jour du Jugement dernier.

Cette rencontre avec Lalla Rosa devint pour moi un jour maudit, elle ne tarderait pas à manger ma tête : lire des livres dans la langue française et faire l'amour avec une roumia, une religieuse chrétienne, c'était la catastrophe assurée, un séisme. Pendant une vingtaine de jours, je n'arrivai pas à dormir.

Après une longue période d'angoisse, je repris le cours de ma vie normale en imaginant que Dieu m'avait oublié ou m'avait pardonné.

Et quand Allah eut oublié de dépêcher sa malédiction sur moi, peut-être me pardonna-t-il. Allah est pardon. Je repris le chemin de cette bibliothèque du couvent pour chercher d'autres livres à lire et pour retrouver l'obscurité de la petite salle de régie et la chaleur extraordinaire du corps de Cécile ou Rosa, peu importe ! Je ne cessais d'y

revenir. Lire des romans et beaucoup de poésie, faire l'amour à Rosa et grignoter du chocolat de marque suisse ou belge, peu importe !

Parce que, selon mon oncle, dans l'au-delà Dieu ne parlait que l'arabe, ma langue maternelle, et redoutant de ne pas être compris par Allah, j'appris très vite l'arabe. En quarante-cinq jours, en un temps record, j'appris par cœur presque la moitié du Coran, ainsi que la célèbre « ألفية ابن مالك ». Quotidiennement, je lisais le livre d'Allah, et je pleurais. Conjointement, en une semaine, j'appris par cœur, en cachette, cent vingt-sept pages de *Madame Bovary*. Je ne sais pourquoi, mais dès que j'ouvrais le livre d'Allah, je pensais aussitôt à Flaubert, cet écrivain maudit. J'étais fou de *Madame Bovary*.

Quand je lisais le Coran je pleurais. Et quand je lisais *Madame Bovary*, je pensais au Coran et pleurais également.

J'avais douze ans, un peu plus ou un peu moins, peu importe. Quand on est jeune, on ne compte pas les mois, encore moins les ans. La vie apparaît comme un horizon ouvert, un chemin encore long, infiniment long, se déployant comme un beau rêve, se déroulant sous nos pas comme un tapis persan des *Mille et Une Nuits*, grenat, magique et interminable.

* Mille vers résumant toutes les règles, exceptions et nuances de la grammaire arabe.

Nous étions le 20 juin, lendemain du fameux 19 juin 1965.

La haine s'installait.

On ne parlait que du coup d'État militaire contre le premier pouvoir légitime de la nouvelle Algérie indépendante.

Le Président Ben Bella venait d'être destitué par l'armée.

Abel tuait son frère Caïn.

Le sang du frère était versé sur la terre indépendante.

La haine s'installait.

Par peur, ce dimanche 20 juin, après une brève messe, les sept religieuses quittèrent le bourg dans une deux-chevaux rouge, pour rejoindre la ville de Tlemcen. J'étais triste. Je suivis Rosa de loin, elle qui à chacune de mes visites à la bibliothèque me conduisait vers cette réserve sans lumière, et lui criai très fort : « Rosa ! Rosa ! Tu m'as appris le goût de la lecture et celui du corps féminin. Ne me quitte pas, reviens, reviens ! »

Abel tuait Caïn.

Et Rosa s'éloignait.

6.

LA PRIÈRE DE LA SIESTE

*La plume d'une femme ne pouvait être que mal taillée
par la main d'un homme.*

Pourquoi est-ce que j'adorais faire l'amour aux femmes beaucoup plus âgées que moi ?

La faute en revenait à ma tante Louloua. Elle était le parfum, la rose de la tentation. J'aimais les femmes qui fautaient. Mais, en fait, les belles femmes ne fautent pas, elles chantent.

Louloua était la faute capitale. Je l'aimais.

Que la géhenne et la malédiction tombent sur la tête de la *perle*, ma tante Louloua, celle qui m'avait appris le goût du sexe et le plaisir de savourer les femmes mûres. Celle qui avait mis le feu en moi, dans mon tréfonds. Avant cet après-midi-là passé en compagnie de ma tante, je n'étais qu'une sorte de tas de bois humide, un rien.

Allah est pardon.

Rosa la religieuse n'y pouvait rien. Tout ce que nous avions fait ensemble dans cette bibliothèque, ou plutôt dans cette réserve obscure, ne réveillait pas avec autant de force le loup endormi.

J'adorais écouter, savourer le temps qui s'écoulait comme du miel paradisiaque dans les bras de Louloua. Je me voyais en petit animal fantastique noyé dans l'océan de ses désirs enflammés et sans bords.

« Tu es taillé dans une merde », me disait mon oncle, le jaloux. Et il avait raison : le destin n'en avait pas décidé autrement. Faire l'amour à une femme au seuil de la mort, à quelques pas, à quelques jours du paradis d'Allah, n'est qu'un profond amour et une interminable prière pour le grand Créateur : Allah.

Je sais que vous n'avez jamais essayé cela, qui m'inspirait et m'échauffait. Ceci ne vous dit rien, le vent ?

Tout ce qui m'arrivait, ma tante Louloua en était la cause, elle qui m'avait montré le chemin d'Allah, chemin qui passe droit entre les caresses et les câlins des femmes de son âge. Elle avait soixante ans, peut-être un peu moins, j'avais treize ou quatorze ans, peu importe.

Avec ces femmes, dans leurs lits craquants, sur des parterres de paille, sur des nattes d'alfa ou de doum, sur leurs tapis propres, dans des écuries humides aux odeurs de bêtes et de foin mouillé ou dans des bergeries... en leur faisant l'amour, j'étais toujours pieux et prier. Je frémisais. Je suppliais Dieu de les protéger, de les garder sous les pans de son ombre vaste, céleste et clément.

Avant de coucher avec une femme d'âge mûr, j'avais toujours comme une peur bleue, et je ne savais pas pourquoi je récitais à voix haute une petite sourate et priais Dieu.

Et c'est Louloua, ma perle, qui m'a conseillé de jeûner. Elle était mon maître. Elle savait tout et faisait son ramadhan : trente jours de jeûne, sans sexe et sans nourriture du lever du soleil jusqu'au coucher du soleil. Bravo ma tante. Bravo la croyante.

Pourquoi préférais-je dévorer avec violence et appétit cette chair ridée, plissée, sillonnée, fatiguée par le plomb des années, et en même temps parfumée par toutes sortes d'histoires fantastiques et habitée par une multitude de souvenirs et de secrets ?

Dans les bras tremblants d'une femme sexagénaire ou septuagénaire, je me métamorphosais en cannibale. Tout cela à cause de ma tante Louloua – que Dieu lui procure ses pardons, Allah est beau, clément et miséricordieux.

Combien de fois l'idée de dévorer à petits morceaux, à petites bouchées, les corps fatigués par l'âge et par le temps de mes partenaires me hanta ? Sept fois je rêvai avoir mangé ma tante Louloua. Dans mes rêves, elle était toujours heureuse, souriante, radieuse et séduisante. En me voyant grignoter ses tétons ou les lèvres de son conin, elle me suppliait à l'oreille, d'une voix plaintive, unique et extraordinaire : « Fais-moi souffrir, mets-moi en sang. »

Et quand le matin je lui racontai mon rêve, elle me regarda fixement. Un beau sourire colora ses traits, prenant la forme d'un papillon paradisiaque, et tendant deux bras en cire tremblants, elle commença à déboutonner mon pantalon. Et comme à l'accoutumée, immobile, soumis et bouche bée, je commençais à réciter quelques versets à voix basse.

Je tremblais.

Une autre nuit, je me vis dans un rêve en train de répandre des grains de sel fin sur tout le corps de ma tante Louloua. Elle était entièrement nue, obéissante, lascive, comme dans un état second. Elle ressemblait à un oiseau rare ou mythique : Baly. Je la regardai profondément, puis je commençai à lécher son corps, tout son corps, partie après partie, en suçant les grains de sel ou de sucre éparpillés sur ses parties intimes, je ne sais pas quoi !

Et je me voyais en chien, en gros chien !

J'aime les détails, les détails les plus détaillés.

Et quand le lendemain je lui racontai mon rêve, elle me prit dans ses bras et commença à sangloter. Je pleurais avec elle, sans savoir pourquoi. Puis en me regardant profondément dans les yeux, comme dans un rêve, elle commença à déboutonner mon pantalon. Je tremblai. Au moment de l'orgasme, je n'hésitai pas à mordre sa motte et sa paire de seins fanés et dégonflés et pleurai. Je frappai violemment ma tante Louloua, ma partenaire, et la torturai. Tout

cela était insupportable, mais en réalité, et comme dans mon septième rêve, c'était elle qui me réclamait ces coups pour réveiller ce qui était endormi en elle. Elle était heureuse dans ses souffrances, dans ses blessures et dans son sang. Je laissai sur son corps d'oiseau ramassé de grandes plaques rouges qui, le lendemain, se transformèrent en grosses et larges taches bleues ou noires.

Et je vomissais !

...وأعذبَ الكلامَ أكذبهُ !

J'étais comme ça, et je détestais mon oncle.

Ma tante Louloua aimait en mon oncle Hô Chi Minh son caractère nostalgique, son romantisme politique, son amour du sage président déchu : Ahmed Ben Bella.

Moi aussi je devenais un admirateur du président déchu, ce passionné de foot, ami de Pelé !

Je ne me souviens pas quand et comment j'étais aussi devenu fan d'un barbu, Che Guevara. J'avais découpé dans les journaux et magazines une dizaine de ces belles photos que j'avais colleés contre le mur aveugle de la chambre que je partageais avec mes six sœurs. Au début, je voyais en lui une star de cinéma ; je m'imaginais avec une barbe et rêvais de fumer un cigare cubain tout comme lui. C'est l'amour et l'admiration envers le Che qui plus tard me poussa à choisir l'espagnol, à apprendre par cœur une dizaine de poèmes de Garcia Lorca,

à adhérer à un petit parti marxiste léniniste clandestin et participer à la diffusion de tracts.

Pourquoi détestais-je le corps des jeunes filles, leurs halètements, leur façon de faire l'amour, leur peur bleue de tomber enceinte, leurs visages rouges au moment de l'orgasme, leur timidité, leur manque de courage à se jeter librement dans le paradis de l'abîme, l'abîme du plaisir charnel ?

Détester n'est peut-être pas tout à fait le mot qui convient et je ne trouve pas le mot exact. Qu'importe !

Dans les bras des jeunes filles que j'ai fréquentées, j'ai souvent été habité par le sentiment d'être une bête traquée. En m'approchant d'un jeune corps féminin nubile, je ressentais un trouble physique et spirituel.

L'amertume.

Incapacité.

Je vous raconte la vérité comme je l'ai apprise de la bouche de ceux qui m'ont bien élevé : dans la foi et le respect. C'est vous qui le dites.

Je raconte ces choses crues et creuses d'un dupé.

Je suis un mal élevé : c'est vous qui le dites !

Je sais que tout cela ne vous intéresse pas, mais écoutez-moi jusqu'à la fin, écoutez-moi aller jusqu'au fond de la jarre. Je n'ai pas oublié l'histoire malgré la destitution du président élu.

Cela n'intéresse, sans faute, que ma tante Louloua.

J'ai toujours eu peur du corps des jeunes filles ; j'aime la vieille chair.

Voici mon cœur ouvert, nu comme une pierre. Un cœur en plein ciel, en pleine lumière.

Je me sentais gêné, dégoûté, mal à l'aise dans le lit d'une jeune fille dont les odeurs écœurantes émanant d'un corps élancé me donnaient envie de vomir : odeur du sang des menstrues mêlée aux odeurs de sueur et de parfums banals, forts ou aigus.

Je détestais le sang. Celui de la virginité, celui de la circoncision, celui du sacrifice ou celui de la menstruation, peu importe.

Je détestais le sang.

Je sentais que je dissimulais en moi une sorte de haine sans égale, une abomination sauvage envers ces corps de filles nubiles qui camouflaient leur sang entre leurs cuisses, dans des morceaux d'éponge, ou dans des torchons, de vieux tissus, des serviettes en coton turc ou pharaonique. Elles recelaient dans leur cœur la hantise de perdre leur virginité : l'honneur et la honte.

Par ce putsch militaire contre un président élu, la jeune Algérie indépendante avait perdu sa virginité.

Ce refus, ce comportement bizarre me renvoyait à une mauvaise aventure, à cette première histoire vécue avec Jade, ma cousine paternelle, la fille de mon oncle Hô Chi Minh.

Chez nous, les premières histoires d'amour commençaient avec les cousines. Cet après midi-là, souvenir ignoble, une expérience vraie et crasseuse eut lieu. Je vous la raconte, je me raconte. Qu'importe ! وأعذب الكلام أكذب !... Qu'il est pesant, fatigant de ne pouvoir oublier ce qui se passa ce jour-là. « L'oubli est une force ! » ne cessait de me répéter ma tante Louloua. Oublier, c'est se libérer.

Elle mentait, ma tante. Elle avait traversé cinquante ans de sa vie sans pouvoir oublier mon père. Elle mentait, cette tante. On n'oublie pas, ou plutôt on entre dans une expérience de vie qui en cache une autre, exactement comme les trains, ou comme les pages d'un livre. On tourne la page, mais on ne peut l'effacer. La trace, le tatouage demeurent.

Oublier, c'est ne pas se laver deux fois dans la même eau.

Je vous ouvre mon cœur, cette poudrière, et je déverse sa charge. Je lis dans mon épître et je vous raconte ce qui suit, cette sale histoire qui durait depuis l'âge de douze ou quatorze ans, et m'avait laissé indifférent aux jeunes filles nubiles.

Royaume des sangs.

Forêt de jambes moulées et entourées de torchons et de serviettes souillés.

Leurs corps exaltés et leurs chairs ennoblies, magnifiées, ne me disaient rien. Elles ne me faisaient pas vibrer, ne suscitaient en moi aucune attention.

Je ne vous cache rien.

J'ai envie de vomir tout ce que j'ai dans le ventre.

J'aimais ma tante Louloua, si belle et si discrète. J'étais aussi fasciné par le Che. Je me voyais dans le miroir, moi le glabre, avec une longue barbe et un cigare écrasé entre les dents.

Elle était fascinante, ma tante.

Il faisait chaud.

Nous naissions et étions élevés dans la chaleur, dans le noir ou dans le feu.

En enfer !

La canicule.

Mon grand-père me disait, et je ne sais pourquoi je pense à cela : « Au commencement, Allah a d'abord conçu notre village en le dotant de toute la beauté et de toute la fierté du monde. Ensuite, Il a créé les autres villages et les autres villes sans leur accorder la moindre attention, n'importe comment. »

Au commencement, Allah avait créé la beauté à l'image de ma tante Louloua, puis il avait fait les autres femmes n'importe comment !

Je savais que mon grand-père n'avait pas raison. Les grands-pères, eux aussi, ont leurs mensonges.

Pourquoi est-ce que je pense à tout cela ?

Je n'ai pas oublié l'histoire de ma cousine Jade la folle, la belle, la fille de Hô Chi Minh, et je la raconterai ultérieurement : c'est promis.

Je ne peux pas tenir ma langue.

Je divague, je délire.

Pour les gens de notre village, la sieste demeurait la seule prière respectée et accomplie par tout le monde, sans exception, sans parjure ni blasphème.

Mon grand-père, El Hadj Si Mimoun, était l'un de ceux qui avaient franchi l'épreuve du temps et de l'espace. Il avait traversé sa vie, cent vingt-deux ans, en homme de parole et de foi, en homme fort et moustachu.

Il avait été circoncis l'année où le train turc avait traversé pour la première fois le désert d'Arabie, le grand désert appelé le Quart-vide, الربع الخالي.

Dans ce bourg oublié par Allah et par ce nouvel État qui, dès les premières années de l'Indépendance, avait construit une école de deux petites salles pour nous entasser comme du bétail, les enfants de tous âges, de cinq à quinze ans, s'étaient retrouvés entre les mains d'un maître égyptien barbu qui ne cessait de nous parler d'un certain Hassan al-Banna.

A cette époque, ce nom ne me disait rien, absolument rien. Je l'imaginais en effigie des chanteurs : Farid el Atrach, Abdelhalim Hafez ou Mohamed Abdelwahab.

On disait que mon grand-père, El Hadj Si Mimoun, était le grand mufti des douze tribus principales et de leurs cent quarante-trois fractions éparpillées dans la région. Lui et lui seul

avait eu le courage de déclarer la guerre à cet Égyptien dès la première rentrée scolaire dans cette première école construite dans notre bourg de l'Algérie indépendante. Des années plus tard, je me rendis compte que cet enseignant n'était qu'un militant actif du parti islamiste des frères musulmans.

Mon grand-père était l'homme le plus respecté et vénéré de toute la population du bourg. On disait qu'il avait fait sept fois le pèlerinage des lieux saints, La Mecque et Jérusalem : deux fois à pied, trois fois à dos de mulet, et les autres fois dans un véritable véhicule de roudi, conduit jusqu'à notre village par un peintre français renommé qui, à la fin de sa vie, avait embrassé l'islam et s'était donné le nom de Ziriyab. C'est mon grand-père qui lui avait choisi ce beau nom que portait jadis le musicien arabe le plus célèbre et le plus beau de Bagdad et de l'Andalousie musulmane.

On racontait aussi que mon grand-père avait des rapports secrets avec ce peintre qui ne cachait pas son homosexualité.

Les mensonges sont la vérité !

Mon grand-père cultivait bien son jardin secret.

Pour pouvoir profiter et siroter le temps mielleux de ses siestes, les longues siestes méditerranéennes, en compagnie de son ami peintre portraitiste, mon grand-père consacrait ses nuits au lit de ma grand-mère et ses siestes à Ziriyab.

Ce n'est pas vrai ? Peu importe !

Mon grand-père promulgua une fatwa dont le contenu était la proclamation d'une sixième prière obligatoire de cent vingt-sept prosternations. Cette prière, disait mon grand-père, avait été oubliée par les théologiens musulmans, qui, dans toute l'histoire, ne s'étaient occupés que de guerres religieuses, de fièvre du pouvoir et d'expansion territoriale. Cette prière recommandée par Allah, devait être pratiquée obligatoirement par les bons croyants durant six mois de l'année lunaire, le dernier mois du printemps, les trois mois d'été et deux mois d'automne. On l'appelait *La prière de la sieste*.

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذَبُهُ !

Tous les habitants des dix-sept bourgs avoisinants suivirent l'appel à cette sixième prière. Ils la firent dans la tranquillité et la quiétude absolue. Elle faisait concurrence à la grande prière hebdomadaire du vendredi. Trois ans plus tard, mon grand-père et son ami, le peintre Ziriyab, furent retrouvés assassinés, leurs deux corps mutilés à l'arme blanche. Un groupe de fanatiques *revendiqua* sa responsabilité dans cet assassinat et le maître égyptien de l'école de la nouvelle Algérie indépendante disparut.

Après l'assassinat atroce de mon grand-père et de son ami le peintre portraitiste Ziriyab, dont les deux corps avaient été retrouvés dévorés crus par leurs tueurs, les habitants des dix-sept bourgs continuèrent à faire discrètement la prière de la

sieste en toute clandestinité. Dans chaque maison, les familles disposaient d'un cadre suspendu avec un beau portrait de mon grand-père fait par son ami le peintre portraitiste français, ainsi que de la copie de sa fatwa décrétant l'obligation divine de cette sixième prière : *La prière de la sieste.*

الكذب كعسل النحل البري !

Cet après midi-là, à l'heure de la sieste, à l'heure de cette sixième prière clandestine, je me trouvais, par le hasard des hasards, dans l'ombre fraîche de la mosquée chrétienne, tête à tête avec ma cousine Jade la folle, Mahboula. On l'appelait ainsi parce qu'elle avait une paire d'yeux de couleur verte. Elle avait deux fois mon âge, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit ans peut-être ? Elle avait un corps féérique, sexy et exceptionnel, une taille élancée et un cou de gazelle. Ce qu'elle avait d'exceptionnel et de fantastique encore, c'était son rire, la musique de son rire, un chant d'oiseau rare.

Jade était sensible comme un papillon. Elle avait une paire d'yeux séduisants mais durs et tenaces. Quand je scrutais le fond de ses yeux, je pensais à une louve affamée. Elle me troublait. Son regard semblait glisser entre une lumière unique et des paupières en émeraude bleu verdâtre.

Elle me dit : « Tu me fais peur. »

En réalité, sa beauté me faisait frémir.

Beaucoup de silence. Rien que le silence oppressant.

J'avais douze ans, onze ans peut-être.
Qu'importe !

Dehors, la chaleur était écrasante et torride.
Tout le monde était plongé dans sa prière préférée : *La prière de la sieste.*

Nous fîmes une bataille d'eau. Les seaux d'eau de partout au milieu des éclats de rire. Des flaques apparurent sur le vieux carrelage en damier noir et blanc poussiéreux et crasseux.

Jade avait un rire musical. Ses joues étaient en feu.

La folie de la sieste ! Le démon de midi !

Jade gloussa, ses yeux dégageant une lueur angélique et forte. Elle était une silhouette fascinante, une enfant taillée dans la lumière.

Le feu vert dans l'eau.

La bataille ne dura que quelques minutes ; le temps de se jeter l'un sur l'autre des seaux d'eau trempée dans du feu et les vêtements de Jade furent complètement mouillés. L'œil du loup : sous sa robe en soie fine bleu clair, son corps rose, svelte, superbement sculpté, me paraissait presque nu, savoureux et appétissant.

De l'eau dans la bouche, du miel paradisiaque, les noces de la folie. Je détaillai ce corps étonnant, extraordinaire. Des seins semblables, avec leurs tétons, à une paire de pommes normandes. (*Maintenant je pense au cidre, au calva, à une belle et silencieuse ville appelée Caen : une ville sans voix, sans bruit, célèbre*

pour sa pierre : la pierre de Caen. J'ai vécu quatre mois dans cette ville normande comme dans un film muet. Pourquoi pensai-je à cette ville où je n'ai jamais vécu ? Je dévorai ses fesses remplies, animées, qui tremblèrent sous mes yeux de loup affamé. Comme en dansant, elle les remuait ! Elle était un festival de lumières dans un havre.

Le havre.

Je la pris dans mes bras. Elle me chuchota : « Serre-moi fort dans tes bras. » Une voix, une pluie ? Je la serrai fort, cet oiseau rare. Je l'embrassai. Sa petite bouche était savonneuse. Elle n'opposa aucun refus, aucune hésitation. Elle était soumise, tremblante et brûlante. Elle me chuchota : « Quand tu m'embrasses, ne me regarde pas dans les yeux. » Elle me demanda de fermer les yeux. Quand on embrasse une belle femme, on entre en prière, dans une espèce de transe. Je fermai les yeux, lui mordis la nuque, grignotai le bout de son oreille. Elle avait un cou de gazelle, long et parsemé de six grains de beauté.

« Tu me fais peur », me répéta-t-elle.

Le feu.

C'était l'heure de la sieste, l'heure diabolique, l'heure de la sixième prière.

La démonsse de midi !

Quand je la déshabillai, elle ne dit rien. Elle avait les yeux baissés : un joyau. Comme elle, moi aussi je tremblais. Je la couchai par terre.

Elle n'hésita pas à écarter doucement ses jambes hautement sculptées. Je sentis sa chair claire, douce et lisse comme de la cire. Rien n'est plus agréable et fantastique qu'une main tremblante qui n'arrive pas à décider ce qu'elle va toucher, ni ce qu'elle va effleurer, comme un aveugle qui regarde pour la première fois la lumière.

Je tremblai.

Ses joues enflammées avaient une couleur dorée et la chaleur d'un astre. Un parfum fin, discret, m'enveloppa.

Je pensai à la virginité. Pourquoi pensai-je à la virginité ?

La malédiction.

J'eus peur. Je perdis le sens de l'aventure.

Je pensai aux fêtes de mariages, aux célébrations du sang sacré des nuits nuptiales. Je pensai au sang, à la circoncision, à l'immolation et à la virginité. Je pensai aux femmes qui, lors de la nuit nuptiale, dansaient en brandissant le linge blanc souillé du sang de la virginité : des youyous, du baroud et encore des youyous.

Merde ! Excusez ce mot.

Je cherchai la petite bouche charnue de Jade, ma cousine. Un vent fort souffla dans ma tête et une voix aiguë me transperça l'oreille : Jade... Jade... Jade...

Elle aimait écouter braire l'âne. C'était sa musique préférée.

Elle avait les yeux fermés, plutôt à moitié fermés. Plutôt timide, elle n'avait pas la force ni le courage de me regarder.

« Ferme les yeux », me murmura-elle.

La paire de perles, d'émeraudes, avait complètement hiberné.

J'essayai de la pénétrer. Je tremblais. Elle n'opposa pas le moindre refus.

Pour moi, toutes les femmes étaient des putes, à l'exception de ma tante Louloua et de ma mère, par respect.

Elle était là, allongée sous mon corps : soumise, obéissante et agile. L'oiseau rare.

Je méditai sur le ciel dans ses yeux. Je lus, ou plutôt je murmurai dans mon cœur trois versets coraniques. Quand j'avais peur, je me réfugiais dans le livre d'Allah, le seul qui me donnait courage, force et fermeté.

Je fuyais le regard de Jade et je pensais au sang de la virginité.

Un vent plein de voix, de youyous, de coups de fusils, un brouhaha de femmes et d'enfants habitaient ma tête.

Lâche !

Je cherchais son vagin. Il était liquoreux, collant et moelleux. Je le massai, le caressai comme un oiseau édénique, le dorlotai. L'arôme du câlin.

Elle n'avait plus sa langue pour me demander : « S'il te plaît, peux-tu dire à cette main de ne pas se taire ».

Et je ne pus la pénétrer.

Lâche que j'étais. Je tremblais. Une envie hurlante, impérieuse de pisser me tenaillait. Les versets du livre d'Allah s'évaporaient de ma tête et de mon cœur. Des youyous et des femmes en chaleur dévoraient le linge maculé du sang de la virginité. Plusieurs hommes plaisaient en frottant leurs sexes camouflés dans de larges serouals de tergal.

Jade n'avait qu'un petit trou caché entre les jambes, un tout petit trou, un rien, tout juste un petit hérisson au-dessous du bas-ventre, où il m'était difficile, voire impossible d'introduire mon sexe.

Je tremblais et pensais au sang de la virginité, au sang de l'immolation et au sang de la circoncision.

Je transpirais, elle aussi.

Soudain mon sexe se fana, s'évanouit, fondit. Plus rien. Il était devenu pareil à un morceau de peau de vache mal traitée, un morceau de chair froide, décongelée, un morceau de peau comme tissé de veines bleues.

Un morceau de bois mouillé.

Je m'étais endormi sur son petit corps mince, un petit oiseau angélique.

Puis...

Rien !

Puis...

Rien !

Elle leva la tête et ouvrit un œil. Cette fois-ci, il était vide de son ciel, mais plein de haine et

de rage. Elle me cracha violemment au visage, avec un regard de fauve.

J'étais un lâche !

Merci Jade.

Elle me gifla. Et dans la précipitation, furieuse, ses rêves réduits en cendres, elle alla se réfugier dans une autre chambre, finir sa sieste au côté des autres, mes sœurs et mes cousines.

La sixième prière.

J'aimais Jade.

Je l'attendais sur le quai de midi.

7.

LE BAISER FÉCONDATEUR

Je voulais être ma mère.

J'étais inhibé !

Et depuis cette histoire de Jade, ma cousine, je n'aimais plus les jeunes filles, celles qui possédaient des petits trous serrés et cadénassés entre leurs cuisses tremblantes. Celles qui me rappelaient, dans ma tête ronde, les youyous et les vieilles femmes affamées du sang des vierges.

La nuptiale !

Pourquoi je n'aimais pas le corps des jeunes filles ? Tout simplement parce que j'avais peur du sang des règles.

La menstruation.

Je n'aimais pas le sang. J'aimais Jade. Merci Jade pour la paire de gifles que tu m'avais données et pour l'écume de ton crachat chaud sur mon visage tourmenté.

Le sang me donnait envie de vomir. Il me faisait peur.

La première fois que j'embrassai Jade, c'était dans une petite chambre sombre, chez ma tante Louloua. Nous nous étions retrouvés, comme ça, par le hasard des hasards.

Trois grandes bouffées m'exaltaient, me troublaient.

Avant que je la prenne dans mes petits bras, je vis qu'elle était rouge, tremblante et brûlante, avec son regard de tigresse.

Je l'embrassai sur la bouche.

Elle ne me refusa pas.

Je constatais qu'elle avait les yeux fermés. Je voulais qu'elle garde ses yeux ouverts pour que je puisse regarder le fond du ciel !

Je l'embrassai une seule fois. Le baiser fut long et profond. Jade le voulait ainsi. Puis elle s'engouffra dans l'autre chambre, avec ma tante qui souffrait d'un mal de tête et ne cessa de crier sa douleur toute la nuit.

Le lendemain, je fus envahi par l'angoisse. J'étais convaincu que le baiser que j'avais posé sur les lèvres de Jade pouvait semer un bébé dans son ventre. J'attendais la nouvelle qui me desséchait le cœur : « Jade est enceinte ! »

Je me mis à observer son ventre en cachette. Chaque jour, il gonflait un peu plus et je me disais que la naissance du bébé approchait. De temps en temps, j'imaginai le ventre de Jade gonflant jusqu'à son long cou de gazelle. Oui, je le voyais très gros et très

rond. Je me voyais en père : la honte, la moustache et la malédiction.

Et puis, au fil du temps, je ne sais pourquoi, j'oubliai le ventre de Jade. J'oubliai le baiser fécondateur. Je chassai cette idée par la lecture de livres et par de multiples rencontres avec Rosa et ma tante Louloua. Peut-être aussi parce que j'étais convaincu que c'était plutôt le ventre de ma mère Hadile qui gonflait de plus en plus, celle qui recevait les baisers de mon oncle, celui qui occupait la place de mon père.

Pourquoi pensais-je à ce baiser fécondateur ?

Plus tard, des années plus tard, une telle histoire m'arriva dans un pays occidental, un pays de froid, où j'étais invité à participer à un colloque organisé par une ONG sur le thème : « La qualité et la spécificité du sable du grand Erg algérien ». Beaucoup de spécialistes et de militants de partis écologistes, des présidents d'associations de la défense des déserts, des associations des déserts du monde, prirent part à cette rencontre internationale. La plupart des militants étaient d'anciens chefs de gouvernement, des ministres, des stars du sport ou de grands artistes. Mon intervention fut assez bien accueillie par l'ensemble de l'assistance. Elle portait sur un oiseau appelé Baly qui vit en solitaire dans la région du grand Erg du sud algérien. Je présentai un enregistrement audiovisuel de quarante-sept

minutes sous forme de quatre extraits du chant de cet oiseau, chaque morceau de chant correspondant à une saison de l'année où l'oiseau change la couleur des plumes de sa crête ainsi que la forme de son bec.

Je ne suis pas sûr que Baly, l'oiseau, ait existé réellement. Qu'importe !

Au cours de ce colloque *scientifique*, je fis la connaissance d'une jeune Allemande qui avait l'habitude de passer un mois par an dans le sud algérien, de se rendre dans la ville de Timimoun et de visiter ses oasis. « Dans ce sable unique, j'adore enterrer mon corps pendant sept jours et sept nuits, écrire mon journal sous forme de poèmes, peindre les lumières fascinantes du grand désert », me dit l'Allemande, qui ne cessait de ronger l'ongle de son petit doigt de la main gauche, tout cela dans un français bien à elle. D'après cette jeune femme, durant ces instants uniques, sa féminité se réveillait et hurlait dans ce paradis de la sexualité qu'était le sable et sa chaleur divine.

C'était la nuit.

Le vin.

Quelques pas traversèrent le couloir sans bruit. Une musique classique et douce s'échappa d'une chambre et s'arrêta au fond du couloir.

Une femme haleta. Puis hurla comme une louve en chaleur.

Longtemps nous parlâmes des Touaregs, du colonel Kadhafi, d'Amin Dada, d'une variété de

dernier paradisiaque appelé Lina, et de l'histoire du « baiser fécondateur » offert à ma cousine Jade.

Cette Allemande ressemblait à Jade. Qu'importe !

Maintenant je me rends compte que Jade détenait dans la couleur de ses yeux le secret des princesses mythiques.

Plus tard Jade m'oublia. Elle m'enterra dans le cimetière de l'oubli en épousant un bel homme, plus jeune qu'elle de sept ans, un vétérinaire fou, jaloux, possessif et passionné de politique, en particulier de son parti berbériste. La maman de Jade était heureuse de cette alliance. C'était un mariage de raison.

J'avais envie de vomir.

Six mois plus tard, ce dernier, c'est-à-dire son mari, le vétérinaire, le jaloux, le possessif qui, de plus, avait un très beau prénom, Amir, exigea d'elle qu'elle porte des lunettes noires, été comme hiver, afin de cacher la beauté, la tentation et la séduction de la couleur vert olive de ses yeux.

Je savais que Jade m'avait oublié dans la routine de sa vie conjugale, dans les histoires de jalousie de son époux et dans les cris de ses trois enfants. Je dois dire que la troisième était une petite fille adoptive.

Je déteste les médecins, tous les médecins sans exception. Tous sont des hypocrites, des complexés, des refoulés ou des opportunistes. J'aime les chiens plus que les médecins.

La femme allemande était passionnée de littérature de voyage et d'architecture arabo-andalouse. À une heure tardive de la nuit, elle n'hésita pas à me rejoindre dans ma chambre d'hôtel. Elle était presque nue, couverte seulement d'une chemisette de nuit rose qui laissait son corps exposé, avec tous ses détails séduisants et érotiques.

On parla des *Mille et Une nuits*, du désert algérien, d'Isabelle Eberhardt, de Djanet et de Béchar, et on bavarda de choses politiques, sexuelles, du Nouveau Roman.

De temps à autre, je regardais les courbes de son corps enfoui dans sa nudité et dans sa poésie et je pensais à Jade.

Pourquoi pensais-je à Jade qui m'avait oublié en se donnant sans réserve à ce médecin vétérinaire jaloux ?

Tous les médecins sentent mauvais.

Après avoir consommé une troisième bouteille de vin, du bon vin italien, elle me supplia de lui faire l'amour. Du fond de mon ivresse, je la trouvais belle, à l'image de Jade. Mais quand je l'eus pénétrée, je constatai que mon organe était complètement noyé dans un liquide rouge. Elle avait ses règles. Je vomis et la giflai en la chassant de ma chambre. Du fond de mon ivresse, je criai : « Le Prophète nous a interdit de toucher une femme quand elle a ses règles. » Elle pleura, elle sanglota en me disant qu'elle

aimait faire l'amour dans le sang : pour elle, cette période du sang était le moment le plus fort et le plus délirant sexuellement.

Sous l'eau tiède de la douche, mes pensées allèrent vers Jade, ma cousine, celle qui avait eu son diplôme d'avocate. Elle n'avait pas pu travailler dans un tribunal et avait fini par choisir de travailler dans une petite bibliothèque municipale.

« Je n'aime pas le monde des tribunaux et les expressions hypocrites des plaidoiries. »

Comme moi, Jade aimait les livres et les chansons d'Oum Kalsoum.

La dernière fois que je rencontrai Jade, c'était lors d'une soirée de deuil religieux, à l'occasion du quarantième jour de la mort de son père, mon oncle Hô Chi Minh. Elle était belle dans sa tristesse et dans son silence.

Jade n'avait pas changé : la même coiffure, le même parfum, le même sourire. Toute la soirée, elle ne cessa de me parler de son dernier voyage en France, à Paris, afin de rapporter un don composé de quatorze cartons de livres pour enfants destinés à sa petite bibliothèque municipale. Au cours de ce voyage, elle était accompagnée d'un jeune bibliothécaire.

Elle me parla avec appétit et détails de cette soirée où, pour la première fois de sa vie et après onze ans de mariage de raison avec ce vétérinaire jaloux, elle avait eu envie de faire l'amour.

Ce soir-là, le corps s'était réveillé.

« Nous avons dîné dans un resto devant la gare Saint-Lazare. Lui a consommé deux bouteilles de vin de Saint Joseph. Je n'avais pas faim. C'étaient les premiers jours du printemps, le ciel de Paris était clair et bien balayé. Pendant deux heures, peut-être un peu plus, il n'a pas arrêté de me parler de sa fille de cinq ans qui sait parfaitement jouer quinze sonates de Beethoven et qui parle six langues : l'arabe, l'hébreu, le berbère, le français, l'anglais et l'espagnol. Et de sa mère qui a préféré quitter son père parce qu'il était un ivrogne... Il m'a parlé aussi de la mort tragique de son père, noyé dans un puits... et quand il a voulu m'embrasser, je l'ai chassé... »

Je regardais dans les yeux qui n'avaient rien perdu de leur couleur bleu verdâtre, je suivais ses lèvres légèrement potelées et sa bouche qui bougeait comme dans une partition magique. Son histoire avec ce bibliothécaire ne me disait rien. Je n'entendais rien.

La jalousie se réveilla en moi. Je voulus lui cracher au visage et rentrer tout droit chez moi.

Sous la douche, je me lavai sept fois et vomis trois fois.

Puis je priai Allah, en murmurant Ses versets saints.

8.

LA GIFLE

Je n'aimais pas le soleil.

J'étais le fils d'un vent automnal, le fils du rien, le fils de ma mère Hadile. Selon mon oncle Hô Chi Minh, j'étais né du crachat d'un nuage maléfique, solitaire et perdu.

J'étais un pissat, un nuage estival.

Et je n'aimais pas le soleil.

L'automne était ma saison préférée. N'étant ni longs ni courts, les jours de cette saison ressemblaient à des mensonges, à de beaux mensonges.

J'aimais mentir.

أعذبَ الكلامَ أكذبُهُ !

Mon père, avant de mourir, m'avait confirmé que j'étais né le 21 décembre. Il était catégorique, et c'était un homme de parole. Mais moi je n'y avais jamais cru. Il voulait m'assurer que moi aussi j'étais issu d'une matrice féconde et que tout ce que mon oncle, le fou, disait et

redisait à mon propos n'était que contre-vérité et hypocrisie.

Mon oncle disait, à ceux qui voulaient l'entendre, que mes yeux bleus étaient la preuve et le fruit d'une relation secrète, illégitime et extra-conjugale, qu'avait entretenue ma mère avec un jeune soldat normand passionné de calva et de cidre. Ce jeune appelé, tombé d'un ciel bas et gris caennais sur notre village, savait magnifiquement chanter tout le répertoire de Jacques Brel ainsi que celui de Charles Aznavour.

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

Ma tante disait que ma mère, sa soeur jumelle, savait bien cultiver son jardin secret. Mon oncle disait de moi que j'étais la cause fatale qui avait provoqué la fugue de mon père. Ce dernier n'avait pu supporter tout ce que racontaient les gens du bourg sur le comportement et la conduite de sa femme, ma mère, avec ce petit morveux de Normand.

Mon oncle était un menteur. Moi aussi.

Les paroles les plus exquises sont celles du mensonge.

Louanges à Dieu le Parfait des Parfaits, mais les mensonges disent eux aussi la vérité, peut-être la vérité la plus véridique de toutes les vérités.

Mon oncle disait aussi qu'à maintes reprises mon père avait voulu me tuer. Il voulait mettre fin à cette malédiction : moi.

Mon oncle était un menteur.

Moi aussi j'étais un grand menteur : libre !

Louanges à Dieu le Parfait des Parfaits, mais les mensonges disent eux aussi la vérité, peut-être la vérité la plus véridique de toutes les vérités.

À cause de la couleur bleue de mes yeux, mon père m'avait ramené avec lui jusqu'à Kairouan, en Tunisie, dans l'intention de se débarrasser de moi. Mais, aux dires de mon oncle, mon père avait un cœur de poète. Il était un voyageur. Quand il avait voulu m'égorger sur le seuil de la célèbre mosquée Ezzaytouna, il s'était rendu compte que lui aussi possédait une paire d'yeux de couleur bleue. Il avait découvert en moi, dans la couleur de mes yeux, dans ma soumission absolue, celui qui lui ressemblait le plus. Nous étions comme deux gouttes d'eau. J'étais son miroir. J'étais lui, et lui seul !

Je ne savais rien.

Des mensonges. Je n'avais jamais mis les pieds sur le sol tunisien. Des mensonges, des mensonges et encore des mensonges.

J'étais sûr que mon père confondait ma date de naissance avec celle de l'une de mes six sœurs. Chez nous, dans notre douar, la mémorisation des dates de naissance des mâles n'était pas chose importante.

Pourquoi pensais-je à la mort de mon père ?
Je délire.

Le soir de sa mort, j'étais assis à son côté, dans son refuge, dans cette mosquée des chrétiens. Trois ans après le retour de son long et dernier voyage, jour pour jour. Il était allongé dans son agonie. Il était conscient, pensif, et son regard dégageait une lueur prophétique. Mon oncle avait un éclat de joie dans les yeux et sur les traits de son visage maigre et osseux. Il se préparait pour la mort de son frère, sa deuxième mort. Cette fois-ci, sa mort serait vraie, comme son enterrement. Je regardai mon père : il avait l'œil droit à moitié fermé et le gauche plongé dans l'obscurité. Puis, sans se donner la peine d'ouvrir l'œil gauche, doucement, il prit ma main pour l'abriter comme un oiseau entre les deux siennes. Je constatai qu'il avait des mains blanches et dix doigts longs et séduisants. Une bague en argent brillait à l'annulaire de sa main gauche. Je ressentis une chaleur extraordinaire dans mon corps. Il serra ma main dans les siennes. Il éleva sa voix qui savait chanter parfaitement le Coran et la poésie arabe et me dit : « Je veux boire un verre d'eau. Je veux l'eau de la fontaine, celle qui se trouve au pied du Marabout Sidi Matouk. » Je le regardai. Il faisait nuit. De notre maison à la fontaine, il y avait un peu plus d'une bonne demi-heure de marche.

Nous étions en décembre, la route était boueuse. Je pris un bidon en plastique noir et quittai la mosquée des chrétiens. Il pleuvait à

petites gouttes. Comme il me l'avait réclamé, je remplis le bidon et, quand je m'apprêtai à revenir, je me demandai : comment puis-je le convaincre que c'est exactement l'eau qu'il a réclamée ? À ce moment-là, j'eus l'idée de ramasser deux feuilles mortes jaunes au pied du figuier nu qui surplombait la fontaine et rebroussai chemin.

Arrivant à la maison, je croisai mon oncle qui chuchotait à l'oreille de ma mère. Ils se concertaient sans doute à propos de l'enterrement et du prix du mouton pour la soirée du deuil. Je baissai les yeux et rejoignis mon père dans sa chambre, ou plutôt dans cette salle de messe. Quand je franchis le seuil de la porte, il se retourna et me regarda. Je lui versai un verre d'eau fraîche. Avant de porter le verre à sa bouche, il fixa longuement les deux feuilles jaunes du figuier. Il me lança un sourire et siffla d'un trait le contenu de son verre. Puis il prit ma main avec tendresse pour l'abriter entre les siennes et, levant le regard d'un seul œil vers moi, il me demanda, d'une voix murmurante, divine et profonde, de lui pardonner :

« Tu es né, mon fils, le 21 décembre... »

Je lus quelque chose d'extraordinaire dans l'eau claire de ses yeux. Je fus convaincu, ou plutôt sûr que mon père ne confondait pas ma date de naissance avec celle de l'une de mes sœurs. Je l'embrassai sur les joues et sur le front.

Doucement, il rendit l'âme. Je ne réalisai qu'il était mort que lorsque je sentis que ses mains, qui couvaient et serraient la mienne, étaient devenues froides. Bien qu'elles fussent sans vie, gelées, elles ne lâchaient pas la mienne.

Je sortis de la chambre. Ma main, celle que j'avais retirée des siennes, était froide et tremblante. Elle ne m'appartenait plus.

Ma mère, perturbée, embrouillée, suivie de mon oncle et de mes six sœurs, entra en hurlant dans la pièce de messe où mon père était allongé dans sa quiétude éternelle. Mes sœurs entrèrent dans une folie hystérique, frappèrent sur leurs jambes et tirèrent sur leurs cheveux.

Pourquoi pensais-je aux deux feuilles mortes et jaunies du figuier ?

Aussitôt après, je quittai le lieu pour rejoindre ma tante Louloua afin de déguster, comme chaque nuit, sa chair et son parfum.

Louloua savait se parfumer.

Dehors, une pluie fine s'abattait de plus en plus violemment sur moi et le ciel devint complètement noir. Rien que du noir. Je savais que ma tante m'attendait dans l'écurie, allongée sur une sorte de matelas en paille ou en son.

Pourquoi pensais-je à tout cela ?

La première fois de ma vie où j'avais franchi le seuil de cette pièce étroite, sombre et humide, il y avait de cela six ans, j'avais été

stupéfait de surprendre ma mère en train de chevaucher mon oncle. Elle était nue, toute nue ou presque, et haletait comme une chienne en chaleur. Je l'avais regardée. Elle avait une paire de jambes très blanches et hautement moulées, d'une blancheur neigeuse et lumineuse. Excitante.

Je ne savais pas si c'était ma mère ou ma tante, sa sœur jumelle. Elles se ressemblaient comme deux larmes.

Cette petite pièce longue et sans fenêtre servait de salle de prière collective pour tous les habitants des bourgs. Dans ce lieu, dans cette mosquée des chrétiens, les petites gens des villages avoisinants accomplissaient leurs prières collectives trois fois par an : la prière de la nuit sacrée, prière du vingt-septième jour du mois du ramadan, celle de l'Aïd al-Séghir et celle de l'Aïd al-Kébir. Et parce que tout au long de l'année le lieu restait abandonné, mon oncle, c'est-à-dire le mari de ma mère, l'utilisait pendant les jours glaciaux d'hiver, en l'absence des croyants, comme abri clément pour ses bêtes : une vache, un mulet et trois chèvres.

Dans cette petite salle de prière, je sentis l'odeur des bêtes et le parfum des bâtonnets d'encens apportés par les pèlerins de La Mecque. J'embrassai le livre d'Allah, dont quelques feuilles jaunes étaient rongées par l'humidité, et lus quelques sourates.

Je tremblais. Je pleurais en embrassant le livre d'Allah, le serrant contre mon cœur qui battait très fort. Je ressentais une grande chaleur et une énorme peur. À travers la porte, dont une des trois targettes était endommagée, je regardais le vaste ciel encombré de nuages et pensais aux détails du corps neigeux de ma mère, ou de sa sœur jumelle, qui jadis faisait cette chose diabolique avec mon oncle dans ce lieu humide et pieux.

Je murmurai la sourate al-Fatiha.

Mon oncle était un grand passionné des *Mille et Une nuits*. Il avait appris par cœur de longs poèmes du célèbre poète populaire Abdallah Ben Kriou, des poèmes de mille vers et plus.

Je serrai le Coran dans mes bras et demandai à Dieu de pardonner à ma mère. Je murmurai sept prières et relus pour la troisième ou quatrième fois, à haute voix, al-Fatiha. J'étais sûr qu'Allah exaucerait ma demande. Dieu aimait les mamans, même celles qui fautaient, les fornicatrices.

Je haïssais mon oncle. Qu'il aille en l'enfer !

Pourquoi pensais-je à ma mère ?

Je l'avoue : je me libérais dans les mensonges et je mentais vrai.

Les mamans sont séduisantes, à l'image du péché capital !

Pourquoi adorais-je faire l'amour aux femmes beaucoup plus âgées que moi ?

C'était ma mère ou sa sœur jumelle, Louloua, qui m'avait fait aimer les femmes plus âgées que moi.

Depuis ce jour du grand diable, j'étais amoureux de ma mère. J'étais fou fasciné par son regard féminin offert sans réserve à mon oncle, lui qui était épris d'huile d'olive. Je le désirais. Je ne voulais pas que mon oncle le confisque à lui tout seul. Mon oncle était un menteur. Moi aussi.

J'étais né voleur, menteur et mouchard !

J'étais un vaurien, une crapule !

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

Dehors, sur la place publique du marché hebdomadaire, dans les cafés où s'entassaient à même le sol les fellahs et les jeunes appelés du service militaire, on ne parlait que du renversement du président Ahmed Ben Bella.

Nasser le raïs d'Égypte, grand ami de Ben Bella, boudait le nouveau régime putschiste dirigé par un homme maigre au regard haineux, le colonel Houari Boumédiène, de son vrai nom Boukharrouba Mohamed.

Je hâtai le pas vers la petite salle abandonnée par tous et essayai d'effacer l'image ancrée dans ma tête, celle de mon père allongé dans son silence sur son matelas en mousse. La chaleur de ses mains ranimait encore ma main droite, celle qui pendant quelques minutes avait été couvée comme un oiseau rare dans les siennes.

Je savais que Louloua m'attendait. Ma tante ne ratait jamais ses rendez-vous. C'était une femme de parole et d'acte.

Louloua était là. Elle ne réagit pas quand je lui annonçai la mort de mon père. On eût dit qu'elle n'attendait que cela et qu'elle en fut comme soulagée. J'enterrai en moi une tristesse. Comme à son habitude nocturne, dans un geste sûr et impérial, elle prit mon sexe et commença à lui caresser la crête bien circoncise.

L'image de mon père me congelait. Je me sentais désorienté.

Quand Louloua arriva à ranimer mon intérieur, quand ma verge fut devenue ferme et bien tendue, elle la nicha entre ses gros seins gonflés. Puis, elle me jeta un regard de louve affamée et plaintive, en prononçant à haute voix une prière sur l'âme de mon père : « Qu'Allah le Parfait des Parfaits lui pardonne et l'accueille dans ses vastes paradis. Il fut un très grand homme. Il n'était pas fait pour les femmes. Il était fait pour les voyages, c'était un homme en géographie ».

Je me rendis compte qu'elle gardait dans son cœur un grand ressentiment à l'égard de mon père, une rancune bleue. Je la sentis peu affectée, indifférente à la nouvelle de sa mort, peut-être rassurée à l'idée que personne ne viendrait nous déranger ce soir-là dans cette écurie servant occasionnellement de salle de prière.

J'imaginai les membres de la grande famille debout autour de lui, dans le hall de cette mosquée des chrétiens, là où je l'avais quitté allongé dans son silence éternel.

La fin d'un homme est triste et profondément romantique, à l'image de la première pluie d'automne.

Je savais qu'aucune femme, parmi toutes celles qui entouraient le corps de mon père, n'aurait le courage de se débarrasser des deux feuilles jaunes du figuier ou de boire ce qui restait d'eau de la fontaine, au fond du bidon.

Je regardai pensivement l'œil de ma tante et sa couleur d'amande et je pensai à ceci : pendant les vingt-neuf ou trente jours du mois de carême musulman – *cela dépend de l'apparition et de la vue à l'œil humain du croissant de lune !* –, Louloua, ma perle, s'était comportée en vraie musulmane, en bonne croyante. Depuis la nuit du doute et jusqu'à la nuit de l'Aïd al-Séghir, elle avait refusé que je lui fasse l'amour. Elle faisait le ramadan en bonne et parfaite croyante. Elle effectuait ses cinq prières, cachait ses cheveux dans un foulard de soie blanche. Je la suivais partout, comme un chien de chasse en rut. En vain. Elle m'interdisait de l'embrasser, de toucher à son corps. Elle était têtue. Je voyais en elle une sainte, une sincère maraboute.

Et parce que ma tante avait fermé toutes les issues, j'avais fini moi aussi par apprendre à

faire le ramadan et à accomplir toutes les prières de ce mois. J'attendais avec impatience la nuit du doute, celle annonciatrice du dernier jour du carême. Je lisais avec les jeûneurs liseurs, pendant les trente veillées du mois saint, les soixante hizb du Coran.

Des années plus tard, je lus dans un livre qu'un nombre de femmes marabouts étaient des prostituées. J'étais choqué !

Je délire.

Ma tante, elle aussi, aimait le raïs Ben Bella. Ou plutôt elle adorait son physique, sa belle taille, qui le faisait ressembler aux acteurs des westerns américains.

La mort de mon père m'avait complètement perturbé.

J'adorais être égaré.

Ni terre, ni ciel.

... وأعذبَ الكلامَ أكذبه !

9.

LA FEMME DE MÉNAGE

J'avais passé mon certificat d'études primaires. Ma mère, fière de moi, avait poussé un grand youyou. Mes sœurs avaient dansé. Ma tante m'avait regardé en commentant cette bonne nouvelle : « Tu as grandi. » J'étais le premier diplômé dans notre village.

La fête !

J'avais douze ou quatorze ans – peu importe mon âge – et je n'avais pas de moustache.

Mon oncle, pour se débarrasser de moi, ou plutôt pour dévorer seul et tranquillement ma mère, avait décidé de me jeter dans un internat.

La mauvaise graine.

Il ne voulait pas que j'assiste au spectacle de sa vieillesse. Moi non plus je ne désirais pas être le témoin de la descente vertigineuse de mon oncle vers l'enfer et l'impuissance et préférais quitter ce lieu. Chien galeux.

Comme ça, inclément et sans regret, à la rentrée scolaire suivante, il m'envoya dans une ville froide à une journée de route de chez nous : Tlemcen. Cela, tout cela ne vous dit rien ?

Dans cette ville propre et confuse, par un soir au réfectoire, je regardai pour la première fois cette chose bizarre appelée un écran de télévision, sur lequel défilaient en série des images en noir et blanc. Dans cette ville, pour la première fois aussi, je vis la neige, en vrai. La neige ! J'étais beaucoup plus fasciné par la neige tombant du ciel que par les images en noir et blanc de la télévision. Et pour la première fois, je me dis que ce qui était écrit dans les récits et contes des roumis n'était pas que mensonge. Maintenant, je pouvais le dire, je pouvais jurer sur la tête de ma mère que la neige existait. La neige était une vérité, une réalité. Quand je la vis pour la première fois tomber du ciel de cette ville montagnaise, je tendis la main et en pris une poignée que j'avalai. Je mangeai de la neige. Le soir dans mon lit, j'attendis ma mort. Rien. En vain.

La nuit était pour moi un plaisir et une torture. Je ne pensais qu'à ma tante, la sauvage. Je me masturbais chaque soir en imaginant les détails de son corps. Après avoir atteint le sommet de mon orgasme, comme un ange, je dégringolais dans un profond sommeil après avoir caché le morceau de savon sous l'oreiller.

Dès les premières nuits, dans ce dortoir d'internat, je fis la connaissance du veilleur du lycée. C'était un vieil homme de petite taille, habillé été comme hiver d'une courte djellaba ou d'un long manteau noir mal lavé : une personne unique et exceptionnelle. Il m'impressionnait beaucoup par la richesse de ses connaissances en histoire, en littérature et en politique. Il avait une tête ronde, grosse et pleine de dates de guerres, de naissances de héros, de noms de présidents, de chefs de mouvements de libération... et beaucoup d'autres choses encore. Avec amertume et tristesse, il essaya de m'expliquer les divergences et les désaccords entre le FLN et le MNA, les frères ennemis, ainsi que le détail des intrigues d'une sale guerre, les confrontations violentes entre fidèles de chaque camp dans les banlieues de Paris et de Lyon et les dizaines de morts des deux côtés.

Pourquoi pensai-je au sang de Caïn versé par son frère Abel ?

J'étais fasciné par son silence et sa maîtrise de la langue française. Il ne parlait pas la langue des roumis, il la chantait. Ce vieil homme de nuit était un rat de bibliothèque. Il avait à tout moment un livre enfoui dans la poche de son long manteau qu'il portait hiver comme été. Il apprenait par cœur les discours de Messali Hadj.

Qui était ce Messali Hadj ?

Je n'aimais pas recevoir des leçons d'histoire dans ce dortoir qui jadis avait été un hôpital militaire colonial, enveloppé dans une paire de draps blancs et deux couvertures en coton imprimé, ornées d'un petit tigre ou d'un léopard bengali. C'était la première fois que je couchais dans un lit avec quatre hauts pieds. Que c'était doux et beau. Nous étions une centaine d'internes de condition pauvre, venant des bourgs, des villages et des petites villes lointaines. C'était aussi la première fois que je portais un pyjama. Oui, un pyjama à rayures. Dans les sanitaires, face à un grand miroir propre, je me regardais vêtu du pyjama et j'éclatai de rire. Je m'imaginai métamorphosé en zèbre. Je sentais l'animal qui se réveillait en moi.

Ce lit, avec ses quatre hauts pieds chancelants, me rappelait celui sur lequel j'avais fait l'amour à la femme de notre maître de français : madame Lorient.

Un jour le veilleur disparut.

La peur s'installa.

Sur un ton perplexe, d'une voix effacée ou troublée, la femme de ménage, celle dont je fis la connaissance un peu plus tard, me confirma la disparition du veilleur d'internat, enlevé par les agents de la sécurité militaire et jeté en prison. Silence. Je ne comprenais rien à ce qu'elle

essayait de m'expliquer. Selon elle, il était le chef d'un parti politique illégal et interdit : le parti messaliste. Qui était-il, ce Messali ? Je ne compris que des années plus tard.

Cette ville était la dernière citadelle du Parti du Peuple Algérien (PPA), Hizb echaab. Tlemcen était la ville natale de Messali Hadj, chef spirituel du parti PPA.

La disparition du vieil homme fut pour moi ma première leçon d'histoire et de politique.

Je n'aimais pas la politique et les politiciens de chez nous et préférais m'adonner à la littérature... J'avais à peine quatorze ans, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins – peu importe ! –, et je lisais des romans et beaucoup de poésie. À cet âge-là, je lisais déjà des romans dans les deux langues, dans la langue d'Allah et dans celle des roumis : *Plexus*, de Henry Miller, *Le Prophète*, de Khalil Gibran, *Miramar*, de Naguib Mahfouz, et bien sûr *Madame Bovary*, de Flaubert...

Louloua me manquait. Je ne sais pourquoi j'appelais de mes vœux la nouvelle m'annonçant la mort de mon oncle. Je voulais faire son deuil. Je voulais reprendre ma mère. Ce n'était qu'un rêve.

Ce matin-là, je vomis. J'avais mal à la tête et sentis de la fièvre dans mon corps mince, malgré même, ressemblant à une flèche. Éprouvant une fatigue sans égale, je préfèrai ne pas quitter

mon lit. Dès que les élèves eurent évacué le dortoir, cet espace bouillonnant et animé tomba dans un silence effrayant, semblable à celui des cimetières. Rien ne bougeait. Les lits superposés me paraissaient comme des tombes.

Dans la rue, un chat miaula. Sa voix plaintive, dont le timbre ressemblait à celui de ma mère, me parvint de la fenêtre dominant mon lit et donnant sur une rue déserte. Et pour la première fois depuis cinq mois, dans cet internat, je pensai à ma mère Hadile et pleurai. Ma mère me manquait. Puis soudain le miaulement du chat disparut. Une grande haine à l'égard de mon oncle Hô Chi Minh m'envahit, celui qui m'avait jeté dans cette ville de chats errants, de silence, de peur et de neige, celui qui m'avait offert aux histoires de ce veilleur borgne, barbu, s'empara de moi.

À ce néant.

Seul dans ce dortoir, je me sentis comme tombé d'un ciel vertigineux, lequel dégringolait à son tour d'un énorme vide. Et pour la première fois, je pensai à fuir cette prison d'internat pour retourner chez moi, dans notre grande maison farcie d'intrigues, de jalousies et de tromperies. Je voulais repartir pour déranger la quiétude de mon oncle qui, sans doute, en mon absence, consumait tranquillement des jours et des nuits mielleux entre les jambes de ma mère. Quand je décidai de décamper, de claquer la porte, à peine avais-je commencé à ranger mes affaires dans

mon sac que la porte s'ouvrit. Une femme de petite taille, en blouse blanche, franchit la porte du dortoir. Elle avança entre les longues rangées de lits ressemblant à des tombes... des lit ou des tombes... je ne sais quoi, je ne sais plus... Je fis bouger volontairement une chaise sur laquelle je déposai mon pantalon et mon pull, lui annonçant ainsi qu'il y avait un survivant dans ce cimetière de lits-tombes : un surplus, un naufragé. Qu'importe ! Son parfum pénétrant l'avait précédée et me sortit de ma torpeur plus vite que la voix plaintive du chat. La femme trottnait, comme si elle dansait sur la musique fascinante d'une paire de chaussures à talons pointus.

Amener une femme sous mon toit, quel vent ?

Très vite, dans cette forêt de silence absolu, elle me repéra, perdu dans ce grand dortoir qui jadis servait de chalet militaire aux troupes de la gendarmerie coloniale. Je décidai de jouer le malade. J'avais besoin d'une tasse de café : j'aimais le café, et plus encore que le breuvage noir en lui-même, j'adorais son arôme.

D'un air sévère et rigoureux, sans un mot, la femme au tablier blanc posa sa main froide sur mon front brûlant. Puis, de deux doigts minces et habiles, elle me débrida l'œil droit puis le gauche. Je remarquai ses longs cils recourbés, ses prunelles chaudes et profondes, sa petite bouche rouge et charnue.

D'un ton très sérieux ou pieux, elle me dit :
• Rejoins-moi vite à l'infirmerie. »

Je fixai ses chevilles minces et nues dans des collants couleur de chair.

Un gracieux visage matinal venait de me sourire et de se retirer dans le néant des escaliers en colimaçon.

Elle s'éclipsa dans ce long couloir serpentant entre les lits-tombes parallèles et superposés. Peu à peu son parfum se propagea dans le dortoir. Puis doucement la musique de ses souliers à talons pointus descendit les marches d'escalier. Le dortoir se trouvait au deuxième étage. Le premier était réservé à l'administration et le rez-de-chaussée tenait lieu de réfectoire. Ma tête tournait. Je sentais l'odeur du café qui grimpait les quarante-neuf marches d'escalier. Le parfum de la dame se mêla à l'arôme du café. Deux parfums. Doux parfums ! Je craquais. Paresseusement je m'habillai. Je constatai qu'il y avait un grand trou dans ma chaussure droite. À mon tour, je suivis sa trace. Je traversai le dortoir pour descendre les mêmes marches du même escalier menant directement à l'infirmerie. J'avais toujours eu peur de l'obscurité, des médecins, des mosquées, des hôpitaux, des commissariats et des casernes.

Dans la cour principale du lycée, je ressentis quelque chose comme la liberté.

Il pleuvait. Une pluie très fine et sensuelle qui, petit à petit, commença à m'enchanter. Le ciel était bas et gris, avec une lumière terne. J'aimais ce temps de chien. Je pensai à mes six

sœurs. Pourquoi à cet instant pensai-je à mes sœurs ? Par temps de pluie, je devenais sensible à romantique.

Je n'aimais pas le soleil.

Quelques externes, des retardataires, traversèrent en hâte la cour, avec au-dessus de leurs têtes un carnaval de parapluies de toutes couleurs. Ils rejoignaient leurs camarades en rang sous des arcades surplombant les entrées des salles de cours.

Depuis le dortoir, je pouvais distinguer notre professeur d'arabe et d'histoire : un enseignant égyptien, encore un, qui depuis le début de l'année scolaire ne cessait de nous infliger des harangues incendiaires condamnant l'Occident, injuriant le socialisme et le communisme athées. Chez lui, les cours de littérature et d'histoire se transformaient en prêches sur l'islam et sur les mouvements islamistes égyptiens. Il détestait Nasser et ne parlait que d'un certain Hassan al-Banna. Je me moquais de tout ce qu'il nous disait. Moi non plus je n'aimais pas Nasser.

On racontait qu'une vague d'enseignants égyptiens avait déferlé sur notre pays pour soi-disant aider à l'arabisation de l'Algérie. En réalité, d'après les propos du veilleur de nuit, ces enseignants orientaux étaient des militants d'un parti fanatique dénommé Parti des Frères Musulmans, el-Ikhwane el-Mouslimoune.

Je ne comprenais rien.

« Pour se débarrasser de milliers d'intolérants religieux, le raïs (Gamal Abdel Nasser) nous les a envoyés. Ils sont venus pour coraniser l'Algérie et non pas pour l'arabiser », disait le veilleur.

Quelques jours plus tard, celui-ci fut enlevé. Disparu.

Ma tête s'emplissait et je ne comprenais rien.

Je cherchais en vain le chat qui miaulait dans ma tête. Il n'y avait pas de chat. Je l'entendais miauler. J'avais besoin d'un café.

J'avais envie de retourner chez moi, dans mon bourg.

Ma mère me manquait. Mon oncle, l'odieux Hô Chi Minh, lui aussi me manquait. Je détestais l'internat, ma prison. Je rentrai à l'infirmerie, une salle d'attente propre dont les murs étaient couverts d'affiches pour des campagnes de sensibilisation sanitaire : prévention dentaire, vaccination contre la tuberculose, contre le choléra... Les messages des affiches étaient en arabe dialectal et en français simple et direct. L'odeur du chloroforme me piqua les narines et réveilla en moi des souvenirs.

Soudain, une image bizarre me traversa la tête : celle du barbier qui, à l'âge de six ans, m'avait circoncis. Puis l'image s'installa en moi. Je frémis. Je touchai ma verge et pensai à ma cousine Jade qui, cet après-midi-là, m'avait craché au visage. Jade, elle aussi, me manquait. Jade avait la même couleur d'yeux que mon

père. Jade grandissait avec la phobie de la couleur de ses yeux. Elle ne cessait de me répéter les propos de sa mère : « Celle qui possède la couleur de tes yeux ne vivra pas longtemps... Elle aura une vie très courte. »

La peur de perdre Jade m'envahit subitement. Je redoutais en permanence sa mort, mais elle était toujours en vie – que Dieu la protège. J'avais peur pour elle. Je croyais aux propos de sa mère.

J'eus envie de partir, de rejoindre mes condisciples en cours d'histoire. J'aimais le cours d'histoire, mais je détestais ce professeur égyptien, cet homme fasciné par le « courage » de Hitler, plein de haine aveugle pour les juifs.

Ma mère Hadile aimait Lalla Mrima, notre voisine qui était juive. Elle était comme toutes les femmes du village : elle parlait l'arabe couramment, papotait avec ma mère en chleuh et faisait ses prières en arabe et en hébreu.

Pourquoi ce professeur détestait-il les juifs ? Mon grand-père, qui lisait chaque vendredi dans un de ses gros volumes, me l'avait expliqué : d'après lui, il était écrit noir sur blanc que le Prophète Mohammed – que le salut et la paix soient sur Lui – n'avait pas hésité à prendre Souda, une juive israélite, pour épouse. Et puis les enfants juifs étaient tous circoncis, comme les enfants musulmans.

« Maurice, sa circoncision ne l'avait pas épargné. »

Depuis la fenêtre donnant sur la cour, j'essayais de chasser l'image du barbier et l'odeur du chloroforme. En suivant la musique que faisaient les talons aiguilles de l'infirmière, un rythme hautement accordé et séduisant, ainsi que sa voix chuchotante lancée dans une longue communication téléphonique, je tentai de me libérer des cris de mon frère Abdou, circoncis le même jour que moi.

J'avais mal à la tête.

Abdou était décédé trois jours après notre circoncision simultanée. Ma mère avait été accablée de tristesse, elle s'était éteinte. Mon père, qui venait de rentrer d'un voyage pour se préparer à un autre, ne cessait de répéter à ceux qui voulaient l'entendre, sur un ton pieux et hypocrite : « Il est mort circoncis, il est mort musulman ! Il sera l'oiseau béni du paradis. »

La dame qui m'avait touché le front au dortoir et m'avait demandé de la suivre à l'infirmierie me porta un plateau : une grande tasse de café au lait, une assiette pleine de confiture à l'orange et une demie baguette de pain blanc. Sur une feuille en carton, elle marqua mon nom et ma classe : sixième B. D'après sa conversation téléphonique, j'avais compris qu'elle était le médecin de notre lycée. Elle était bien habillée, propre, et parlait à voix basse. L'odeur du café me libéra de l'image du barbier et de celle de mon frère Abdou. Bien

qu'il fût plus âgé que moi, beaucoup de gens nous prenaient pour des jumeaux. Mon frère Abdou me manquait. Je me sentais plus que jamais orphelin. Seul au monde.

Le café était bien sucré, tout comme la voix du médecin.

Je préférerais mon café ainsi, parfaitement sucré. La femme médecin vint s'asseoir à côté de moi et s'en servit une petite tasse. Je constatai qu'elle avait un beau sourire et un petit nez, un tout petit nez légèrement pointu. Elle me demanda le nom de mon village.

Elle me parla en français. Je trouvai cette langue, sur sa langue, dans sa petite bouche, belle et musicale. De ce jour-là, j'eus le sentiment que la langue française dégageait une touche féminine, que le français était une langue enveloppée dans la peau d'une belle et élégante femme.

Je délire ! Qu'importe !

Je regardai la femme médecin mâcher un chewing-gum à la menthe. Dehors la pluie tombait de plus en plus fort sur les toits en tuiles rouges et sur la cour déserte. Le ciel changeait de lumière : une autre arrivait, aussi belle et fascinante que la première, celle que je contemplais depuis le matin à travers la fenêtre du dortoir. Les yeux de cette femme médecin me cernèrent avec leur éclat de feu et de secret. J'entendis les miaulements plaintifs du

chat sous cette pluie folle et tardive du mois de juin et dis à la femme, juste pour fuir ses yeux scrutateurs et guetteurs : « Vous entendez, madame, les cris de ce chat ? » Elle posa sa tasse de café sur le bord d'une petite table dont la surface était recouverte de graffitis et, pour mieux saisir le sens de ma question, elle s'approcha de la fenêtre. De derrière je la contemplai : ses cheveux longs cascadeant dans son dos lui donnaient l'allure d'une adolescente. Ma tasse de café était à moitié vide. Elle refroidissait. Je trempai une bouchée de pain dans l'assiette de confiture et détournai les yeux afin d'éviter le corps attrayant de la femme médecin plantée devant la fenêtre. Elle savait que je la regardais, que je la déshabillais de mon œil nu, un œil de loup affamé.

« Il n'y a ni loup ni chat », commenta la femme médecin en glissant sa tête par la fenêtre sous la pluie printanière et en s'appuyant un peu plus sur le bord de la fenêtre. Je trempai un autre quignon de pain dans la confiture à l'orange et léchai mes doigts. Elle possédait de belles cuisses.

Le chat miaulait toujours dans ma tête.

La cloche de dix heures me ramena à la réalité. Les élèves quittaient les salles de classe pour la récréation. La confiture me laissa soudain un goût amer dans la bouche. Je n'entendais plus rien : ni les miaulements du chat ni les hurlements du loup.

« Il n'y a plus de chat, madame. » La femme médecin passa dans l'autre pièce pour répondre à un autre coup de téléphone. Elle n'avait pas prêté grande attention à ma remarque.

Après quelques instants, elle revint vers moi, me feuille écrite à l'encre rouge à la main :

« Rejoins le dortoir. Tu dois te reposer pendant trois jours. Je passerai te voir tous les jours : le matin à huit heures trente et l'après-midi à seize heures. » Cette dispense était destinée à l'administration et au surveillant d'internat.

La confiture à l'orange retrouva son bon goût dans ma bouche. Le ciel changea une fois encore la couleur de sa peau.

Je remarquai les traces de rouge à lèvres, d'un rouge gazelle, légèrement chaud, sur le rebord de la tasse de la femme médecin. Je désirais baiser les lèvres de la tasse : les médecins m'avaient toujours fait peur.

Le téléphone sonna, la cloche du lycée aussi. Les élèves regagnèrent leurs classes. Il me fallait rejoindre mon lit. Je traversai en hâte la cour déserte. Je traînais mon corps, je le tirais, je le sentais pesant comme une dépouille en état de décomposition avancée. J'esquivai les grosses gouttes tombant des bords des balcons. Je grimai en hâte les marches d'escalier, deux à deux, en les comptant.

Le dortoir était silencieux. Je n'avais jamais imaginé le dortoir sans le brouhaha et les invectives.

tives des internes. À cet instant-là, je découvris le lieu noyé dans une autre odeur. Il ne ressemblait en rien à celui de la nuit. La nostalgie de ma mère m'envahit. Je m'allongeai sur le lit sans me déshabiller, les pieds encore dans mes chaussures mouillées et trouées. Je regardai mes pieds : ils étaient grands et déformés.

Le chat miaula dans ma tête.

Je sentis le froid dans mes os et dans mon dos. Instinctivement, je fermai la fenêtre. Elle avait un carreau brisé. Je la bouchai à l'aide d'un vieux journal et retournai m'allonger sur mon lit.

Je lus distraitemment un article sur un sport rural bizarre : le combat à la matraque.

Le grincement des ressorts du lit m'en rappelait un autre : celui du lit de la femme de mon maître de français.

L'odeur forte de l'eau de Javel arriva jusqu'à mes narines. J'entendis le frottement de la serpillière sur le sol en granit à carreaux noirs et blancs. Je me retournai. La femme de ménage passait avec écœurement et fatigue sa serpillière sale entre les lits en chantonnant. Elle avait une mauvaise voix. À vrai dire, ce n'était pas une voix, juste quelque chose qui me libéra de cette solitude et de cet enfer de silence. La femme chantonnait, et le chat ne miaulait plus ni dans ma tête ni dans la cour. Je regardai le ciel : il avait la même lumière. Une masse grise avait gagné toute sa partie

droite. La pluie avait cessé sa folie et sa malédiction. Il faisait froid. Je grelottais.

Puis du blanc. Quelque chose comme du coton tomba du ciel : la neige. La neige printanière. Je pensai aux écrivains roumis qui avaient si bien décrit cela. Je n'étais pas sûr que ce fût vraiment de la neige. Et quand le lit bougea, faisant un bruit aigu, brisant le silence absolu du lieu, la femme de ménage se retourna vers l'origine du bruit et me repéra. Elle accrocha sa serpillière mouillée au bout du manche à balai, essuya ses mains contre le pan de sa blouse rose et, souriante, s'approcha de moi. Je ne supportais pas l'odeur de la Javel.

• Il neige, me dit la femme à la blouse rose.

— ... »

Je n'avais rien à lui dire.

Je n'avais pas trouvé le moindre petit mot pour manifester ma présence.

Il neigeait en juin.

• L'hiver sera très dur, dit la femme à la blouse rose.

— ... Plutôt l'été ! » marmonnai-je entre mes dents de manière inaudible.

Il neigeait en juin.

L'odeur de la Javel disparut. La femme se métamorphosa en chatte. Miaulait-elle ou me parlait-elle ? La neige me donnait envie de sortir dans la cour pour chercher le chat qui miaulait dans ma tête. Une femme ou une chatte. Je fixai profondément la femme, dans le labyrinthe de son regard.

Ses yeux n'avaient pas de couleur. Ils dégageaient plutôt une lueur sombre. Au fond de cette paire de lanternes, je retrouvai le chat qui depuis le matin miaulait dans ma tête. Je voulais le toucher, lui caresser le dos et le museau.

J'aime les chiens plus que les chats.

« Tu es malade ? me dit la femme.

— ... Non, un peu fatigué seulement. »

Je dis cela en remuant la tête deux fois, de droite à gauche et de gauche à droite, en fixant toujours la neige qui doucement commençait à s'accumuler en petite couche blanche au milieu de la cour, sur les branches des mûriers et des cerisiers, ainsi que sur les bords des toits en tuiles rouges, couche sur couche.

D'un geste de magicien, élégant et sensationnel, la femme chatte se débarrassa de son tablier rose. Elle s'assit sur l'angle droit du lit, juste à mes pieds puants. Je trouvai qu'elle avait des petits pieds, une belle paire de sandales et une musique particulière dans le bruissement de sa voix.

Elle avait une soixantaine d'années, peut-être un peu plus. Elle n'avait pas le corps plein.

Je ressentis un fourmillement au milieu de la paume de ma main droite : ma mère Hadile me disait, en m'expliquant le secret de cette démangeaison : « Si la paume de ta main droite te démange, cela signifie que te recevras deux choses : une bonne nouvelle ou une grosse somme d'argent. » Je regardai ma main en constatant que la femme portait sur elle un petit

poste de radio. Elle l'avait glissé dans la poche de son tablier accroché au pied du lit. Je ne sais comment et pourquoi je tendis la main afin de retirer le transistor. La femme ne réagit pas. Elle ne dit rien. J'allumai la radio et tombai sur la station nationale arabophone : la chaîne Une. La voix du célèbre chanteur Dahmane El Harrachi brisa le silence du dortoir, qui rappelait, par ses rangées de lits, un cimetière. Soudain la chanson fut interrompue, et le présentateur annonça le déclenchement d'une nouvelle guerre entre les Arabes et Israël.

« La guerre ? dis-je à la femme qui ne cessait de me regarder avec un œil plein de feu.

— ... »

Brusquement, comme emportée par un vent magique, elle devint songeuse, absente.

« La guerre, la guerre, la guerre ! » répétais-je à la femme pensive, surpris et tremblant, en augmentant le volume de la radio.

La femme me regarda, ni intéressée ni concernée par la nouvelle que les Arabes venaient de déclarer la guerre aux juifs.

Dehors il n'y avait pas de neige. Je me rendis compte que la neige accumulée sur les toits et sur les branches des arbres n'était qu'hallucination. Les miaulements avaient repris dans ma tête. Je n'avais jamais vu de neige. J'avais une grosse fièvre.

La femme au tablier rose me prit dans ses bras. L'odeur de détergent m'envahit le cœur et

le nez. J'avais envie de vomir. Elle mit ma tête sur sa poitrine palpitante – je sentais ses seins moelleux, comme un oreiller en plumes d'autruche – et elle commença à me raconter son histoire :

(Je vais vous répéter aussi fidèlement que possible tout ce que la femme au tablier rose me raconta.)

« ... En vérité, je m'appelle Douja, dit la femme au tablier rose, un nom bizarre n'est-ce pas ? Je suis tombée amoureuse d'un Français. Il était beau. Il avait le cœur qui battait. Mon frère aîné, celui qui a fait le pèlerinage à l'âge de dix-sept ans, qui est resté cinq ans sous le toit d'El Azhar et deux adossé au tombeau du Prophète – que le salut soit sur Son âme –, m'avait interdit de me marier avec ce roumi en disant : " Il est impur comme un cochon ". Il voulait me faire comprendre par " impur " que les roumis ne sont pas circoncis.

La première nuit, l'unique passée dans ses bras, j'ai découvert qu'il était circoncis. J'ai été étonnée. Toute la nuit, je n'ai regardé que son beau sexe circoncis et j'ai ri et ri très fort. Et j'ai pensé à mon frère qui m'avait interdit de me marier avec lui à cause de sa non-circoncision. Donc Maurice n'était pas impur comme un cochon. Puis, quand mon frère a su que Maurice était circoncis, il a été hors de lui. Affolé, il criait dans la maison : " Il ne reste plus

à ce serpent que de se marier avec un juif. Un juif ! Un juif ! " »

Elle évoqua avec gourmandise le sexe de son Maurice sans détacher son regard brûlant de mon bas-ventre. Elle me dévorait de ses yeux pleins de lumière et de souvenirs. Une louve en chaleur.

« Maurice était communiste, il était épris d'Algérie. Pendant la guerre de Libération, dès les premières heures du déclenchement de la Révolution algérienne, il a été du côté des nationalistes. Il n'a pas hésité un seul instant dans son choix. Il était FLniste. Il s'est engagé dans le maquis. Je l'ai suivi vers un camp en pleine forêt. Je n'aime pas la guerre. J'adorais les yeux de Maurice. Les cinq ans de guerre, nous les avons passés en amoureux. Je savais que mon frère, qui avait préféré rester au village, refusant de monter au maquis, avait promulgué une fatwa à mon encontre : " Son sang est vain ! Son sang est illicite. La guerre ou la révolution à laquelle participent des juifs n'est pas une guerre sainte. " J'étais sûre que mon frère me suivrait un jour, qu'il parviendrait à me tuer. Maurice était plein de vie. Il y avait beaucoup de jaloux. Je n'ai jamais pensé que face à la mort, sous la pluie de balles et dans l'enfer de la peur, la jalousie pouvait avoir une grande place dans le cœur des hommes. Il a été accusé d'appartenir au MNA (le Mouvement National Algérien de Messali Hadj). Il a été tué

un an avant la proclamation du cessez-le-feu. J'ai toujours eu des doutes sur sa mort. Une semaine après, j'ai senti que les yeux de ses compagnons ne cessaient de me suivre. J'étais la seule femme dans ce camp appelé Tamekssalet.

Deux semaines après sa mort, j'ai été violée par trois de ses compagnons d'armes, qui ont été jugés par un tribunal de la Révolution le vendredi suivant. Ce jour-là, j'ai été triste. Je regardais les trois hommes, la corde autour du cou, les yeux bandés, qui suivaient trois djounoud qui les traînaient comme des bœufs vers l'abattoir. Ils pleuraient et sanglotaient comme des enfants, ils suppliaient le juge et juraient à haute voix de ne plus recommencer, pendant que quelqu'un lisait le Coran d'une voix sévère. A l'aube, ils ont été exécutés. Du matin au coucher du soleil, les trois corps sont restés pendus à trois grands arbres. J'ai pleuré toute la nuit. J'ai eu peur. Je savais que les autres hommes du camp cherchaient à se débarrasser de moi. Mais personne ne m'a adressé la parole. Je me sentais au bord de la folie. Je n'attendais que l'heure où quelqu'un viendrait m'annoncer ma fin. Un cauchemar ! Je n'arrivais pas à dormir. L'image des trois hommes pendus aux branches de trois arbres m'oppressait, me torturait. Maurice me manquait. J'étais sûre qu'un jour ou l'autre mon frère arriverait dans ce camp pour me tuer. Les autres hommes souhaitaient aussi ma mort. J'ai été leur malédiction. Dans leurs murmures, au

plus profond d'eux-mêmes, ils disaient que le juif resterait toujours une exécution. Une merde ! »

Pourquoi me racontes-tu tout cela ?

« ... Et, depuis l'Indépendance, je travaille dans ce lycée comme femme de ménage. J'ai fait la connaissance de ce veilleur de nuit, avec lequel j'ai partagé mes jours. Je l'ai aimé parce que lui aussi, à l'image de Maurice, était un militant du MNA. Avant son enlèvement, il m'a dit ceci : " Dans l'histoire de notre pays, il y a deux grandes figures : l'émir Abdelkader et Messali Hadj. " »

Je ne sais pourquoi la femme au tablier rose commença à danser. J'avais aimé le tintement musical du porte-clés attaché à sa ceinture et se balançant contre son ventre plat.

Je la regardais. Elle était en transe.

La radio ne cessait de diffuser des chants patriotiques. Je n'aimais pas la musique militaire. Le présentateur expliqua aux auditeurs que cette fois-ci les Arabes allaient récupérer Jérusalem. Enthousiaste, un correspondant, en direct du Caire, évoquait la libération de la Palestine en moins de vingt-quatre heures.

La radio parlait de la fin de l'État d'Israël, un État jeté dans la mer Morte ou dans la mer Rouge.

Je regardai la femme qui libérait ses cheveux enfouis dans un foulard imprimé de plusieurs figurines. Elle avait des cheveux longs, noyés dans le henné.

En la regardant danser, pourquoi pensais-je à ma mère ? Ma mère me manquait. Jade aussi. Je sentais que l'internat était une vraie prison. Mon oncle m'avait enfermé dans le lycée de Tlemcen, une ville pleine de fous, de musiciens et de myopes. Mon oncle avait fait cela pour s'emparer tranquillement de ma mère. Et parce que je ressemblais à mon père, j'étais pour lui un obstacle psychique. Je savais que depuis la sieste avec ma tante, la sieste du 20 juin, au lendemain du putsch militaire contre le président Ahmed Ben Bella, il ne cherchait qu'à se débarrasser de moi, par tous les moyens.

Je reviendrai, espèce de lâche !

La cloche du lycée sonna. J'imaginai mes camarades de classe qui se préparaient pour aller à un autre cours, le cours d'espagnol. J'aimais cette langue, davantage encore notre professeur, cette belle femme appelée Madame Castilla. Elle avait un beau sourire. Elle était toujours parfumée. J'adorais son cours.

La femme dont j'ai oublié le nom interrompit sa danse et revint à côté de moi, sur l'angle droit du lit. Puis, comme une chatte en chaleur, elle glissa son corps dans mon lit, sous mes draps.

Le visage de la femme au tablier rose avait pris des couleurs. Je la regardais et fuyais tout à la fois ce regard de louve affamée. Elle passa ses doigts dans mes cheveux. Le frisson ! Le

feu monta en moi. Je glissai ma main derrière sa nuque et, comme chaque fois en présence d'une femme d'une soixantaine d'années, je ressentis une certaine peur, comme une trahison envers ma mère qui me voulait à elle et à elle seule.

Je regardai par la fenêtre. Il n'y avait rien à voir qu'un vide, un grand vide dans un ciel trop large, tantôt blanc, tantôt gris. Un grand vide dans ma tête.

La femme, Douja ou Souha, peu importe, passa sa main douce sur mon sexe. Je brûlais et me brûlais. Sans me retourner, j'entendis le bruit de ses mouvements : cliquetis de sa fermeture Éclair, grincement, froufrou à peine audible de sa robe qui glissait sur son corps. Je la regardai dans les yeux. Elle était ailleurs, dans les cieux. Elle n'hésita pas à m'embrasser. Sa petite bouche bien dessinée exhalait une odeur de chewing-gum à la menthe. Je me retournai vers elle. Elle était à ma disposition. Dans mon lit, je la trouvai petite, comme un oiseau. Elle m'attira vers elle. Paupières fermées, *j'entendis* sa main parcourir mon corps. La boucle de ma ceinture craqua, sauta, le pantalon glissa entre mes pieds. Je m'allongeai sur elle. Elle respirait fort. Elle me demanda mon nom. Je l'avais oublié. Elle continua à me dévêtir. Et quand je l'eus pénétrée, elle s'écria : « Allah ! Allah ! Que Dieu te garde dans Son paradis. »

Les yeux fermés, elle était comme absente, lointaine, en extase dans les cieux. Son sexe me parut trop large, moelleux et liquoreux. Elle priait. Elle me priait.

Je la pris dans mes bras. Je la serrai contre moi. Je l'embrassai sur la bouche. Le chant patriotique part dans l'air. Nue. Nu. Je sentis son corps à moi seul. La musique de la marche militaire s'évapora. Je n'entendis rien. Un cri du corps : elle s'appelait Douja ou Souha ? Ni l'un ni l'autre. Qu'importe !

La guerre des six jours est là !

D'un mois de juin à l'autre :

Juin 1965 à juin 1967 !! La honte.

10.

LA ROSE

Je raconte. Je réveille la nuit.

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

Cependant, je n'étais autorisé à quitter l'intérieur que les dimanches après-midi. Ainsi, et durant trois saisons, je ne connus la ville qu'ensevelie sous ses dimanches silencieux : dimanches d'hiver, d'automne et de printemps. Une ville endimanchée, stricte, myope et sérieuse. Quelle catastrophe !

Les dimanches ont leur odeur.

Les vendredis aussi.

Dès la dernière bouchée du déjeuner dominical, dont le menu était constitué de poulet rôti et de purée, un repas spécial, vêtu de ma tenue de sortie, je me lançais dans les rues fraîches et les ruelles humides de la vieille ville. Fasciné par les volets des petites fenêtres peintes en vert et en bleu, par ses balcons andalous garnis

de zelliges et de pots de basilic, je me hâtais. Je découvrais la ville dans ses détails. Au bout de quelques heures de promenade, avant la tombée de la nuit, je me sentais épuisé, las, traînant derrière moi mon ombre fatiguée et déformée. Je m'attablais à un café appelé « El-widad » et, chaque dimanche, je commandais un café au lait accompagné d'un grand beignet trempé dans du sucre et de la confiture.

De plus en plus, de jour en jour, je me sentais oppressé dans cet internat ressemblant à une prison pour mineurs.

J'étouffais.

Lors de mes sorties dominicales, j'allais du côté de Sid El Haloui, un quartier résidentiel calme sur une colline dominant la partie sud-est de la ville. De grandes maisons coloniales, avec de vastes patios entourés de jardins plantés de palmiers et d'arbres aux troncs énormes dont l'ombre avait une couleur bleu sombre. On trouvait, là aussi, beaucoup de cerisiers ; quelque temps après, j'appris que cette ville myope célébrait une journée appelée « fête de la Cerise ».

Dans un silence céleste, dominical et profond, seul, je me détachais du monde en prenant place dans un coin du cimetière. Ici, j'étais capable de rester des heures à contempler les rangées de tombes et à méditer sur les vieux caroubiers. Ici, entre ces belles tombes, je rêvais d'être un fossoyeur, un *creuseur des tombes*. De temps à autre, j'examinais l'ombre de

l'arbre qui m'indiquait l'heure avec précision. Quand l'ombre arriverait au pied du mur de clôture, par le côté ouest, elle m'annoncerait le moment de rentrer. Je savais qu'à cet instant, comme chaque dimanche, le gardien du lieu allait se pointer devant moi, devancé par le tintement d'une chaîne et d'un cadenas en cuivre jaune qu'il tenait dans sa main gauche. Il avait le bras droit mutilé. C'était l'heure de la fermeture. Je pliais mon livre. Sous l'œil de ce gardien boiteux et souriant, je me levais pour me retirer doucement. Il savait qu'il me reverrait, sur le même banc, le dimanche suivant.

J'aime les cimetières. Pourquoi ? Je les aime depuis toujours. J'adore leur silence et leur quiétude. Chez nous, on nomme le cimetière la « ville », la médina.

Depuis que j'étais arrivé à Tlemcen, j'étais amoureux de ce quartier, hanté par ses sept cimetières. Le plus beau était le cimetière de Zadec. Il s'étendait sur une très belle colline en terre rouge, verdoyante tout au long de l'année, dominant la ville et les horizons lointains.

Ce cimetière-là était réservé en grande partie aux musulmans. Le terrain sur lequel il avait été conçu appartenait à un grand propriétaire juif qui, en plus de cela, possédait toutes les terres alentour, ainsi que deux grandes rues de la vieille ville.

Zadec, le juif dont le nom avait été donné à ce cimetière, avait fait don de ce morceau de

terre à ses cousins musulmans pour en faire un lieu de repos éternel. Il était un bon croyant juif, respectant ses cousins, les fils d'Ismaël.

On disait que les habitants, tous les habitants, musulmans, juifs et chrétiens, de cette ville myope, épris de musique andalouse, avaient définitivement oublié leur religion. Ils étaient tous atteints d'une maladie appelée *perte de la mémoire*. De ce fait, ils avaient commencé à enterrer dans le même cimetière, le cimetière de Zadec, les morts des trois religions : les chrétiens, les juifs et les musulmans dormaient dans le même sol, et leurs enfants apprenaient la musique andalouse dans la même école.

On racontait dans la ville de Sidi Boumédiène que le juif Zadec était parti jusqu'à La Mecque, non pour accomplir le pèlerinage islamique, mais pour s'acheter un instrument rare qui, selon des manuscrits de l'époque de Tolède, appartenait au grand musicien bagdadien Ziryab. Et depuis ce voyage en terre du Prophète Mohammed, les musulmans lui avaient donné le nom de Hadj. Et, depuis qu'il avait eu ce titre, Zadec avait souhaité être enterré dans ce cimetière. Son souhait n'avait pas été exaucé. Il avait quitté la ville de Tlemcen pendant la guerre de Libération. Ses vieux amis disaient qu'il avait été enterré dans un cimetière à Jérusalem, non loin d'un quartier appelé Haret el-Maghariba, le quartier des Maghrébins, que Saladin avait

offert aux immigrés algériens. Ce cimetière était lui aussi un cimetière commun, où étaient enterrés des Palestiniens musulmans et chrétiens et des Israéliens juifs et arabes. D'autres racontaient que sa dépouille avait été transportée de Haïfa jusqu'à Tlemcen pour reposer enfin selon son testament dans la terre qu'il chérissait. Et, depuis, les habitants de la ville lui avaient élevé un mausolée avec un minaret avec deux étoiles, une étoile de David, et une étoile musulmane.

J'étais fasciné par les écriteaux sur les pierres tombales en marbre. De belles calligraphies en arabe, en hébreu, en latin et en tfinagh.

Ne vous moquez pas de moi si je vous raconte tout cela, tout ce qui m'est arrivé. Je suis fou !

Dans ce cimetière, je passais des heures à lire et à transcrire les épitaphes. J'avais acheté deux gros dictionnaires bilingues, arabe-hébreu et français-hébreu, chez le plus vieux bouquiniste de la ville. Il m'avait confié qu'il les avait récupérés dans la bibliothèque privée d'un ami à lui, un intellectuel voyageur maltais qui avait été, toute sa vie durant, un grand marin. Le vieux bouquiniste possédait toute la science dans ses yeux. Il avait un pouvoir exceptionnel. En regardant le ciel, il était capable de délivrer toutes les prévisions climatiques sur le soleil, le vent et la pluie, les vitesses et

les orientations du vent. Il était aussi un grand collectionneur de boucles d'oreilles et de slips de putes de bars et de ports méditerranéens. Il ne dormait qu'entouré de slips : il avait une collection de trois cent soixante-dix-neuf slips ! Une fortune ! Deux cent quarante-cinq couleurs, toutes sortes de tissus : dentelle, soie, sari, laine, coton et autres...

Ceci n'est pas important, je suis fou ! j'aime mentir vrai !

J'essayai de traduire les *textes-tombeaux* dans les trois langues. Je m'amusais. J'enregistrais sur un bloc-notes les textes écrits sur les pierres tombales : des versets, des prières, les noms des dieux des trois religions, des vers, de belles expressions, ainsi que les noms des morts et ceux des lieux : musulmans, chrétiens et juifs. Ce jeu plaisant et attrayant me poussa à aimer et à apprendre ces langues : l'arabe, le français, l'hébreu, le turc ottoman et l'espagnol.

Les écriteaux ornant les tombes me poussèrent à lire beaucoup d'ouvrages de philosophie, de géographie, de littérature et de religion.

J'étais étonné par la propreté, la beauté et l'organisation de ce cimetière, Hadj Zadec, commun aux trois religions, mais avec des carrés séparés.

Les enfants avaient leur cimetière à part. les enfants avaient un seul carré. Une seule terre accueillant tous les enfants des trois religions.

Le soir, au dortoir, quand le maître éteignait les lumières, je glissais ma tête sous la couverture et, à l'aide d'une torche à pile plate, j'examinais mes deux gros dictionnaires et apprenais les mots en hébreu avec leurs traductions en arabe, en français et vice-versa.

Je passais d'une langue à une autre, je m'amusais ! Je m'isolais de plus en plus dans ce cimetière et dans le dortoir. Je lisais Henry Miller, Khalil Gibran et Youssef Adjnoun. Un mini-poste de radio dans la poche, j'enfonçais l'écouteur dans mon oreille droite, le petit transistor ne captant qu'une seule chaîne, une station de musique classique. Barricadé entre les textes des pierres tombales, les livres provocateurs de Henry Miller, ceux pieux ou blasphématoires du grand Khalil Gibran et la musique classique, je passais ainsi mes après-midi de sortie.

Ce cimetière propre et fascinant me poussa à m'inscrire dans une association dénommée « Tolède » pour apprendre la musique andalouse. Du jour au lendemain, je me sentis ébloui, épris de musique andalouse. Au bout d'un mois, je jouais au luth seize noubas et chantais les belles chansons de Reinette l'Oranaise, celles de Larbi Ben Sari et de Abdel Karim Dali et d'autres maîtres.

Je rêvais de trouver un travail dans un cimetière semblable à celui de Hadj Zadek. Les cimetières manquaient de musique. Les quel-

ques mauvais liseurs du Coran qui s'installaient à l'entrée des carrés musulmans, chassés en permanence par le gardien du cimetière, me dégoûtaient.

Ici le calme régnait.

Je décidai de répertorier dans un gros volume toutes les personnes enterrées dans le cimetière Hadj Zadek. Je mentionnai le nom, l'âge et le sexe, mais pas la religion des habitants de ces tombes. Puis je décidai de procéder au mariage des uns aux unes, des unes aux uns.

Pour la première fois, je remarquai que ce cimetière n'était pas mixte : les hommes étaient enterrés dans des carrés spéciaux, et les femmes de même. Cette intolérance et cette ségrégation sexuelle me décurent et me chagrinèrent.

Le dimanche, quelques familles chrétiennes venaient se recueillir. Les liseurs du Coran s'installaient à l'entrée des carrés chrétiens. Ils lisaient des sourates qui évoquaient Jésus, Sidna Aïssa – que le salut soit sur lui. Ils lisaient sur un ton pieux et romantique. J'aimais écouter les liseurs de Coran les dimanches sur les tombes des catholiques et les samedis sur les tombes des juifs.

Il y avait aussi quelques jeunes garçons dragueurs, musulmans et juifs, qui pistaient et suivaient de loin les belles jeunes femmes chrétiennes, charmantes et parfumées.

Quand je découvris cette séparation tombale des sexes, je fus halluciné : cette séparation

était-elle l'idée d'un juif ou d'un musulman ?
D'un imam ou d'un rabbin ?

Dimanche après dimanche, j'oubliais cette sottise.

Parmi les visiteurs du cimetière, je remarquai, pour la quatrième fois successive, qu'il y avait une roumia, peut-être une Française, endimanchée dans son beau tailleur noir corbeau. Elle tenait dans ses mains, comme à son habitude hebdomadaire, un grand bouquet de fleurs. Malgré ses soixante années bien sonnées, peut-être un peu plus, elle était belle, captivante, avec une touche pensive, rayonnante et séduisante. D'un geste de pianiste, elle déposa son bouquet de fleurs sur une tombe. C'était celle d'un homme. Elle accomplit une prière, puis se retira sur la pointe des pieds. Les liseurs du Coran la suivirent, l'attaquèrent en lançant leurs versets saints dans une lecture plaintive vers un ciel bleu, prometteur et silencieux.

Je la suivis de loin. Je la guettaï. Je la flairai. Je me fis l'effet d'un chien. Je savais que cette fois-ci, et pour le quatrième dimanche consécutif, la femme, de son côté, m'avait repéré. Elle me surveillait. J'étais assis sur un vieux banc en bois, à l'ombre d'un caroubier centenaire. Je lisais un roman. J'avais l'esprit ailleurs. Je suivis le mouvement de va-et-vient des fourmis sur le tronc de l'arbre. De temps à autre je regardais le ciel. Je le trouvais très haut. Il n'y avait rien que du bleu et rien sur rien. J'aurais eu besoin d'être de plus grande taille pour toucher le ciel.

Elle passa devant moi, son parfum m'agressa les narines. Cette fois-ci, elle emprunta une autre sortie pour quitter le cimetière. Non sans difficultés, elle se détacha des liseurs du Coran qui, quelques instants auparavant, entouraient la tombe de son mort. Elle avait en sa possession des pièces de monnaie qu'elle distribua en hâte aux liseurs coraniques. Nos regards se croisèrent. Depuis ma place, je remarquai que la couleur de ses yeux était disparate. Puis, comme à l'accoutumée, de sa démarche belle et attirante, la femme se retira du cimetière dans un silence pieux.

Je me rendis compte que les fourmis avaient déserté le tronc du caroubier.

Je la suivis d'un œil de renard plein de chaleur et de folie. Je chassai mes idées en essayant de me replonger dans les pages de mon livre. Je lisais et oubliais. Je finis par refermer le livre. À cette heure-ci, il n'y avait personne dans les allées du cimetière. Silence.

Je voulus la suivre. Son parfum m'excitait. Un sentiment de peur hanta mon tréfonds. Le silence et le vide du midi m'avaient retenu dans cette ombre fraîche.

Et je me rendais compte, et pour la première fois, que Tlemcen était une belle ville.

Pourquoi est-ce que je pense à Tolède ?

Les villes sont belles pour trois raisons : les femmes, les parfums et les cimetières.

Je ne sais pas pourquoi je décidai alors d'abandonner le lycée et son internat. Le lendemain,

quand j'avouai ma décision à la femme au tablier rose, elle pleura toute la journée. Elle m'embrassa les pieds, me demandant de ne pas la quitter.

« C'est la roumia du cimetière qui t'a mangé la tête. »

Je compris que Souha ou Douja, peu importe, me suivait dans mes solitudes sur le banc du cimetière. Elle lisait tout ce que j'avais dans ma tête, cette citrouille fêlée.

Comme tous les lundis, à son habitude, elle m'apporta quelques bouteilles de bière et un certificat médical délivré par le médecin femme du lycée m'autorisant à rester une semaine de plus dans mon lit, au dortoir.

Je ne voulais pas quitter mon lit. La femme au tablier rose se déshabilla et se glissa sous les draps, à mon côté. Elle avait un corps éblouissant et explosif. Je remarquai que Souha ou Douja ne se parfumait pas. Elle avait une odeur de mer. Je trouvai dans l'odeur de sa sueur un plaisir énorme et un bonheur sans limites. Je flairais cette peau ; je me faisais l'effet d'un chien.

Pourquoi pensai-je à cette Karina ou Cahina ? Sans complexe ni difficulté aucune, Karina ou Cahina avait appris parfaitement l'arabe et le chleuh de M'sirda que parlent les Berbères de cette région. Mais, avec ma mère, elle préférait papoter en arabe. Elle s'appelait Karina, mais ma mère, comme ça, lui avait donné le

nom de Cahina. Ainsi Karina avait presque oublié son vrai nom. Il lui allait bien ce nom, Cahina, disait ma mère.

Karina ou Cahina avait presque l'âge de ma mère. Depuis la mort de son mari, elle vivait seule. Elle recevait beaucoup de lettres et de l'argent.

Par un jour caniculaire, en plein soleil d'été, envoyé par ma mère, je rentrai chez elle pour chercher je ne sais quoi. La porte était entrouverte. Je la cherchai dans la première chambre, puis dans une autre, puis à la cuisine, et, quand enfin je poussai la porte de la salle de bains, je me trouvai devant Catherine, Karina ou Cahina, peu importe. Elle était nue en train de prendre une douche.

De l'eau, un corps nu et du savon moussant et parfumé.

Je m'apprêtais à fuir, mais je sentis mes deux pieds cloués dans la faïence en carreaux superposés de couleur blanche et noire.

Je la regardai et baissai l'œil. L'œil du renard. Elle ne manifesta ni gêne ni timidité. Je fixai son corps, il était saturé de lumière : du savon et de l'eau sur une peau blanche éclatante et lumineuse. En un clin d'œil, je ne sais comment, je fus collé à elle. Elle me déshabilla tout en m'attirant vers le bassin. Elle fit couler de l'eau tiède sur ma tête. Je sentais le parfum du savon. Puis elle serra mon petit corps chétif contre le sien. Mon sexe se

réveilla. Elle s'envola, devint violente et hurla en louve enflammée. J'eus peur. Je quittai la maison en tremblant. J'eus peur que cet acte adultère ne jette la malédiction sur moi et sur toute ma famille de chorfas, de descendants du Prophète Mohammed – que le salut de Dieu soit sur Lui ! Un musulman, fils d'un imam qui fait l'amour à une juive française qui ne fait pas la prière et ne sait pas dire la Chahada ! Allah allait m'envoyer dans les braises de l'enfer où étaient jetés les buveurs de vin et les mangeurs de porc ! Quand je quittai sa maison, Karina, Catherine ou Cahina, peu importe, me donna une poupée pour ma sœur. Quand j'arrivai chez nous, ma mère, en la voyant, cria fort en fixant cette créature maudite dans mes bras. Sans tarder, elle la jeta dans le feu du kanoun en marmonnant des prières à haute voix : « Allah et son Prophète n'apprécieront point cette reproduction humaine illicite. Le jour du Jugement dernier, et pour nous punir, Allah nous demandera d'insuffler l'âme et la vie dans le corps de cette créature : la poupée. »

Ce dimanche-là, je me trouvais dans le cimetière chrétien. Je la guettais. Tout d'un coup, je ne sais pourquoi, je pensai à Karina, Catherine ou Cahina, à son corps, à l'eau qui coulait sur ses fesses et sur ses seins encore bien dressés, aux bulles de savon en forme de petites étoiles

sur sa peau luisante. J'entendis le frottement faisant *frak frak*, le savon avec l'eau. Un feu monta en moi.

Je volai un grand bouquet de fleurs posé sur une tombe et courus vers *Catherine*. Je lui offris les roses. Je n'hésitai pas à l'embrasser sur la bouche. Elle aussi prit mes lèvres et commença à sucer ma langue. Je faillis vomir. Puis on fit l'amour. Cette fois-ci, ce fut sur un grand lit. Son lit n'avait pas de hauts pieds. Avant de sortir, elle me donna de l'argent, des pièces et des billets. Je n'aimais pas son geste. Je n'étais pas venu pour demander l'aumône. Je n'étais pas un liseur de versets ! Je n'étais pas un vendeur de voix. Mais, depuis ce jour, j'avais pris cette habitude : tous les vendredis, je passais au cimetière chrétien pour voler le plus beau bouquet de fleurs et l'offrir à Karina, Catherine ou Cahina, peu importe...

Aujourd'hui, Karina n'était pas venue. Je ressentis comme une blessure au fond du cœur. Le vendredi, je n'avais pas trouvé de bouquet de fleurs sur la tombe de cet inconnu. Je n'avais rien à lui offrir.

A la fin, je découvris que le bouquet que je volais n'était autre que le bouquet qu'elle déposait sur la tombe de son mari.

11.

ENFANT DU BORDEL

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

C'était le premier mois sacré de ramadan que je passais dans cette ville froide et indifférente, loin de ma famille.

Pourquoi pensais-je à l'histoire de Caïn tuant son frère Abel au sujet du coup d'État militaire contre le président Ahmed Ben Bella ?

La politique m'habitait, glissait doucement son poison dans ma peau. Des fourmillements.

La plaie, l'humidité.

Durant le mois sacré de ramadan, la vie changeait de rythme. Elle était complètement bouleversée, à la ville comme à l'internat. Nous étions autorisés à sortir la nuit, après l'heure d'Al iftar.

Tlemcen la conservatrice changeait ses habitudes. La vie se métamorphosait dans toutes les villes et dans tous les villages.

Tlemcen devenait une ville nocturne, vivante et curieuse.

« On descend ! », lançaient les grands élèves de terminale et quelques-uns de première. Au début je n'avais pas compris ce que signifiait cette formule « on descend ! », lâchée par ces grands élèves, les aînés du lycée. Je n'avais rien compris. C'était le mois de ramadan, le mois de piété et de méditation.

Curieux, la nuit, je marchais sur les traces des grands, je suivais les pas géants des grands. Sur leur trace, je me faufilais dans les ruelles et les passerelles étroites, douteuses et animées.

Une fois, dans une longue ruelle, impasse étroite, humide et crasseuse, je sentis l'odeur de la femelle. Je compris tout.

Le loup se réveille en moi.

« On descend ! » : l'expression n'était plus une énigme.

L'odeur de Rosa, de Louloua, de Jade et des autres.

Au loin, on entendit une douzaine de musiciens qui soufflaient dans des cornes de bœuf, tandis que d'autres frappaient sur des bendirs de formes différentes, dont le rythme attirait de plus en plus d'hommes fascinés. Des danseuses en costumes traditionnels offraient un spectacle vivant et extrêmement osé dans la courette intérieure ou devant l'entrée principale de cette grande maison à l'architecture andalouse ou turque. La voix rauque du berrah coupait de temps à autre la danse et les percussions des musiciens en récitant à haute voix des vers de

poésie populaire ou les refrains d'une vieille chanson d'amour et de vin.

Des femmes à moitié nues, comme des grappes de raisin, étaient exposées aux balcons. D'autres, cigarette au bec, étaient installées sur les deux premières marches de l'escalier, au seuil de la grande porte en vieux bois moisi. Elles étaient outrageusement maquillées, grosses et grossières.

Dès ma première visite des lieux, et au premier coup d'œil, mon choix était fait.

La peur ou la chair ?

La femme au tablier rose était généreuse avec moi, elle me donnait de l'argent pour m'acheter des livres. Elle savait que je cultivais de plus en plus, en moi, un énorme désir de lecture. Elle m'encourageait à accroître mes lectures. En contrepartie, et à chaque fois que nous nous rencontrions, je lui racontais des histoires sur des guerres imaginaires entre des nations imaginaires sur des terres fantastiques qui n'avaient jamais existé, des histoires d'amour, d'autres sur les apôtres, des histoires sur la jalousie des femmes du Prophète Mohammed – que le salut et la paix soient sur Lui et sur tous les autres envoyés (*un poète irakien appelé Marouf Arroussafi, 1875-1945, a écrit un livre remarquable, courageux et critique intitulé « La Personnalité mohammadienne »*).

Je mentais. Je trouvais un immense plaisir à mentir. Elle aussi jouait en m'écoutant, le jeu de la naïve feignant de croire tout ce que je disais. Je lisais dans la lueur de son regard une touche de moquerie.

Le mensonge est mon royaume.

Je dis à la femme au tablier rose que tout ce que je lui racontais se trouvait dans les livres que j'avais payés avec son argent.

Mensonges.

Je sortais toutes ces affabulations, tous ces mensonges de ma tête. Elle trouvait que je lui racontais des choses magnifiques, attirantes et méritant d'être payées. Qu'importe ! C'est elle qui m'encourageait à aller plus loin dans mes mensonges et dans mes délires.

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

L'argent que je recevais des mains de la femme au tablier rose, je le dépensais auprès des femmes du bordel, surtout auprès de Soundous.

Dans ce bordel j'avais fait la connaissance d'une belle femme. Elle avait l'âge de ma mère, peut-être un peu plus. C'est elle qui m'apprit comment faire l'amour à une femme, sans peur ni sentiment de remords. Elle était différente de ma tante et de la religieuse. Elle osait dire des gros mots et nommait crûment les parties intimes par leurs noms.

La nuit, dans mes rêves, je voyais mon oncle, celui qui avait la mainmise sur ma mère après

avoir fait, en deux fois, le deuil de mon père, c'est-à-dire son frère, tenant son petit transistor collé à son oreille droite, l'oreille sourde.

Mon oncle était triste, gris et éteint.

Face à face, nous étions muets, hantés par une peur bleue.

J'eus envie de pisser dans mon lit.

Dans ma tête diabolique se bousculaient deux femmes nues : Golda ou Gilda et Soundous, la femme du bordel à qui je n'avais jamais demandé son nom. Je savais qu'elle changeait de nom, d'un client à l'autre. Au début, ses clients me faisaient de la peine et provoquaient en moi de la jalousie.

Pourquoi les femmes du bordel changeaient-elles leur prénom ?

Comme elles étaient libres de vivre avec plusieurs noms, ces femmes de bordel.

Pour me faire oublier cette prostituée israélite du bordel, la femme au tablier rose, frappée par un fouet de jalousie, m'apportait quotidiennement, en cachette, et jusqu'à mon lit au dortoir, des bouteilles de bière bien fraîche, des olives et du fromage rouge importé.

C'est à elle que revient le mérite de m'avoir appris à fumer ma première cigarette et à boire ma première gorgée de bière.

Ainsi j'appris qu'il n'y avait pas de femmes sans cigarette et sans bière.

Un autre jour, la canicule.

Ce jour-là, marqué par une chaleur précoce et torride du mois de juin, comme à mon habitude, discrètement, je me retirai pour faire la sieste à l'ombre rafraîchissante de l'écurie sombre dégageant une odeur piquante et âcre de foin moite, de paille humide et d'urine jaune des bêtes.

Au fond de l'écurie, une grande et vieille ânesse blanche tachetée de noir, enceinte, son gros ventre pendant entre ses quatre pattes et touchant presque terre, excitée, les yeux larmoyants, frotta violemment sa croupe irritée contre un mur écaillé et décrépi. Une vague de mouches bleues piquèrent sa paire d'oreilles effondrées et ses mamelles roses boursouflées. Ici, dans cette odeur nuisible et dans cette humidité néfaste, j'avais fait pour la première fois de ma vie l'amour à ma tante maternelle Louloua, laquelle n'était que la sœur jumelle de ma mère Hadile. Ma tante, qui s'appelle Louloua, ressemblait énormément à ma mère : deux gouttes d'eau ! Elles se haïssaient.

Depuis la destitution du président Ben Bella, mon oncle avait perdu complètement son pouvoir sur la famille. Il était devenu impuissant. On ne le voyait plus son poste de radio collé à l'oreille. Ses sourcils avaient blanchi. Le dos s'était arqué. Il avait énormément vieilli. Et il avait complètement perdu l'ouïe.

Ma tante Louloua remplaçait mon oncle dans son rôle de chef de famille. Elle était devenue

la vraie patronne des lieux. Quant à ma mère, elle se contentait de prendre une place dans le lit de mon oncle. Mon oncle était devenu phobique. Il avait une peur bleue de la nuit. Il rejoignait son lit avant que le soleil ne quitte son ciel. Il n'écoutait que la lecture du Coran avec la voix du célèbre lecteur Abdel Basset Abdel Samad. Il faisait plutôt semblant d'écouter, en balançant sa tête de droite à gauche et de gauche à droite, il était à la limite de la surdité.

La nuit comme le jour, ma tante commandait. Elle faisait très attention à la préparation du lit de sa sœur (c'est-à-dire ma mère) et de son cousin (c'est-à-dire mon oncle). Elle leur parfumait le lit. En réalité elle faisait cela pour elle aussi. Elle aussi occupait, au vu et au su de ma mère, ce lit.

Mon oncle n'avait plus de pouvoir. L'impuissant, le lâche !

Quand on eut fini de faire l'amour, je pleurai mon père. Je me sentais seul et esseulé.

Ma tante Louloua me regarda d'un œil plein d'affection. Puis, dans un état de transe, elle leva pieusement ses deux mains blanches, fines, ouvertes, jointes en direction du ciel, et murmura d'une voix enchantée une prière : « Que Dieu le conduise dans Ses paradis pleins de houris, traversés par des rivières de miel et de beurre, entourés de prairies, de champs de pommiers, de grenadiers et de mûriers, dans ce paradis où il occupera un baldaquin à l'ombre céleste, aux côtés des prophètes, des apôtres et

des sept compagnons de Mohammed, que le salut soit sur Lui... »

Une larme coula sur ma joue.

Je suis taillé dans une merde : traître !

Dans sa prière, ma tante offrait son pardon et ses adieux à mon père. J'étais soulagé.

J'eus peur. Je pensai à Allah. Dans mon cœur, en silence, je récitai quelques versets coraniques.

Elle prit mon sexe dans ses deux paumes tièdes, colorées au henné : des croissants et des étoiles à cinq angles, imprimés sur le dos de ses deux mains.

À son insu, je regardai mon sexe : je remarquai pour la première fois qu'une petite couche de duvet légèrement noire avait recouvert mon bas-ventre.

Je me sentais grand. Un homme, un vrai homme. Je possédais des poils au-dessus de ma verge et une femme accroupie devant moi ; une femme ressemblant à ma mère : deux gouttes d'eau !

J'étais plus fort que mon oncle, le sourd !

Quand je retournai dans la grande maison parentale, à l'occasion de la fête du 1^{er} Novembre, je remarquai que mon oncle avait beaucoup vieilli, beaucoup changé. Il s'était renfermé dans un bocal de silence absolu. Il ne

rlait que de Nasser, de Ben Bella ou de la
ficiency de la pile plate attachée à son transis-
r par un bout d'élastique. Comme à l'accoutu-
ée, la petite radio en permanence collée à son
eille droite devenue sourde, complètement
urde, il n'écoutait que les journaux d'informa-
ons dans la station arabophone de Londres, la
BC. Il criait fort, exigeant le silence, et nous
ous taisions. Devant lui, en sa présence, j'avais
oujours envie de pisser sur moi.

Il était soucieux, triste, gris et éteint. On eût dit
u'il était tombé amoureux de la belle voix radio-
phonique de la célèbre speakerine Myriam Abed.

Ma mère Hadile, elle aussi, était comme
risée, triste, éperdue et seule. Immobilisée
errière une paire de lunettes de soleil, assise
ur une peau de chèvre sale, elle restait figée le
ong des jours d'hiver comme des jours d'été,
xposée au feu du brasero ou au soleil. Quand
e lui demandai : « Es-tu malade ? », elle levait un
egard vide et creux pour me répondre, d'une
oix blessée, à peine audible : « J'ai froid ». Elle
vait comme une chansonnette douloureuse ou
ne prière sur ses lèvres jaunies et grelottantes.
t pour la première fois, ma mère prononça le
om de mon père en chuchotant : « Je l'ai trahi,
qu'Allah me pardonne. Une femme sans
omme est comme un mur sans ombre : mau-
lits soient les voyages des hommes, la malédic-
ion soit sur ta tante Louloutte, qu'Allah et ton
père me pardonnent ».

Je voulais la prendre dans mes bras et l'embrasser fort sur la tête, comme cela se fait dans notre dachra. Pour la première fois, je trouvai en elle l'odeur de la mère, ma mère à moi.

À ce moment-là, je ne sais pourquoi, je décidai de ne plus retourner dans ce village haïssable et odieux. Je jurai de ne plus mettre les pieds sur cette terre méprisable.

Ce n'était pas vrai. J'étais né menteur et perfide.

Des nuits durant, je vis dans mes rêves longs et cauchemardesques ma cousine Jade apeurée et chagrinée, fuyant son mari, le *médecin des animaux*, en me suppliant de la tuer, de l'étrangler.

Je détestais les médecins.

Le lendemain, et comme chaque matin, j'essayai d'effacer l'image agressive et belliqueuse de mon oncle plantée dans mes rêves. De cette façon, je passai l'éponge, mais le soir je replongeai. Je guettai la musique des pas sur les marches d'escalier et tout au long du couloir obscur, la silhouette de la femme au tablier rose qui, debout au chevet de mon lit, m'apporterait de sa main généreuse un certificat médical signé par le médecin du lycée m'autorisant à m'absenter toute la semaine.

Ainsi elle pourrait me confisquer pendant toute la journée.

Je mangeais des steaks de cheval accompagnés de bière bien fraîche, baignant dans une odeur écoeurante de médicaments périmés,

stockés dans les neuf tiroirs du fameux frigo. L'infirmière tenait à garder pour moi les bières dans son réfrigérateur de marque Philips, dont la porte était constellée d'autocollants publicitaires de fromages et de boissons gazeuses collés pêle-mêle. Elle était très fière de son frigo bourré de médicaments, de petites bouteilles de bière et de sandwichs.

Cette femme à la blouse rose était-elle une femme de ménage ou une infirmière ? Peu importe.

Pendant les vingt-neuf ou trente jours du mois sacré de ramadan, du matin au soir, ou plutôt du fadjr au coucher du soleil, le grand portail du bordel en forme d'arc demeurait fermé.

Les fenêtres demeuraient elles aussi fermées, et les rideaux, tirés. Les chambres qui, de jour comme de nuit, étaient tout le temps en fête, étaient tristes.

Une mélancolie *ramadanesque* régnait sur la ruelle, dans mon cœur. Les phonographes restaient muets, les disques 33 et 45-tours ne tournaient pas.

Je rôdais dans le quartier, puis je traversais le derb, la ruelle qui serpentait en une dizaine d'impasses ou peu importe. Je levais mon regard vers les balcons : l'absence.

Rien sur rien.

Le chien errant que j'étais se sentait seul.

Et le soir, au coucher du soleil, dès que le muezzin lança l'appel pieux aux croyants leur permettant de casser le jeûne, les femmes du

bordel elles aussi, comme tous les habitants de cette ville de myopes et de prières, de froid et de bizarrerie, se précipitèrent pour rompre leur jeûne, en toute adoration et soumission à Allah.

Le jeûne, comme le veut la tradition, est rompu par la consommation de trois dattes accompagnées d'un petit verre de lait de chèvre. Les prostituées chrétiennes et juives du bordel respectaient ce mois sacré de ramadan. Par la force de la vie quotidienne, elles n'osaient pas manger durant les trente jours du mois sacré. À l'image de toutes leurs collègues, c'est-à-dire les autres prostituées musulmanes, elles observaient avec respect et détermination le carême de tous les jours du grand mois de ramadan...

La nuit, une fois que le bordel retrouvait son ambiance, les femmes se maquillaient, se parfumaient et portaient des vêtements provocants. L'odeur de la femelle parcourait la vieille ruelle et ses impasses. On montait le volume du son des phonographes pour les chansons des grands maîtres : Cheikh Raymond de Constantine, Cheikh el-Anka d'Alger ou Aïssa el Jarmouni des Aurès ou encore Ahmed Wahbi et la vedette Cheikha Rémiti d'Oran...

Les hommes les plus virils arrivaient en hâte dès la rupture du jeûne, en rotant, montrant ainsi qu'ils avaient bien mangé.

Le bordel recouvrait son âme vivante. Pendant ce mois sacré, nous étions autorisés à

sortir la nuit, à nous libérer de cette prison-internat. Je me précipitais vers le derb pour occuper une bonne place dans la première rangée, pour regarder le spectacle des musiciens et admirer les femmes ; surtout pour sentir les odeurs appétissantes et les parfums tentants qu'exhalaient leurs chairs usées et fatiguées.

J'aimais le parfum des prostituées. J'adorais les odeurs émanant de leurs corps, surtout pendant l'été.

Zouina l'israélite, l'autre Zouina, ma Zouina, dès qu'elle avait fini sa cigarette de haschich, n'arrivait plus à tenir sa langue. Elle extravaguait :

« ... Mon arrière-grand-père s'est acheté cette grande maison turque qui, plus tard, sera confisquée par l'administration coloniale française, puis transformée en bordel militaire. Cette maison close est renommée depuis sa création pour ses grosses et corpulentes femmes oranaïses et annabïes. La patronne, d'origine marocaine, obligeait les femmes à avoir les paumes et les cheveux en permanence colorés de henné. Et quand l'armée française a saisi notre maison, nous nous sommes retrouvées, ma mère, mes trois sœurs et moi, parmi les femmes du bordel. Ainsi, nous avons été obligées de faire ce que faisaient les autres prostituées. Cette maison avait un beau nom exotique : Dar Nekhla. Ce vieux palmier triste et chétif, qui meurt à petit feu, qui a résisté jusqu'à nos jours debout à l'entrée de cette

grande maison, témoigne des beaux jours et des multiples parfums. Cette maison, jadis maison paternelle, constituait la résidence officielle du cadi turc ottoman, Boualem Bey, appelé aussi Boualem Bouchelaghem, c'est-à-dire l'homme aux moustaches... »

Zouina délirait et se farcissait une autre cigarette de haschich :

« ... Ce Boualem n'a jamais taillé ses moustaches. Il avait trois coiffeurs qui ne s'occupaient que de ses moustaches. Pour les peigner, Boualem Bouchelaghem utilisait un peigne spécial acheté au grand souk de Tombouctou, reconnu pour le commerce de manuscrits et la traite des Noirs. Quand les roumis sont arrivés dans notre ville, ils l'ont transformée, d'abord, et durant plus de quarante ans, en une prison militaire. Les chambres humides du sous-sol étaient destinées à l'hébergement des chiens bien dressés et des déserteurs africains sénégalais mal dressés. Cette grande maison est composée de deux niveaux et de quarante-neuf chambres en enfilade et bien vivantes. Une énigmatique chambre resta fermée tout le temps. Depuis que j'ai ouvert les yeux ici, aucun des responsables qui se sont succédé sur les lieux, musulmans, juifs ou chrétiens, n'a essayé ni même pensé à l'ouvrir ni même à se demander pourquoi elle est en permanence fermée... »

Zouina me quitta pour rejoindre un client. J'avais mal au ventre : la jalousie.

Dans ce célèbre bordel, j'appris à parler couramment le français. Ainsi, au bout de trois mois d'été passés au côté des prostituées, je maîtrisais parfaitement cette belle langue.

Seules les femmes belles et amoureuses sont capables d'enseigner la langue.

La langue est un corps !

La langue est un parfum !

La langue est une femme !

Dans ce bordel, et pour répondre à mes besoins financiers de la rentrée scolaire, j'étais obligé de travailler pendant les grandes vacances d'été et le mois de ramadan.

Et parce que j'aimais ce lieu envahi par les foules nocturnes, les clients assoiffés de sexe, pendant tout le mois sacré du ramadan, je m'absentais pour y venir travailler. J'étais chargé de faire les courses de toutes les locataires des chambres. Elles étaient quatre-vingt-deux femmes. Toutes étaient douces et romantiques. Je leur achetais des paquets de cigarettes, des bouteilles de vin et de Mahyia, des pains de savon marseillais parfumé, des paquets d'Omo de cent vingt-cinq grammes chacun pour laver leurs culottes et leurs soutiens-gorge en dentelle, ainsi que leur vaisselle. Chacune des locataires possédait un poêle, des verres de marque Duralex ou en inox, quelques assiettes de porcelaine abîmées. On trouvait les mêmes verres, les mêmes assiettes dans toutes les chambres, des fourchettes et des cuillères. De

temps à autre j'achetais pour ces femmes des flacons de parfum, du vrai parfum.

Une seule femme, parmi les quatre-vingt-deux, me sollicita pour lui acheter le journal. Cette femme était passionnée de politique. Comme mon oncle Hô chi Minh, elle adorait écouter les discours du président Ben Bella. Elle connaissait tous les présidents du monde. C'est elle qui m'avait appris à lire *l'Écho d'Oran* et *le Peuple*. J'apprenais par cœur quelques articles et je recopiais une dizaine de fois des paragraphes de journaux.

Dans les bras de Zouina, j'appris beaucoup de choses. C'est elle qui m'initia à ma première cigarette, me fit déguster le premier joint et la première gorgée de vin acheté dans de grands jerrycans d'une cave, dirigée par un Espagnol amoureux de la poésie de Lorca et de Neruda, se trouvant à la sortie du village.

Zouina avait l'âge de ma mère.

J'attendais avec impatience la saison d'été, les grandes vacances. Je passais de temps à autre mes nuits chez Zouina. Je profitais de ces veillées pour lui poser des questions sur la politique. Elle aussi était amoureuse de Ben Bella. En réalité, la politique ne m'intéressait point. Je voulais être plus cultivé que mon oncle. Au bout de quarante-cinq jours, elle m'apprit l'espagnol.

Entre Zouina et moi, il y avait une sorte de pacte. Ainsi, au lit, on ne parlait que l'esp-

gnol et, en dehors du lit, on ne parlait que français. L'arabe et le berbère étaient les langues de ma mère... langues sacrées.

Neuf chambres du premier étage étaient occupées par cinq jeunes femmes, des filles dont la plus âgée ne dépassait pas une quinzaine d'années. Ces filles étaient visitées chaque nuit par des hommes dont on ne connaissait que les ombres. Ces filles, dès le tomber du soleil, commençaient à se préparer, à se maquiller, à s'habiller et à se déshabiller. Elles attendaient avec angoisse et peur les ombres qui arrivaient accompagnées de leurs musiciens, de leurs boissons et de leurs cigarettes de haschich. Les chambres, les neuf chambres du premier étage restaient ouvertes et éclairées jusqu'au petit jour. Il nous était interdit de monter au premier, de cinq heures du soir jusqu'au lever du soleil. Bien que ces filles soient chouchoutées par la patronne du bordel, je les trouvais toujours tristes et mélancoliques.

Ce jour-là fut à graver dans le marbre. Inoubliable !

Je croisai mon oncle dans le couloir du bordel, le regard planté entre ses pattes, suivant comme un chien bien éduqué une jeune femme qui rejoignait sa chambre jouxtant celle de Zouina. Me voyant, il tourna la tête. Puis il devint cool et sympathique avec moi. Ainsi la paix s'installa entre nous.

Ivre, mon oncle me raconta l'histoire suivante :
« ... Ton grand père, c'est-à-dire mon père, était un passionné de bordels. Il a fini sa vie en se mariant à la patronne de ce bordel, c'est-à-dire ta grand-mère. Il était amoureux des bordels. Il a traversé sa vie de bordel en bordel. Il n'a jamais résidé dans une maison. Il avait toujours une chambre réservée dans un bordel. Dans tous ses voyages, il ne passait ses nuits que dans des bordels ou dans des mosquées. Dans des lieux de femmes ou dans des lieux de Dieu. »

On trouva Zouina morte. L'assassinat avait été commis trois semaines après la défaite du raïs.

Le raïs Nasser avait enfilé un nouveau costume et un nouveau discours et un nouveau sourire : le Sinaï est perdu, le Golan est perdu, tout ce qui restait de la Palestine est emporté et annexé par l'armée israélienne.

J'accompagnai son corps transporté dans une Peugeot 404 bâchée jusqu'au cimetière juif. Je lus sur sa tombe trois sourates du Coran. Et en cachette, tous les samedis soir, je passai pour me recueillir sur sa tombe et verser un verre de vin sur sa pierre tombale. Elle aimait le vin.

Après la mort de Zouina, son lit fut récupéré par une nouvelle jeune fille avec une étoile tatouée sur le bras. Depuis, je ne bougeai plus de ce derb. Ce furent mes dernières vacances d'été dans la ruelle de la chair et des parfums.

Je commençai même à faire les cinq prières quotidiennes. Je trouvais refuge dans la prière. Puis, avec l'arrivée de l'automne, je renouai avec la lecture. Ainsi je lus tous les livres de Henry Miller, de Marguerite Duras, et j'appris par cœur *Le Prophète* de Khalil Gibran.

Qui avait tué mon hirondelle ?

On disait que c'était son ex-mari qui l'avait assassinée.

On parlait aussi d'un groupe d'islamistes fanatiques.

Moi, j'étais sûr que l'assassin était la femme au tablier rose ou le professeur égyptien qui ne cessait de parler d'un certain Hassan al-Banna. La femme au tablier rose, celle qui s'appelait Douja ou Souha, je ne suis plus sûr de son nom, énervée, me grondait et me déshabillait en criant : « Elle t'a pris, cette israélite. Je la tuerai. Je boirai son sang chaud. »

Après sa mort et pendant quarante jours, je me suis recueilli dans un état de deuil noir.

Au lycée, en groupe, les élèves se réunissaient dans la salle de conférence transformée en salle de prière.

Des étudiants prédicateurs venaient des universités d'Alger et d'Oran pour animer des causeries et des prêches autour de l'islam.

Le monde changeait autour de moi.

On parlait d'un Malek Bennabi. On distribuait gratuitement ses livres traitant de l'islam et du Coran. Les cercles des élèves adeptes s'élargissaient.

Le fanatisme monte.

On disait que le socialisme était une philosophie contre l'islam : « Marx est un juif. »

« Marx a dit : la religion est l'opium des peuples. » Marx et Lénine, en enfer !

Une atmosphère morose régnait au lycée. Les professeurs égyptiens et moyen-orientaux mettaient de l'huile sur le feu. Notre professeur d'histoire nous parlait du courage de Hitler en lui rendant un grand hommage pour tout ce qu'il avait fait contre les juifs qui occupaient Jérusalem, deuxième ville sainte de l'islam. Il nous disait que Hitler était un bon musulman. Ce professeur avait été choisi par le groupe *d'encadreur*s des universités d'Alger et d'Oran comme imam du lycée. Un autre enseignant de mathématiques avait pris le contrôle de la mosquée de la ville. On parlait d'une revue islamique clandestine, ainsi que de tracts circulant dans le dortoir entre les mains des élèves.

On parlait aussi d'une radio islamique algérienne qui émettait clandestinement, qu'on pouvait capter à partir de deux heures du matin, sur une fréquence secrète.

La ville me faisait peur, les barbus aussi.

Je me réfugiais de plus en plus dans les livres de Khalil Gibran et ceux de Henry Miller. Les livres en arabe me faisaient peur. Je lisais en espagnol : j'aimais la poésie de Neruda.

12.

LE RAÏS OU LE CATACLYSME

La guerre.

Je ne suis, comme vous, qu'une histoire.

Nous n'existons que dans les histoires, par les histoires et pour les histoires. Festin de mensonges !

Mon oncle, lui aussi, avait son histoire : il était le frère de lait de mon père. On racontait que mon grand-père, l'homme à la fatwa ordonnant la sixième prière, la *prière de la sieste*, était tombé amoureux de Zouina, l'autre Zouina, une belle et jeune femme juive originaire de Bougie : le soleil de Bejaia. Cette dernière, pour manger son cœur et sa tête, n'avait pas hésité un instant à embrasser l'islam. Et, au bout de neuf mois, elle lui avait donné ce fils, Houssinine ou Hô chi Minh, cette merde qu'était mon oncle. Ma grand-mère n'avait pas baissé les bras. Elle avait mobilisé toute son armée de ruses. Et, au bout d'une année de

mariage, ma grand-mère avait pu déloger la juive en la renvoyant définitivement chez elle, tout en gardant mon oncle dans ses bras en disant à celles et ceux qui voulaient l'entendre qu'elle faisait cela au nom de l'islam et par amour du Prophète Mohammed – que le salut soit sur Lui. Ma grand-mère avait juré qu'elle ferait de ce bébé juif un bon musulman et un bon frère de Safir, Gharib ou Saalouk, qu'importe ! c'est-à-dire mon père.

Pourquoi est-ce que je pense à l'histoire de mon oncle ?

Je rêve. Je délire. Je ne sais plus.

En 1948, après la création de l'État d'Israël, Zouina avait quitté le pays pour la Palestine. On raconte qu'elle s'était installée à Haïfa.

Je pensais à Zouina en marchant dans cette manifestation. Mon oncle, le traître, n'avait ni l'audace ni le courage de dire que sa mère était juive : le lâche ! Il ne fallait jamais avoir honte des mères. Les mères sont comme les arbres ou les oiseaux, elles ont à leur disposition, sous leurs pieds, les paradis, la terre, toute la terre, le ciel, tout le ciel, et toutes les religions.

La mère est plus grande, plus noble et plus sincère que n'importe quelle religion.

La guerre !

Nos professeurs nous remorquèrent vers les artères de Tlemcen.

Je marchais avec les marcheurs, dans cette manifestation tonique, ne pensant qu'à cette

femme guerrière : Golda Meir ou Gilda, qu'importe !

Je pense aussi à Jade et à ma mère.

Je haïssais mon oncle, le traître, qui m'avait enfermé dans cet internat et avait fini par nier sa mère Lalla Zouina.

Je rêvais de baiser cette femme guerrière, Golda ou Gilda, qui avait « baisé » le raïs d'Égypte et qui avait traîné tout ce monde, les Arabes, les Pharaoniques et les Berbères, dans la merde.

Ce jour-là, nos professeurs égyptiens et palestiniens nous conduisirent à une grande manifestation. Nous devions hurler fort : « Vive Nasser, Mort à Golda Meir ! » Les élèves venaient des quatre coins de la ville et des alentours. La manifestation traversa la rue des Juifs, derb el yahoud ; poussés et encouragés par nos surveillants et nos professeurs, nous commençâmes à fracasser et vider les vitrines des quelques derniers commerçants juifs de Tlemcen, cette vieille ville à l'architecture andalouse, qui jadis avait été le berceau d'une importante et imposante communauté juive. Quelques élèves n'hésitèrent pas à lancer des pierres sur les maisons des dernières familles juives tlemcéniennes.

Je marchais avec les marcheurs. Je criais avec les crieurs : « Vive Nasser, vive Nasser, mort à Golda Meir, mort aux juifs », et ne pensais qu'à cette dame guerrière qui avait pu et su écraser toutes les armées arabes.

Tous les discours incendiaires des Arabes, comme leurs prêches, étaient vides et mensongers.

Je me sentais triste, abattu.

Nous étions à l'heure de la haine et de la mort.

Dans cette foule énergique d'élèves, péniblement, je tirais mon corps derrière moi, je le traînais comme un cadavre en état de décomposition avancée. En tête de la manifestation, dans un mégaphone, un haut responsable du parti unique lisait un discours long, ennuyeux et lassant, dans un arabe de bois et de froideur. Un enseignant, égyptien ou palestinien, dans son dialecte oriental, lisait des poèmes de Mahmoud Darwich, de Samih El-Kacem ou de Abdelkarim El-Karmi... je ne sais de qui ou de quoi ?

Je me voyais métamorphosé en diable. Puis j'avancai dans la marche hurlante, dans la cohue, parmi des milliers de marcheurs et d'aboyeurs.

Je sentais le crachat de Jade sur ma gueule.

Je me rendis compte que la femme, celle qui s'appelait, qu'importe, était allongée à mes côtés. La femme au tablier rose ouvrit un œil, l'œil de la louve. Elle habitait les cieux des désirs et des plaisirs. Une paire d'ailes.

L'épître des délices.

Nasser revint sur sa démission. Les armées arabes finirent par avaler l'amertume de la défaite.

Le Sinaï était perdu, ainsi que le Golan, ainsi que tout ce qui restait de la Palestine.

Quand la femme au tablier rose se rendit compte que j'avais la tête ailleurs, elle me gifla en crachant sur mon visage.

« Cochon, cochon ! »

Je pensai à Jade.

Elle était romantique, cette femme au tablier rose et au parfum aigu. De temps à autre, elle intervenait auprès du médecin du lycée pour le convaincre de la réalité de ma maladie imaginaire. Elle voulait que je reste à ses côtés. Elle m'apportait chaque jour un bon repas qu'elle préparait chez elle. En tête à tête, nous nous racontions des histoires, de longues histoires pleines de mensonges. C'est elle, dans ce dortoir-là, dans ses bras, qui m'avait fait goûter la première gorgée de bière. Et c'est elle qui avait fait de moi un bon amateur de vin. Je venais d'avoir quatorze ans. Le jour de ma première bière avait été, pour moi, un jour exceptionnel. Il ressemblait à celui où j'avais fait la première fois l'amour à ma tante Louloua. J'avais peur de perdre la raison, la tête. Je bus une gorgée et me regardai longuement dans la glace pour découvrir l'effet diabolique de cette boisson magique. Puis, je pris une autre gorgée et demandai pardon à Allah. Puis une autre gorgée et je lus une sourate du Coran pour chasser les démons et les esprits incubes. Elle suivait mes gestes en riant fort. Elle se moquait de moi. Au début, je trouvai le goût de la bière amer. Puis, insensiblement, cette amertume se méta-

morphosa en un goût fantastique et délicieux. Je bus directement à la bouteille en lui faisant l'amour.

Ma tête tournait, le monde aussi.

Entre mes bras, à mes yeux, la femme au tablier rose se métamorphosait en petite fille gâtée et romantique. Après avoir bu ma troisième bouteille, je commençai à lui parler de Golda ou Gilda. Soudain, elle devint jalouse, avide et acharnée. Elle me supplia de ne plus parler de cette Gilda, voleuse d'hommes.

« Je n'aime pas la politique, cela me rappelle Maurice », me disait la femme au tablier rose.

Et nous parlâmes de la grande chanteuse Cheikha Remiti qu'elle vénérât.

Je lui parlai de Khalil Gibran : elle n'avait jamais entendu parler de cet écrivain. De fait, elle ne s'intéressait pas à ces choses-là. Qu'importe. En enfer ! Je lui racontai aussi, de temps à autre, comment je faisais, en sept coups par jour, l'amour à ma cousine.

Mensonges et mensonges !

Les femmes aiment écouter les mensonges.

Les menteurs sont des génies, entre les fous et les prophètes.

Et je délire sur mon histoire avec Jade ma cousine ; et comment cette dernière fut fière de moi, ou plutôt de ma forte virilité. Les femmes aiment écouter les mensonges.

... وَإِنْ أَعَذَبَ الْكَلَامَ أَكْذِبُهُ !

Jade m'aimait à la folie. En faisant l'amour, le bleu de ses yeux se métamorphosait petit à petit en noir parfait, un noir unique et édénique.

Les femmes aiment écouter les mensonges.

Après ma cinquième bière, j'inventai une histoire bidon de suicide et j'hallucinai : « Jade ma cousine, quand elle a su que j'avais été obligé de quitter le village pour aller dans une autre ville afin de continuer ma scolarité en qualité d'interne, s'est suicidée, me laissant une toute petite lettre, deux maigres paragraphes, où elle me disait qu'elle m'attendrait dans l'au-delà. » Je raconte mes mensonges et je pleure, je ne sais pourquoi. Et puis je buvais cette boisson mystique, la bière, bouteille sur bouteille sur bouteille. La femme au tablier rose se contentait de regarder le fond de mes yeux et de sentir l'odeur de la bière dégagée par ma bouche.

Et, comme chaque matin, je tournais en rond dans mon dortoir ou dans le carré de mon miroir, guettant la femme de ménage ou l'infirmière, qu'importe ! Je mettais l'oreille sur la serrure en attendant le vent de ses talons. Et j'attendais ma bière fraîche et mon sandwich de foie gras normand.

Un nuage arriva et balaya la lumière du soleil de ma tête.

La guerre !

J'avancais dans la fièvre de la marche.

Et je hurlais avec les hurleurs : « Vive Nasser, vive Nasser, mort à Golda Meir, mort aux juifs ! »

Je pensais au grand portrait doré et vénéré, celui du raïs Nasser, souriant, debout dans sa splendide taille pharaonique, accroché au mur nouvellement repeint de la chambre parentale que mon père occupait jadis au côté de ma mère. Aujourd'hui, c'est mon oncle qui squattait la place. Le portrait du raïs était toujours accroché à ce mur blanchi à la chaux deux fois par an, le visage fermé avec un léger sourire interrogatif et sans odeur.

C'est mon grand-père paternel Hadj Moumène, ce fan du raïs et d'Abderahmane Ibn Khaldoun, qui avait acheté ce portrait lors de son dernier voyage à Bejaia, où il avait rendu une visite d'adieu à sa seconde femme berbère. Depuis le jour où mon grand-père avait accroché le portrait du raïs en présence de tous les membres de la famille, lors d'une cérémonie, ma grand-mère n'avait cessé d'essuyer une fois par semaine le verre du cadre, chaque vendredi avant la grande prière. Ma grand-mère, et jusqu'à sa mort, prenait la photo du raïs comme celle du Prophète Mohammed, que le salut et la paix soient sur Lui. Ma grand-mère était, ainsi, pieuse et passionnée de celui qui régnait sur le mur et sur mon grand-père. Elle s'arrêta au pied du mur où le portrait était accroché et croisa ses mains en lisant al-Fatiha du Livre saint. Elle faisait cela chaque fois qu'elle passait à proximité du portrait. Et avant de se retirer dans son lit, elle le priait.

La guerre !

Je marche avec les marcheurs !

Je crie avec les crieurs : « Vive Nasser, vive Nasser, mort à Golda Meir, mort aux juifs ! »

La femme au tablier rose me serra dans ses bras.

Le présentateur radio parlait des armées arabes victorieuses.

Quand je revins chez nous, dans la maison de mon père, à l'occasion de la fête du 1^{er} Novembre, je cherchai le dieu de ma grand-mère. Il n'était plus à sa place, bercé par les prières dites par ma grand-mère. Celui qui reposait dans son cadre, accroché à son mur au-dessus de tout le monde, n'était plus. Et quand je demandai le sort réservé au portrait, ma mère me répondit sur un ton triste et abattu que c'était mon oncle Hô Chi Minh qui l'avait brisé. Il avait été trahi par le dieu de sa belle-mère, c'est-à-dire ma grand-mère.

Trois jours après la Naqba de 1967 des armées arabes, ma grand-mère fut retrouvée morte au pied du mur qui longtemps avait supporté ce traître : le raïs Nasser.

La femme de ménage était nue dans mon lit. Quant à moi, je pensais à Jade, ou plutôt à ma tante Louloua, qu'importe !

Et, au bout de mon orgasme, je pensai au raïs d'Égypte et à cette vieille juive appelée

Golda ou Gilda qui lui avait fait la guerre et l'avait battu.

Elle l'a souillé dans la honte et dans l'humiliation.

Je ne veux pas (vous) faire une leçon d'histoire ou de morale.

J'aimais cette vieille femme glorieuse, violente et décidée. La première fois que je l'avais vue en noir et blanc, c'était sur l'écran d'un téléviseur dans la salle de conférences, à l'internat. C'était la première fois que je regardais la télévision.

On avait droit à cet interlude de la télévision une fois par semaine, le samedi soir. Ce soir-là, c'était exceptionnel, nos responsables voulaient nous faire voir le héros de la nation arabe qui nous avait promis de reconquérir la ville sainte de Jérusalem en moins de deux heures : le raïs Nasser.

Golda, ou Gilda Meir, fut la première image que je vis sur l'écran du poste.

Et, quand le speaker de la télévision annonça la défaite des armées arabes face à l'armée de cette vieille femme native de Kiev, des élèves pleurèrent à gros sanglots.

« Plus de Nif. »

En retournant au dortoir, l'image de cette guerrière me précéda dans mon lit. Elle ne

quitta plus ma tête. Elle était là, gravée dans mon imaginaire. Je rêvais de lui faire l'amour. Elle était moche. Dans mon rêve, je la trouvais romantique et sexy. Elle me lisait des poèmes d'amour et de vin de Omar Khayam et de Youssef Adjénoun. Elle me chantait des chansons en russe et en hébreu.

Je ne voulais pas raconter mon rêve à la femme au tablier rose. J'aimais bien jouer le malade pour qu'elle me rejoigne dans mon lit au dortoir. J'eus peur qu'elle ne me dénonce auprès de mes professeurs coopérants égyptiens en leur disant que j'étais un pro-juif. J'avais aussi le sentiment que mon rêve allumerait en elle une jalousie qui finirait par casser notre relation.

J'essayai de garder Douja ou Soha dans mon lit et Gilda Meir dans ma tête.

Pourquoi me rappelait-elle l'image de ma mère confisquée par mon oncle ?

Les armées arabes perdaient la guerre. Le raïs Gamel Abdel Nasser perdait le Sinaï.

Gilda triomphait.

J'appris par coeur une dizaine de poèmes de Mahmoud Darwich.

J'appris par coeur tout le Coran, sittine hizb.

Pourquoi les cheveux blancs mal coiffés de cette vieille femme moche, corpulente, courageuse et grande guerrière me fascinaient-ils et me troublaient-ils ?

Je dis à la femme au tablier rose : « Pour relever la tête, les Arabes ont besoin, à l'instar de leurs cousins juifs, d'une solide femme comme gouverneuse. Les hommes, tous les hommes arabes sont des eunuques, des gardiens du lit ! »

La femme, Douja ou Souha, qu'importe, eut un fou rire.

Je rajoutai :

« Même ton Messali Hadj et ton veilleur ne sont que des eunuques ! »

Vaincu, humilié, le raïs Nasser démissionna puis revint sur sa décision.

Ben Bella, avec sa belle voix et sa grande taille, moisissait dans l'humidité de la prison militaire. Ses amis se mirent des muselières et se noyèrent dans un silence traître et complice. Les révolutionnaires tiers-mondistes n'ont pas de mémoire.

Je ne veux pas vous cracher une leçon toxique de notre histoire. Notre histoire est composée de défaites, de manipulations, de tromperies et de pleurs.

Les foules cairottes affolées envahirent les rues principales du Caire : « Vive Nasser, Vive Nasser, vive la Palestine ! »

Je vomis.

Recroquevillé, ramassé dans sa haute et fausse sagesse, au pied d'un vieux mur fissuré, réfugié à l'ombre fraîche, fuyant cette journée

caniculaire et aride, entouré d'une foule composée de jeunes étudiants, d'élèves, de femmes et d'hommes fatigués et bizarres, notre professeur égyptien, dans son dialecte, à haute voix, lut dans un gros et vieux volume intitulé *Histoires des prophètes*, ou je ne sais plus, et dont les pages jaunies, imbibées et humides dégageaient une odeur de moisissure. Il nous lut l'histoire de la fin du monde : l'Apocalypse.

Les femmes pleuraient en tirant sur leurs tresses. Les hommes, dans leur perplexité et leur angoisse, lançaient en bruissant quelques prières. Faufilé entre ma mère et les autres femmes, j'écoutais l'histoire de l'Apocalypse racontée par cet Égyptien venu arabiser notre pays nouvellement indépendant. Il énumérait les indices de la fin du monde, la « dernière heure » : « Mesdames ! Messieurs ! Cela est écrit noir sur blanc, hurlait l'Égyptien, avec l'arrivée de la fin du quatorzième siècle de l'Hégire, Karne arbatache ! Allah tirera son rideau sur toute sorte de vie sur cette terre : la fin du monde est annoncée. La fin du quatorzième siècle de l'Hégire s'annoncera par le soleil qui se lèvera de l'ouest et se couchera à l'est, par la mule qui tombera enceinte et donnera en vingt-quatre heures sept poulains à la fois, par les femmes qui accoucheront de bébés portant des barbes blanches et des dents en or ou en argent, par la terre qui tremblera sept fois et par

le feu bleu de la géhenne qui couvrira en un clin d'oeil la surface de la terre et brouillera les sept cieux, par les femmes qui porteront des pantalons et couperont leurs cheveux, à l'instar des mâles, et par les hommes qui se vêtiront de robes et laisseront pousser leurs cheveux pour les coiffer en forme de tresses à trois ou à quatre... Alors les juifs régneront sur cette terre. »

Les enfants et les femmes crièrent d'une seule voix : « قرن أربعطاش مافيه فتاش ».

Tout le monde parlait du nouveau siècle.

Une semaine après, le quatorzième siècle fut annoncé. J'attendis le feu de la géhenne, je cherchai les poulains de la mule, notre voisine qui devait accoucher d'un bébé avec une barbe.

Un mois s'écoula.

Des mois se sont succédés.

Un an...

Et puis... un jour ma peur se dissipa.

Une autre année s'embrasa... et la radio de mon oncle, le sourd, annonça l'arrivée de l'homme sur la Lune.

Aujourd'hui Neil Armstrong a marché sur la Lune ; oui, il a foulé le sol lunaire.

Puis notre professeur égyptien, le prédicateur de l'arabisme islamique, répliqua en lançant une fatwa, considérant la nouvelle de l'arrivée de l'homme sur la Lune comme un mensonge capital et démesuré, commandé et taillé pour

contrer l'islam et son Prophète Mohammed –
que la salut et la paix soient sur Son âme.

Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout
cela ?

... وَإِنَّ أَعَذَبَ الْكَلَامِ أَكْذَبُهُ !

1. Délices d'une chair dormante	09
2. L'arôme du câlin	23
3. L'absent	39
4. Le jour du diable	53
5. Mémoire de marbre	65
6. La prière de la sieste	81
7. Le baiser fécondateur	103
8. La gifle	113
9. La femme de ménage	127
10. La rose	155
11. Enfant du bordel	171
12. Le raïs ou le cataclysme	193

Achevé d'imprimer en février 2010
sur les presses de l'Imprimerie Mauguin
Blida (Algérie)

« Mal de tête.

J'avance dans l'écume des jours.

(...)

Je plonge dans la boue de ma mémoire tatouée par des visages de femmes et je vous raconte ma vie mal brûlée. Pièce par pièce je la démonte ; pièce après pièce je la remonte. Je la retourne, je la détourne, qu'importe. Et je mens.

Louanges à Dieu le Parfait des Parfaits ! »

A.Z

Un adolescent qui grandit dans un village du fin fond de l'Algérie : c'est ce que raconte ce roman d'initiation trouble, déroutant et audacieux, bâti en spirale et écrit dans un style incantatoire.

Le narrateur connaît le Coran par cœur tout en lisant *Les fleurs du mal* et *Madame Bovary* en cachette ; il découvre l'amour des femmes avec une ferveur d'ordinaire réservée à Dieu ; il affronte aussi la vérité du monde : le 19 juin 1965, les luttes fratricides, les bouleversements du Proche-Orient.

L'écriture est ici plus qu'un exutoire, elle se joue des apparences et du mensonge. Elle entraîne — jusqu'au vertige — le lecteur dans un univers de jouissances et de confusion. C'est un hymne à l'amour, à la passion, à la liberté et à la littérature.

Amin Zaoui est romancier, essayiste bilingue (français et arabe). Il a été professeur à l'université d'Oran, puis directeur du Palais de la Culture d'Oran. Il est actuellement directeur général de la Bibliothèque nationale d'Algérie.

Il est l'auteur de nombreux romans traduits dans une dizaine de langues. Parmi ses publications : *Les gens du parfum*, roman, (Le Serpent à Plumes, Paris, 2003) ; *La culture du sang*, essai, (Le Serpent à Plumes, Paris, 2002).

Photographie de couverture :

Escalier style Art Nouveau (1915), Barcelone.

ISBN : 978-9961-892-88-6